



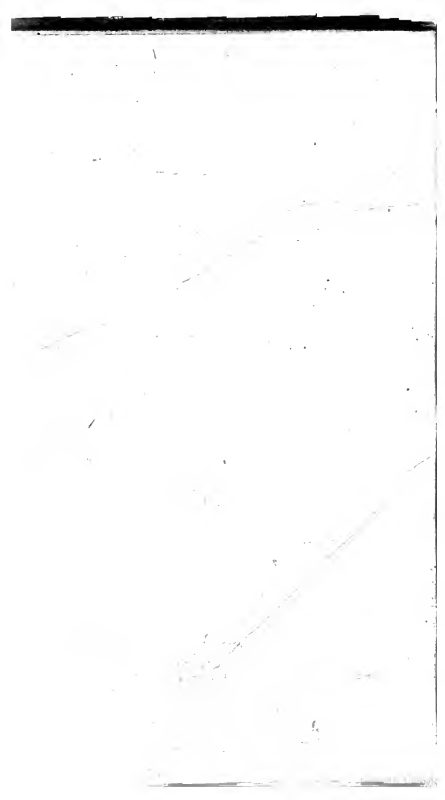
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A
36⁴
NAPOLI

II suffl. palat.

A 36



582

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION,
AVEC FIGURES.
TOME QUATRIEME.



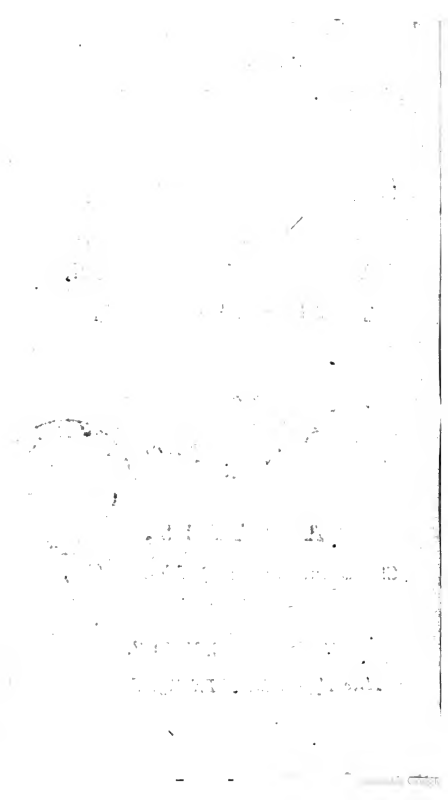
A PARIS,

Chez la Veuve DAVID, Quai des Augustins,
au S. Esprit.



M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues en ce quatrieme Tome.

L'AMOUR MÉDECIN.

LE MISANTHROPE.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

MELICERTE.

FRAGMENT DE PASTORALE.

LE SICILIEN, ou L'AMOUR
PEINTRE.

TARTUFFE, ou L'IMPOSTEUR.

Il y a un
certain nombre
de personnes qui
ont été touchées
par la lecture
de ce livre et
qui ont voulu
en faire un
cadeau à leurs
amis et à leurs
parents. C'est
pourquoi nous
avons décidé
de le publier
à un prix très
bas, afin que
tous puissent
en profiter.

L'AMOUR

L' A M O U R
M É D E C I N ,
COMÉDIE-BALLET.

Tome IV.

A.

A U L E C T E U R.

C E n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés ; & lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris, & représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les Comédies ne sont faites que pour être jouées, & je ne conseille de lire celle-ci, qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du Théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'Ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable ; & les airs & les symphonies de l'incomparable Monsieur Lully, mêlés à la beauté des voix & à l'adresse des Danseurs, leur donnent sans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

SGANARELLE, Pere de Lucinde.

LUCINDE, Fille de Sganarelle.

CLITANDRE, Amant de Lucinde.

AMINTE, Voisine de Sganarelle.

LUCRECE, Niece de Sganarelle.

LISETTE, Suivante de Lucinde.

M. GUILLAUME, Marchand de Tapisseries.

M. JOSSE, Orfevre.

M. TOMÉS,

M. DES FONANDRÉS,

M. MACROTON,

M. BAHIS,

M. FILERIN,

UN NOTAIRE.

CHAMPAGNE, Valet de Sganarelle.

} Médecins.

ACTEURS DU BALLET.

PREMIERE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, Valet de Sganarelle, dansant.

QUATRE MÉDECINS, dansans.

DEUXIEME ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, chantant.

TRIVELINS ET SCARAMOUCHES,
dansans, de la suite de l'Opérateur.

TROISIEME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

JEUX, RIS, PLAISIRS, dansans.

A ij

L'AMOUR
MÉDECIN,
COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE,
LE BALLET.

LA COMÉDIE.
Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputon point nos talens tour à tour;
Et d'une gloire plus belle,
Piquons nous en ce jour.

Unissons-nous tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET.

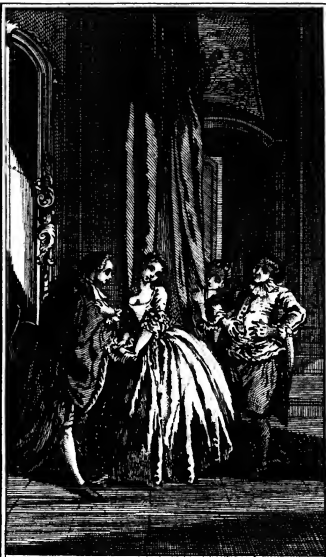
Est-il de plus grande gloire ?

Est-il de bonheur plus doux ?

Unissons-nous tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

Fin du Prologue.





L'AMOUR MEDECIN .



L'AMOUR
MÉDECIN,
COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, AMINTE,
LUCRECE, M. GUILLAUME,
M. JOSSE.

SGANARELLE.
AH, l'étrange chose que la vie ! & que je puis
bien dire avec ce grand Philosophe de l'Antiqui-
té, que *qui terre a, guerre a*, & qu'un malheur ne
vient jamais sans l'autre ! Je n'avois qu'une femme,
qui est morte.

M. GUILLAUME.
Et combien donc en vouliez-vous avoir ?

A iij

6 L'AMOUR MEDECIN,

S G A N A R E L L E.

Elle est morte, Monsieur Guillaume, mon ami. Cette perte m'est très-sensible, & je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer, je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, & nous avions le plus souvent dispute ensemble ; mais, enfin, la mort rajuste toutes choses. Elle est morte ; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'a donnés, il ne m'a laissé qu'une fille ; & cette fille est toute ma peine. Car, enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, & j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matiere. (*à Lucrece.*) Vous êtes ma niece ; (*à Aminte.*) vous, ma voisine ; (*à M. Guillaume & à M. Josse.*) & vous, mes comperes & mes amis, je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. J O S S E.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement, est la chose qui réjouit le plus les filles ; & si j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. G U I L L A U M E.

Et moi, si j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre pour lui réjouir l'esprit & la vue.

A M I N T E.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façon. Je la marierois fort bien & le plutôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque tems.

L U C R E C E.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion

COMEDIE-BALLET. 7

trop délicate & trop peu saine ; & c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait ; & je vous conseille de la mettre dans un Couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables assurément ; mais je les trouve un peu intéressés, & trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes Orfèvre, Monsieur Josse, & votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma Voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, & vous ne seriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere Niece, ce n'est pas mon dessein, comme on fait, de marier ma fille avec qui que ce soit, & j'ai mes raisons pour cela : mais le conseil que vous me donnez de la faire Religieuse, est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs & Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (*seul.*) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH, voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire. Elle leve les yeux au Ciel.
(*à Lucinde.*)

Dieu vous gard. Bonjour, ma mie. Hé bien, qu'est-

8 L'AMOUR MEDECIN,

ce ? Comme vous en va ? Hé quoi , toujours triste & mélancolique comme cela , & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc , découvre-moi ton petit cœur. Là , ma pauvre mie , dis , dis ; dis tes petites pensées à ton petit Papa mignon. Courage , Veux-tu que je te baise ? Viens.

(à part.)

J'enrage de la voir de cette humeur-là.

(à Lucinde.)

Mais , dis moi , me veux-tu faire mourir de déplaisir , & ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cause , & je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui , tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse ; je t'assure ici , & te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire ; c'est tout dire. Est ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi , & seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit ? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée ; & que tu souhaiterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurois tu envie d'apprendre quelque chose , & veux-tu que je te donne un Maître pour te montrer à jouer du clavier ? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un , & souhaiterois-tu d'être mariée ? (*Lucinde fait signe qu'oui.*)

SCENE III.

SGANARELLE, LUCINDE,
LISÉTTE.

LISÉTTE.

HÉ bien , Monsieur , vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie ?

COMEDIE-BALLET.

9

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; &, puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi, Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites; & que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un pere, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez, & les promenades & les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame? Hé! Avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Hé! N'auriez-vous point quelque secrette inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre pere vous mariât? Ah, je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable, pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystere est découvert; &.....

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, & je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon pere, puisque vous voulez que je vous dise la chose.....

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

10 L'AMOUR MEDECIN,

L I S E T T E.

Monfieur, fa triftelfe....

S G A N A R E L L E.

C'eft une coquine qui me veut faire mourir.

L U C I N D E.

Mon pere, je veux bien....

S G A N A R E L L E.

Cen'eft pas là la récompense de r'avoir élevée comme j'ai fait.

L I S E T T E.

Mais, Monfieur....

S G A N A R E L L E.

Non, je fuis contre elle dans une colere épouvantable.

L U C I N D E.

Mais, mon pere....

S G A N A R E L L E.

Je n'ai plus aucune tendrefle pour toi.

L I S E T T E.

Mais....

S G A N A R E L L E.

C'eft une fripponne.

L U C I N D E.

Mais....

S G A N A R E L L E.

Une ingrate.

L I S E T T E.

Mais....

S G A N A R E L L E.

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

L I S E T T E.

C'eft un mari qu'elle veut.

S G A N A R E L L E *faisant feignant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

COMEDIE-BALLET. II

L I S E T T E.

Un mari.

S G A N A R E L L E.

Je la déteste.

L I S E T T E.

Un mari.

S G A N A R E L L E.

Et la renonce pour ma fille.

L I S E T T E.

Un mari.

S G A N A R E L L E.

Non , ne m'en parlez point.

L I S E T T E.

Un mari.

S G A N A R E L L E.

Ne m'en parlez point.

L I S E T T E.

Un mari.

S G A N A R E L L E.

Ne m'en parlez point.

L I S E T T E.

Un mari, un mari, un mari.

S C E N E I V.

LUCINDE, LISETTE.

L I S E T T E.

O N dit bien vrai , qu'il n'y a point de pires
fourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

L U C I N D E.

Hé bien, Lisette, j'avois tort de cacher mon dé-
plaisir, & je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce
que je fouhaitois de mon pere ! Tu le vois.

12 L'AMOUR MEDECIN,

L I S E T T E.

Par ma foi, voilà un vilain homme; & je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal ?

L U C I N D E.

Hélas, de quoi m'auroit servi de te le découvrir plutôt, & n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie ? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne fusse pas à fond tous les sentimens de mon Pere, & que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir ?

L I S E T T E.

Quoi ! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

L U C I N D E.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin, je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, & sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards & ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moi, m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs: & cependant, tu vois où la dureté de mon Pere réduit toute cette tendresse.

L I S E T T E.

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; & pourvu que vous ayiez assez de résolution....

L U C I N D E.

Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un pere ? Et, s'il est inexorable à mes vœux....

COMEDIE-BALLET. 13

L I S E T T E.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; & , pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on se peut libérer un peu de la tyrannie d'un pere. Que prétend-il que vous faisiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée, & croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, & vous verrez que je fais des détours.... Mais je vois votre pere, Rentrons, & me laissez agir.

S C E N E V.

S G A N A R E L L E *seul.*

IL est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien; & j'ai fait sagement, de parer la déclaration d'un desir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les peres? Rien de plus impertinent, & de plus ridicule, que d'amasser du bien avec de grands travaux, & d'élever une fille avec beaucoup de soin & de tendresse, pour se dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet usage; je veux garder mon bien & ma fille pour moi.

S C E N E V I.

S G A N A R E L L E, L I S E T T E.

L I S E T T E *courant sur le Théâtre, & feignant de ne pas voir Sganarelle.*

AH, malheur! Ah, disgrâce! Ah, pauvre Seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?

14 L'AMOUR MEDECIN,
SGANARELLE à part.

Que dit-elle là ?

L I S E T T E *courant toujours.*

Ah, misérable pere, que feras-tu, quand tu sauras
cette nouvelle ?

SGANARELLE à part.

Que fera-ce ?

L I S E T T E.

Ma pauvre maîtresse !

SGANARELLE à part.

Je suis perdu.

L I S E T T E.

Ah !

SGANARELLE *courant après Lisette.*

Lisette.

L I S E T T E.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Lisette.

L I S E T T E.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lisette.

L I S E T T E.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lisette.

L I S E T T E *s'arrêtant.*

Ah, Monsieur !

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

L I S E T T E.

Monsieur.

COMEDIE-BALLET. 15

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LISETTE.

Votre fille....

SGANARELLE.

Ah, ah !

LISETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dis donc vite.

LISETTE.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, & de la colere effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, &, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la riviere.

SGANARELLE.

Hé bien ?

LISETTE.

Alors, levant les yeux au ciel : Non, a-t-elle dit ; il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon pere ; & puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jettée ?

LISETTE.

Non, Monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, & s'est allée mettre sur le lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement ; & tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, & elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah, ma fille ! Elle est morte ?

16 L'AMOUR MEDECIN,

L I S E T T E.

Non, Monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir ; mais cela lui reprend de moment en moment, & je crois qu'elle ne passera pas la journée.

S G A N A R E L L E.

Champagne, Champagne, Champagne.

S C E N E V I I.

SGANARELLE, CHAMPAGNE,
L I S E T T E.

V S G A N A R E L L E.
Ite, que l'on m'aille querir des Médecins, & en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah, ma fille ! Ma pauvre fille !

S C E N E V I I I.

P R E M I E R E E N T R É E.

C Champagne, Valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre Médecins.

S C E N E I X.

L Es quatre Médecins dansent, & entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.
Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre Médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE.
 Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.
 Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces Messieurs-là?

SGANARELLE.
 Est-ce que les Médecins font mourir?

LISETTE.
 Sans doute; & j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, une telle personne est morte d'une fièvre & d'une fluxion sur la poitrine, mais elle est morte de quatre Médecins, & de deux Apothicaires.

SGANARELLE.
 Chut. Noffensez pas ces Messieurs-là.

LISETTE.
 Ma foi, Monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue, & il fut trois jours sans manger, & sans pouvoir remuer ni pieds ni pattes; mais il est bienheureux de ce qu'il n'y a point de chats Médecins, car ses affaires étoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger & de le saigner.

Tome IV.

B.

S G A N A R E L L E.

Voulez-vous vous taire , vous dis-je ? Mais voyez quelle impertinence ! Les voici.

L I S E T T E.

Prenez garde , vous allez être bien édifié. Ils vous diront en Latin que votre fille est malade.

S C E N E I I.

MM. TOMÉS , DES FONANDRÉS ,
MACROTON, BAHIS, SGANA-
RELLE, LISETTE.

H S G A N A R E L L E.
É bien , Messieurs ?

M. T O M É S.

Nous avons vu suffisamment la malade , & sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

S G A N A R E L L E.

Ma fille est impure ?

M. T O M É S.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps , quantité d'humeurs corrompues.

S G A N A R E L L E.

Ah , je vous entends !

M. T O M É S.

Mais... Nous allons consulter ensemble.

S G A N A R E L L E.

Allons , faites donner des sieges.

L I S E T T E à Monsieur Tomés.

Ah, Monsieur , vous en êtes !

COMEDIE-BALLET. 19

SCANARELLE à *Lisette*.

De quoi donc connoissez-vous Monsieur ?

L I S E T T E.

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre Niece.

M. T O M É S.

Comment se porte son Cocher ?

L I S E T T E.

Fort bien. Il est mort.

M. T O M É S.

Mort ?

L I S E T T E.

Oui.

M. T O M É S.

Cela ne se peut.

L I S E T T E.

Je ne fais pas si cela se peut ; mais je fais bien que cela est.

M. T O M É S.

Il ne peut pas être mort , vous dis-je.

L I S E T T E.

Et moi je vous dis, qu'il est mort & enterré.

M. T O M É S.

Vous vous trompez.

L I S E T T E.

Je l'ai vu.

M. T O M É S.

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces fortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze , ou au vingt-un ; & il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

L I S E T T E.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le Cocher est mort.

20 L'AMOUR MEDECIN,

SGANARELLE.

Paix, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne maniere. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, & afin que ce soit une affaire faite, voici ...

(Il leur donne de l'argent, & chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

SCENE III.

MM. DES FONANDRÉS,
TOMÉS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'assèyent & toussent.)

M. DES FONANDRÉS.

P Aris est étrangement grand, & il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOMÉS.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRÉS.

J'ai un cheval merveilleux, & c'est un animal infatigable.

M. TOMÉS.

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premièrement tout contre l'Arse-
nal, de l'Arse-
nal au bout du fauxbourg S. Germain, du fauxbourg S. Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la porte S. Honoré, de la porte S. Honoré au fauxbourg S. Jacques, du fauxbourg S. Jacques à la porte de Richelieu, de la porte de

COMEDIE-BALLET. 21

Richelieu ici, d'ici je dois aller encore à la Place royale.

M. DES FONANDRÉS.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui ; &, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÉS.

Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux Médecins, Théophraste & Artémus ? Car c'est une affaire qui partage tout notre Corps.

M. DES FONANDRÉS.

Moi, je suis pour Artémus.

M. TOMÉS.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, & que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément ; mais enfin, il a tort dans les circonstances, & il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

M. DES FONANDRÉS.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÉS.

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce ne soit entre amis ; & l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un Médecin de dehors, pour une consultation où j'arrétai toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie pressoit : mais je n'en voulus point démordre, & la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DES FONANDRÉS.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, & de leur montrer leur béjaune.

22 L'AMOUR MEDECIN,

M. T O M É S.

Un homme mort, n'est qu'un homme mort, & ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le Corps des Médecins.

S C E N E I V.

SGANARELLE, MM. TOMÉS,
DES FONANDRÉS, MACRO-
TON, BAHIS.

M S G A N A R E L L E.
Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. T O M É S à M. des Fonandrés.

Allons, Monsieur.

M. D E S F O N A N D R É S.

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. T O M É S.

Vous vous moquez.

M. D E S F O N A N D R É S.

Je ne parlerai pas le premier.

M. T O M É S.

Monsieur.

M. D E S F O N A N D R É S.

Monsieur.

S G A N A R E L L E.

Hé, de grace, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, & songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

COMEDIE-BALLET. 23

M. T O M-É S.

La maladie de votre fille...

M. D E S F O N A N D R É S.

L'avis de tous ces Messieurs tous ensemble...

M. M A C R O T O N.

A-près a-voir bien con-sul-té....

M. B A H I S.

Pour raisonner....

S G A N A R E L L E.

Hé, Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. T O M É S.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, & mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang; ainsi je conclus à la saigner le plutôt que vous pourrez.

M. D E S F O N A N D R É S.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. T O M É S.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. D E S F O N A N D R É S.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. T O M É S.

C'est bien à vous de faire l'habile homme?

M. D E S F O N A N D R É S.

Oui, c'est à moi; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. T O M É S.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. D E S F O N A N D R É S.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

24 L'AMOUR MEDECIN ,

M. T O M É S à Sganarelle.

Je vous ai dit mon avis. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille , c'est une personne morte.

(*Il sort.*)

M. DES FONANDRÉS.

Si vous la faites saigner , elle ne sera pas en vie dans un quart-d'heure.

(*Il sort.*)

S C E N E V.

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHIS.

S G A N A R E L L E.

A Qui croire des deux , & quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs , je vous conjure de déterminer mon esprit , & de me dire , sans passion , ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. M A C R O T O N.

Mon-si-eur-, dans-ces-ma-ti-e-res-là-, il-faut-pro-cé-der-a-vec-qué-cir-conf-pec-ti-on-, &-ne-ri-en-fai-re-, com-me-on-dit-, à-la-vo-lé-e-; d'au-tant-que-les-fau-tes-qu'on-y-peut-fai-re-sont-, se-lon-no-tre-maî-tre-Hip-po-cra-te-, d'u-ne-dan-ge-reu-se-con-sé-quen-ce.

M. B A H I S *bredouillant.*

Il est vrai. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait ; car ce ne sont point ici des jeux d'enfant ; & , quand on a failli , il n'est pas aisé de réparer le manquement , & de rétablir ce qu'on a gâté. *Experi-
mentum.*

COMEDIE-BALLET. 25

mentum periculofum. C'est pourquoy il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de pefer mûrement les chofes, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les caufes de la maladie, & de voir les remedes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE *à part.*

L'un va en rortue, & l'autre couft la poftte.

M. MACROTON.

Or, Mon-fieur, pour-ve-nir-au-fait, je-trou-ve-que-vo-tre-fil-le-a-u-ne-ma-la-di-e-thro-ni-que-, &-qu'el-le-peut-pé-ri-cli-ter-, fi-on-ne-lui-donne-du-fe-cours-, d'au-tant-que-les-fymp-to-mes-qu'el-le-a-font-in-di-ca-rifs-d'u-ne-va-peur-fu-li-gi-neu-fe-&-mor-di-can-te-qui-lui-pi-co-te-les-mem-branes-du-cer-veau.-Or-cet-te-va-peur-, que-nous-nom-mons-en-Grec-, *Atmos*-, eft-cau-fée-par-des-hu-meurs-pu-tri-des-, te-na-ces-, con-gluti-neu-fes-, qui-son-t-con-te-nues-dans-le-bas-ven-tre.

M. BAHIS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue fuccelfion de tems, elles y font recuities, & ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si-bi-en-donc-que-, pour-ti-rer-, dé-ta-cher-, ar-ra-cher-, ex-pul-ser-, é-va-cu-er-les-di-tes-hu-meurs-, il-fau-dra-u-ne-pur-ga-ti-on-vi-gou-reu-fe-. Mais-au-pré-a-la-ble-, je-trou-ve-à-pro-pos-, &-il-n'y-a-pas-d'in-con-vé-ni-ent-, d'u-ser-de-pe-tits-re-mes-les-a-no-dins-, c'eft-à-di-re-, de-pe-tits-la-ve-nens--émol-li-ens-&-dé-ter-fifs-, de-ju-leps-&-le-fi-rops-ra-fraî-chif-fans-, qu'-on-mê-le-ra-dans-la-pti-fa-ne.

M. BAHIS.

Après nous en viendrons à la purgation, & à la faignée, que nous réitérerons, s'il en eft befoin.

Tome IV.

C

26 L'AMOUR MEDECIN,

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec-tout-ce-la-vo-tre-fil-le-ne-puif-se-mou-rir-; mais-au-moins-, vous-au-rez-fait-quel-que-cho-se-, &-vous-au-rez-la-con-so-lation-qu'el-le-se-ra-mor-te-dans-les-formes.

M. BAHIS.

Il vaut mieux mourir selon les regles, que de réchapper contre les regles.

M. MACROTON.

Nous-vous-di-sons-fin-cé-re-ment-no-tre-pen-sée.

M. BAHIS.

Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre frere.

SGANARELLE.

(à M. Macroton, en alongeant ses mots.)

Je-vous-rends-très-hum-bles-gra-ces.

(à M. Bahis, en bredouillant.)

Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

ME voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu, il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, & que je lui en fasse prendre. L'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà.

SCENE VII.

DEUXIEME ENTREE.

SGANARELLE, UN OPERATEUR.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout
un an ;

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente;
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan !

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède ; mais, pourtant, voici une pièce de trente sols, que vous prendrez, s'il vous plaît.

Admirez mes bontés, & le peu qu'on vous vend
 Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
 Vous pouvez, avec lui, braver en assurance,
 Tous les maux que, sur nous, l'ire du Ciel répand,

La gâle,

La rogne,

La teigne,

La fièvre,

La peste,

La goutte,

Vérole,

Descente,

Rougeole.

O grande puissance

De l'orviétan !

SCENE VIII.

*Plusieurs Trivelins, & plusieurs Scaramouches;
 Valets de l'Opérateur, se réjouissent en dansant.*

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

MM. FILLERIN, TOMÉS,
DES FONANDRÉS.

M. FILLERIN.

N'Avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de votre âge, & de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde; & n'est-ce pas assez que les Savans voient les contrariétés & les dissensions qui sont entre nos Auteurs, & nos anciens Maîtres, sans découvrir encore au Peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de notre Art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, & il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange manière; & que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts, sont morts, & j'ai de quoi me passer des vivans; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la Médecine. Puisque le Ciel nous fait la grace que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va

C iij

30 L'AMOUR MEDECIN,

l'étude de la plupart du monde, & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent, & c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les Alchymistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; & les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité & de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie: & nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, & savons prendre nos avantages, de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, & soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, & rejeter sur la nature toutes les bévues de notre Art. N'allons point, dis-je, détruire fortement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, & de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

M. T O M É S.

Vous avez raison en tout ce que vous dites: mais ce sont chaleurs de sang, dont, par fois, on n'est pas le maître.

M. F I L L E R I N.

Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, & faisons ici votre accommodement.

M. D E S F O N A N D R É S.

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, & je lui passerai tout ce qu'il voudra, pour le premier malade dont il fera question.

COMEDIE - BALLET. 31

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire ; & voilà se mettre à la raison.

M. DES FONANDRÉS.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

SCENE II.

M. TOMÉS, M. DES FONANDRÉS,
LISETTE.

LISETTE.

Uoi, Messieurs, vous voilà, & vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la Médecine ?

M. TOMÉS.

Comment ? Qu'est-ce ?

LISETTE.

Un insolent, qui a eul'effronterie d'entreprendre sur votre métier ; &, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMÉS.

Ecoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer, lorsque j'aurai recours à vous.

S C E N E I I I.

CLITANDRE *en habit de Médecin* ,
L I S E T T E .

C L I T A N D R E .

Hé bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage ? Crois-tu qu'avec cet habit , je puisse duper le bon homme ? Me trouves-tu bien ainsi ?

L I S E T T E .

Le mieux du monde , & je vous attendois avec impatience. Enfin , le Ciel m'a fait d'un naturel le plus humain du monde , & je ne puis voir deux Amans soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable , & un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux , à quelque prix que ce soit , tirer Lucinde de la tyrannie où elle est , & la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord ; je me connois en gens , & elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires ; & nous avons concerté ensemble une maniere de stratagème , qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises ; l'homme à qui nous avons à faire , n'est pas des plus fins de ce monde ; & , si cette aventure nous manque , nous trouverons mille autres voies , pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement , je reviens vous querir.

(*Clitandre se retire dans le fond du Théâtre.*)



SCENE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.
Monsieur, alégresse ! alégresse !

SGANARELLE.
Qu'est-ce ?

LISETTE.
Réjouissez-vous.

SGANARELLE.
De quoi ?

LISETTE.
Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.
Dis-moi donc ce que c'est ; & puis, je me réjouirai
aut-être.

LISETTE.
Bon. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant,
que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.
De quoi ?

LISETTE.
De ma parole.

SGANARELLE.
Allons donc.

(Il chante & danse.)
La lera la la, la lera la. Que diable !

LISETTE.
Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE.
La fille est guérie ?

34 L'AMOUR MEDECIN, -

L I S E T T E.

Oui. Je vous amene un Médecin ; mais un Médecin d'importance , qui fait des cures merveilleuses , & qui se moque des autres Médecins.

S G A N A R E L L E.

Où est-il ?

L I S E T T E.

Je vais le faire entrer.

S G A N A R E L L E *seul.*

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

S C E N E V.

CLITANDRE *en habit de Médecin*,
SGANARELLE, LISETTE.

L I S E T T E *amenant Clitandre.*
LE voici.

S G A N A R E L L E.

Voilà un Médecin qui a la barbe bien jeune.

L I S E T T E.

La science ne se mesure pas à la barbe , & ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

S G A N A R E L L E.

Monsieur , on m'a dit que vous aviez des remedes admirables pour faire aller à la selle.

C L I T A N D R E.

Monsieur , mes remedes sont différens de ceux des autres. Ils ont l'émétique , les saignées , les médecines & les lavemens ; mais moi , je guéris par des paroles , par des sons , par des Lettres , par des talismans , & par des anneaux constellés.

COMEDIE-BALLET. 35

L I S E T T E.

Que vous ai-je dit ?

S G A N A R E L L E.

Voilà un grand homme !

L I S E T T E.

Monfieur, comme votre fille eft là route habillée
dans une chaise, je vais la faire paffer ici.

S G A N A R E L L E.

Oui. Fais.

CLITANDRE tâtant le poulx à Sganarelle.

Votre fille eft bien malade.

S G A N A R E L L E.

Vous connoiffez cela ici ?

C L I T A N D R E.

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le pere & la
fille.

S C E N E V I.

S G A N A R E L L E, LUCINDE,
CLITANDRE, LISETTE.

T L I S E T T E à *Clitandre.*

Tenez, Monfieur, voilà une chaise auprès d'elle.

(à *Sganarelle.*)

Allons, laissez-les là tous deux.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Je veux demeurer là.

L I S E T T E.

Vous moquez-vous ?

(*Sganarelle & Lisette s'éloignent.*)

Il faut s'éloigner. Un Médecin a cent choses à de-

36 L'AMOUR MEDECIN ,

mander, qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

CLITANDRE *bas à Lucinde.*

Ah, Madame, que le ravissement où je me trouve est grand, & que je fais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire; & maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, & la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE,

Je puis vous dire la même chose; & je sens, comme vous, des mouvemens de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah, Madame, que je serois heureux, s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, & qu'il me fût permis de juger de votre ame par là mienne. Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE *à Lisette.*

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa physionomie, & tous les traits de son visage.

CLITANDRE *à Lucinde.*

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE.

Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ah, Madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, & je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE à *Clitandre*.

Hé bien, notre malade ? Elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE.

C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon Art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, & que c'est de lui, bien souvent, que procedent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits, avant que de venir au corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, & les lignes de ses deux mains ; &, par la science que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, & que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, & d'un desir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE à *part*.

Voilà un habile homme !

CLITANDRE.

Et j'ai eu, & aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.

SGANARELLE à *part*.

Voilà un grand Médecin !

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, & que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, & même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, & lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain, son visage a changé, son

38 L'AMOUR MEDECIN,

teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; &, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voilà Monsieur qui a envie de t'épouser, & je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas, est-il possible?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE à *Clitandre*.

Quoi, vous êtes dans les sentimens d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Et mon pere y consent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah, que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui.

COMEDIE-BALLET. 39

d'hui que je vous aime ; & que je brûle de me voir
votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela ; & , si
vous voulez que je vous dise nettement les choses
comme elles sont , cet habit n'est qu'un pur prétexte
inventé , & je n'ai fait le Médecin que pour m'ap-
procher de vous , & obtenir plus facilement ce que
je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien ten-
dre , & j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE *à part.*

O la folle ! O la folle ! O la folle !

LUCINDE.

Vous voulez donc bien , mon pere , me donner
Monsieur pour époux ?

SGANARELLE.

Oui. Ça , donne-moi ta main. Donnez-moi aussi
un peu la vôtre pour voir.

CLITANDRE.

Mais , Monsieur...

SGANARELLE *étouffant de rire.*

Non , non , c'est pour... pour lui contenter l'es-
prit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez , pour gage de ma foi , cet anneau que je
vous donne.

(bas à Sganarelle.)

C'est un anneau constellé , qui guérit les égaremens
d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat , afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Hélas , je le veux bien , Madame !

40 L'AMOUR MEDECIN,

(*bas à Sganarelle.*)

Je vais faire monter l'homme qui écrit mes reme-
des, & lui faire croire que c'est un Notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà. Faites monter le Notaire que j'ai amené avec
moi.

LUCINDE.

Quoi, vous aviez amené un Notaire?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

O la folle ! O la folle !

SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE,
SGANARELLE, LUCINDE,
LISETTE.

(*Clitandre parle bas au Notaire.*)

SGANARELLE *au Notaire.*
Oui, Monsieur, il faut faire un contrat pour
ces deux personnes-là. Ecrivez.

(*à Lucinde.*)

Voilà le contrat qu'on fait.

(*au Notaire.*)

Je lui donne vingt mille écus en mariage. Ecrivez.

LU-

COMEDIE-BALLET. 41

LUCINDE.

Je vous suis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE à Sganarelle.

Mais, au moins, Monsieur...

SGANARELLE.

Hé, non, vous dis-je. Sait-on pas bien...

(au Notaire.)

Allons, donnez-lui la plume pour signer.

(à Lucinde.)

Allons, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien, tiens.

(après avoir signé.)

Es-tu contente ?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un Notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des instrumens & des danseurs pour célébrer la fête, & pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, & dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie & leurs danses, les troubles de l'esprit.

SCENE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE
CLITANDRE, LISETTE.

TROISIEME ENTREE.

LA COMEDIE, LE BALLET, LA
MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS.

LA COMEDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE
ensemble.

SAns nous tous les hommes
Deviendroient mal-sains ;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands Médecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte ,
Par des moyens doux ,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous ?
Qu'on laisse Hypocrate ,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient mal-sains ;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands Médecins.

(Pendant que les Jeux, les Ris & les Plaisirs
dansent, Clitandre emmene Lucinde.)

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE
BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

V S G A N A R E L L E.
Où est une plaisante façon de guérir ! Où est ma
fille & le Médecin ?

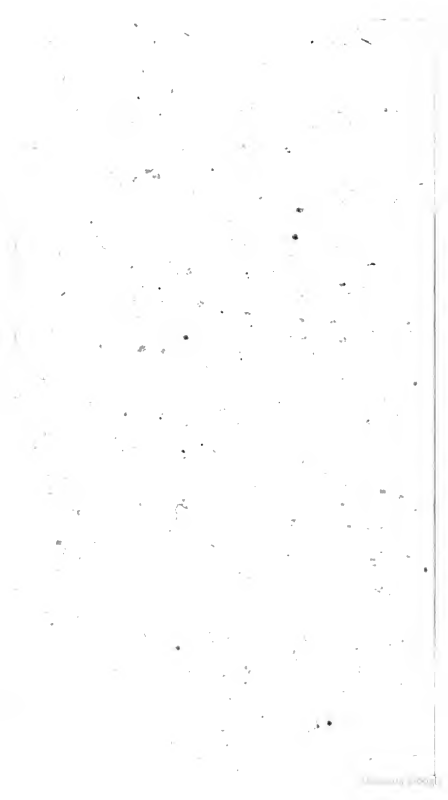
L I S E T T E.
Ils sont allés achever le reste du mariage.

S G A N A R E L L E.
Comment ! le mariage ?

L I S E T T E.
Ma foi, Monsieur, la bécasse est bridée, & vous
avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

S G A N A R E L L E.
Comment diable ! (*Il veut aller après Clitandre &
Lucinde, les Danseurs le retiennent.*) Laissez-moi
aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (*Les Danseurs
le retiennent toujours.*) Encore ? (*Ils veulent faire
danser Sganarelle de force.*) Peste des gens !

F I N.



LE
MISANTHROPE,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

A L C E S T E , Amant de Célimene.

P H I L I N T E , Ami d'Alceste.

O R O N T E , Amant de Célimene.

C É L I M E N E .

É L I A N T E , Cousine de Célimene.

Â R S I N O É , Amie de Célimene.

A C A S T E ,

CL I T A N D R E , } Marquis.

B A S Q U E , Valet de Célimene.

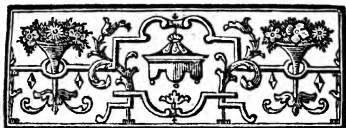
U N G A R D E de la Maréchaussée de
France.

D U B O I S , Valet d'Alceste.

*La Scène est à Paris , dans la maison
de Célimene.*







L E
MISANTHROPE,
C O M É D I E.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Q U'est-ce donc, qu'avez-vous?

ALCESTE *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, & courez vous cacher.

48 LE MISANTHROPE,

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,

Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.

J'ai fait jusques ici profession de l'être;

Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,

Je vous déclare net que je ne le suis plus,

Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;

Une telle action ne sauroit s'excuser,

Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner pour lui les dernières tendresses;

De protestations, d'offres & de sermens,

Vous chargez la fureur de vos embrassemens;

Et, quand je vous demande après, quel est cet homme,

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.

Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infame,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame;

Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,

Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;

Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,

Que

Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

A L C E S T E.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

P H I L I N T E.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

A L C E S T E.

Je veux qu'on soit sincère, & qu'en homme d'honneur,

On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

P H I L I N T E.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, & sermens pour sermens.

A L C E S T E.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée:
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde:
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence,

Tome IV.

E

50 LE MISANTHROPE,

Je veux qu'on me distingue ; & , pour le trancher
net ,

L'ami du Genre-humain n'est point du tout mon
fait.

PHILINTE.

Mais , quand on est du monde , il faut bien que l'on
rende

Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non , vous dis-je , on devoit châtier , sans pitié ,
Ce commerce honteux de semblans d'amitié.

Je veux que l'on soit homme , & qu'en toute ren-
contre ,

Le fond de notre cœur dans nos discours se montre ,
Que ce soit lui qui parle ; & que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule , & seroit peu permise :
Et , par fois , n'en déplaît à votre austere honneur ,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.

Seroit-il à propos , & de la bienséance ,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
Et , quand on a quelqu'un qu'on hait , ou qui dé-
plaît ,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi , vous iriez dire à la vieille Emilie ,
Qu'à son âge il fied mal de faire la jolie ,
Et que le blanc qu'elle a , scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas , qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est , à la Cour , oreille qu'il ne laisse
A conter sa bravoure & l'éclat de sa race ?

COMEDIE.

ALCESTE.

51

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point ;

Et je vais n'épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessés, & la Cour & la Ville

Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font :

Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,

Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie :

Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; & mon dessein

Est de rompre en visière à tout le Genre-humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.

Je ris des noirs accès où je vous envisage ;

Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,

Ces deux Freres que peint l'Ecole des Maris,

Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon ; quittez toutes ces incartades ;

Le monde par vos soins ne se changera pas :

Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc, que cette maladie ;

Par-tout où vous allez, donne la comédie ;

Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du tems,

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande ;

Ce m'est un fort bon signe, & ma joie en est grande.

E ij

Tous les hommes me font à tel point odieux ,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui , j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,

Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encor , en est-il bien , dans le siècle où nous sommes. . .

ALCESTE.

Non , elle est générale , & je hais tous les hommes ;

Les uns , parce qu'ils sont méchans & malfaisans ,

Et les autres , pour être aux méchans complaisans :

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses ,

Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

De cette complaisance on voit l'injuste excès ,

Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.

Au travers de son masque , on voit à plein le traître ,

Par-tout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;

Et ses roulemens d'yeux , & son ton radouci ,

N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.

On sait que ce pied-plat , digne qu'on le confonde ,

Par de sales emplois s'est poussé dans le monde ,

Et que par eux , son sort , de splendeur revêtu ,

Fait gronder le mérite & rougir la vertu ;

Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne ,

Son misérable honneur ne voit pour lui personne ;

Nommez-le fourbe , infame , & scélérat maudit ,

Tout le monde en convient , & nul n'y contredit :

Cependant sa grimace est par-tout bien venue ,

On l'accueille , on lui rit , par-tout il s'insinue ;

Et s'il est , par la brigue , un rang à disputer ,

Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.

Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures ,

De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;

C O M E D I E. 53

Et, par fois, il me prend des mouvemens soudains,
De fuir dans un désert l'approche des humains.

P H I L I N T E.

Mon Dieu ! des mœurs du tems mettons-nous
moins en peine,

Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;

N'examinons point dans la grande rigueur,

Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;

A force de sagesse, on peut être blâmable ;

La parfaite raison fuit toute extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Cette grande roideur des vertus des vieux âges,

Heurte trop notre siècle & les communs usages ;

Elle veut aux mortels trop de perfection.

Il faut fléchir au tems sans obstination ;

Et c'est une folie à nulle autre seconde,

De vouloir se mêler de corriger le monde.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,

Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours.

Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,

En courroux, comme vous, on ne me voit point
être.

Je prends tout doucement les hommes comme ils
sont,

J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font ;

Et je crois qu'à la Cour, de même qu'à la Ville,

Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

A L C E S T E.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,

Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?

Et s'il faut, par hazard, qu'un ami vous trahisse,

Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,

Où qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,

Verrez-vous tout cela, sans vous mettre en cour-
roux ?

P H I L I N T E.

Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure ;

Comme vices unis à l'humaine nature ;

E iij

54 LE MISANTHROPE,

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans, & des loups pleins de rage.

A L C E S T E.

Je me verrai trahir, mettre en piéces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

P H I L I N T E.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

A L C E S T E.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

P H I L I N T E.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

A L C E S T E.

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

P H I L I N T E.

Aucun Juge par vous ne sera visité ?

A L C E S T E.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

P H I L I N T E.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse:
Et...

A L C E S T E.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

P H I L I N T E.

Ne vous y fiez pas.

A L C E S T E.

Je ne remuerai point.

P H I L I N T E.

Votre partie est forte,

Et peut par sa cabale entraîner...

COMEDIE.

55

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai, dans cette plaiderie,

Si les hommes auront assez d'effronterie,

Seront assez méchans, scélérats & pervers,

Pour me faire injustice aux yeux de l'Univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,

Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,

Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude,

Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?

Je m'étonne, pour moi, qu'écrant, comme il le
semble,

Vous & le Genre-humain si fort brouillés ensemble,

E iv

56 LE MISANTHROPE,

Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux ;
 Vous avez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
 Et ce qui me surprend encore davantage ,
 C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
 La sincère Eliante a du penchant pour vous ,
 La prude Aïsinoé vous voit d'un œil fort doux ;
 Cependant à leurs vœux votre ame se refuse ,
 Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse ,
 De qui l'humeur coquette & l'esprit médisant
 Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
 D'où vient que , leur portant une haine mortelle ,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'entient cette belle ?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
 Ne les voyez-vous pas , ou les excusez-vous ?

A L C E S T E.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
 Ne ferme point les yeux aux défauts qu'on lui trouve :
 Et je suis , quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner ,
 Le premier à les voir , comme à les condamner.
 Mais avec tout cela , quoi que je puisse faire ,
 Je confesse mon foible , elle a l'art de me plaire :
 J'ai beau voir ses défauts , & j'ai beau l'en blâmer ,
 En dépit qu'on eût ait , elle se fait aimer :
 Sa grace est la plus forte , & sans doute ma flamme
 De ces vices du tems pourra purger son ame.

P H I L I N T E.

Si vous faites cela , vous ne ferez pas peu.
 Vous croyez être donc aimé d'elle ?

A L C E S T E.

Oui parbleu.

Je ne l'aimerois pas , si je ne croyois l'être.

P H I L I N T E.

Mais si son amitié pour vous se fait paroître ,
 D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui ?

A L C E S T E.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout
 à lui ;

Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois eu'à former des desirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs:
Son cœur, qui vous estime, est solide & sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE à *Alceste*.

J'Ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, & Célimene aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, & d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long-tems, cette estime m'a mis
Dans un desir ardent d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(*Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, & ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :*)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

58 LE MISANTHROPE,

A L C E S T E.

A moi, Monsieur?

O R O N T E.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

A L C E S T E.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

O R O N T E.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous sur-
prendre,

Et de tout l'Univers vous la pouvez prétendre.

A L C E S T E.

Monsieur...

O R O N T E.

L'état n'a rien qui ne soit au dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

A L C E S T E.

Monsieur...

O R O N T E.

Oui, de ma part je vous tiens préférable.
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

A L C E S T E.

Monsieur...

O R O N T E.

Sois-je du Ciel écrasé, si je mens ;
Et pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous em-
brasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié ?

A L C E S T E.

Monsieur...

O R O N T E.

Quoi, vous y résistez ?

A L C E S T E.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;

Mais l'amitié demande un peu plus de mystere;
Et c'est assurément en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre en toute occasion.
Avec lumiere & choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieus connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

O R O N T E.

Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds si doux,
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la Cour pour vous quelque ouverture,

On fait qu'auprès du Roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, & dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manieres;
Et comme votre esprit a de grandes lumieres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,

Vous montrer un Sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au Public je l'expose.

A L C E S T E.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

O R O N T E.

Pourquoi?

A L C E S T E.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincere en cela qu'il ne faut.

O R O N T E

C'est ce que je demande, & j'aurois lieu de plainte.
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiser rien.

60 LE MISANTHROPE,

A L C E S T E.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

O R O N T E.

Sonnet. C'est un Sonnet. *L'espoir...* C'est une Dame,
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers
pompeux,

Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

A L C E S T E.

Nous verrons bien.

O R O N T E.

L'espoir... Je ne fais si le style
Pourra vous en paroître assez net & facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

A L C E S T E.

Nous allons voir, Monsieur.

O R O N T E.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

A L C E S T E.

Voyons, Monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

O R O N T E *lit.*

*J'Espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un tems notre ennui.
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!*

P H I L I N T E.

J'é suis déjà charmé de ce petit morceau.

A L C E S T E *bas à Philinte.*

Quoi, vous avez le front de trouver cela beau!

O R O N T E.

*Vous êtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.*

COMEDIE.

61

PHILINTE.

Ah, qu'en termes galans ces choses-là sont mises!

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé quoi, vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.*

*Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.*

PHILINTE.

La châte en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE *bas à Philinte.*

La peste de ta châte, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï des vers si bien tournés.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Morbleu!

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flattez, & vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé, que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceste.*

Mais pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monfieur, cette matiere est toujours délicate,
Et, sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,

62 LE MISANTHROPE,

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire

Sur les dérangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens ;
Et que , par la chaleur de montrer ses Ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

O R O N T E.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là ,
Que j'ai tort de vouloir...

A L C E S T E.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit affoimme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme ;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités ,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

O R O N T E.

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire ?

A L C E S T E.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux , comme dans notre tems,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

O R O N T E.

Est-ce que j'écris mal , & leur ressemblerois-je ?

A L C E S T E.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je ,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'effor d'un mauvais Livre ,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour
vivre.

Croyez-moi. Résistez à vos tentations ,
Dérochez au Public ces occupations ;
Et n'allez point quitter , de quoi que l'on vous
somme ,
Le nom que, dans la Cour, vous avez d'honnête
homme ,

COMEDIE.

63

Pour prendre de la main d'un aïdè Imprimeur,
Celui de ridicule & misérable Auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

O R O N T E.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon Sonnet...

A L C E S T E.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé sur de méchans modeles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, nous berce un tems notre ennui?

Et que, rien ne marche après lui?

Que, ne vous pas mettre en dépense,

Pour ne me donner que l'espoir?

Et que, Philis, on désespere,

Alors qu'on espere toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,

Sort du bon caractère & de la vérité;

Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure;

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;

Nos peres, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur;

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,

Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné,

Paris, sa grand'Ville,

Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie;

Je dirois au Roi Henri,

Reprenez votre Paris,

J'aime mieux ma mie, ô gay!

J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, & le style en est vieux:

Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux.

64 LE MISANTHROPE,

Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle la toute pure ?

*Si le Roi m'avoit donné
Paris, sa grand'Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie ;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gay !
J'aime mieux ma mie.*

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(à Philinte qui rit.)

Oui, Monsieur le Rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir
d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, & moi je ne l'ai
pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

AL-

COMEDIE.

65

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous en-
cense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins
haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme
il faut.

PHILINTE *se mettant entre deux.*

Hé, Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah, j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

HÉ bien, vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

Tome IV.

F

66 LE MISANTHROPE,

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais.

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage.

ALCESTE

Ah, parbleu ! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

A L C E S T E.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait,
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement :
Et je vous promettrai mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

C E L I M E N E.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

A L C E S T E.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame,
Vous avez trop d'amans qu'on vous voit obséder ;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

C E L I M E N E.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

A L C E S T E.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut
prendre ;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins
tendre.

68 LE MISANTHROPE,

Je fais que vos appas vous suivent en tous lieux,
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos
yeux ;

Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Acheve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.

Le trop riant espoir que vous leur présentez,
Attache autour de vous leurs affiduités ;

Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirans chasseroit la cohue.

Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort,
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ;

Sur quel fonds de mérite & de vertu sublime
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre estime ?

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?

Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?

Est-ce par les appas de sa vaste reingrave,
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?

Ou sa façon de rire, & son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

CE LIMENE.

Qu'injustement, de lui, vous prenez de l'ombrage !
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage ?

Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance ;
Et ne ménagez point un rival qui ni'offense.

CE LIMENE.

Mais, de tout l'Univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'Univers est bien reçu de vous.

CE LIMENE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;

Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyez sur un seul ramasser.

A L C E S T E.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

C E L I M E N E.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

A L C E S T E.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé ?

C E L I M E N E.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

A L C E S T E.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en diliez, peut-être, aux autres tout autant ?

C E L I M E N E.

Certes, pour un Amant, la fleuriste est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.

Hé bien, pour vous ôter d'un semblable souci,

De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici ;

Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-
même :

Soyez content.

A L C E S T E.

Morbleu, faut-il que je vous aime ?

Ah, que si de vos mains je rattrape mon cœur,

Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur !

Je ne le cele pas, je fais tout mon possible

A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;

Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,

Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

C E L I M E N E.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

A L C E S T E.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.

Mon amour ne se peut concevoir, & jamais

Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

70 LE MISANTHROPE,
CELIMENE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un Amant si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter...

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CELIMENE.
Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.
Quoi, l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?

A recevoir le monde, on vous voit toujours prête?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous!

COMEDIE.

71

CE LIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CE LIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CE LIMENE.

Mon Dieu, de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens, qui, je ne fais comment,
Ont gagné, dans la Cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire :
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire :
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ail-
leurs,

On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, & sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le
monde,
Et les précautions de votre jugement...

SCENE IV.

ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

BASQUE.

V Oici Clitandre encor, Madame.

ALCESTE.

Justement.

72 LE MISANTHROPE,

CELIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je fors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire ?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, sortez, il vous est tout loisible.



SCENE

SCENE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE,
CLITANDRE, ALCESTE, CELI-
MENE, BASQUE.

V ÉLIANTE à Célimene.
Oici les deux Marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CE LIMENE.

Oui.

(à Basque.)

Des sieges pour tous.

(Basque donne des sieges & sort.)

(à Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE.

Non : mais je veux , Madame ,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CE LIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez :

CE LIMENE

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CE LIMENE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

Tome IV.

G

74 LE MISANTHROPE ,

C E L I M E N E.

Vous vous moquez , je pense.

A L C E S T E.

Non. Mais vous choisirez ; c'est trop de patience.

C L I T A N D R E.

Parbleu , je viens du Louvre , où Cléonte , au levé ,
Madame , a bien paru ridicule achevé.

N'a-t-il point quelque Ami, qui pût, sur ses manieres,
D'un charitable avis lui prêter les lumieres ?

C E L I M E N E.

Dans le monde , à vrai dire , il se barbouille fort ;
Par-tout il porte un air qui faute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence ,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

A C A S T E.

Parbleu , s'il faut parler des gens extravagans ,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans ,
Damon le raisonneur , qui m'a , ne vous déplaîse ,
Une heure , au grand soleil , tenu hors de ma chaise.

C E L I M E N E.

C'est un parleur étrange , & qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte ;
Et ce n'est que du bruit , que tout ce qu'on écoute.

É L I A N T E à *Philinte*.

Ce début n'est pas mal ; & , contre le prochain ,
La conversation prend un assez bon train.

C L I T A N D R E.

Timante encor , Madame , est un bon caractère.

C E L I M E N E.

C'est , de la tête aux pieds , un homme tout mystère ,
Qui vous jette , en passant , un coup d'œil égaré ,
Et , sans aucune affaire , est toujours affairé ,
Tout ce qu'il vous débite , en grimaces abonde ;
A force de façons , il assomme le monde.

COMEDIE.

75

Sans cesse il a , tout bas , pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire , & ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille ;
Et jusques au bon jour , il dit tout à l'oreille.

A C A S T E.

Et Géralde , Madame ?

C E L I M E N E.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que Duc, Prince, ou Princesse.
La qualité l'entête ; & tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux , d'équipages & de chiens ;
Il tutaie , en parlant , ceux du plus haut étage ,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

C L I T A N D R E.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

C E L I M E N E.

Le pauvre esprit de femme , & le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir , je souffre le martyre ,
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain , pour attaquer son itupide silence ,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance ;
Le beau tems & la pluie , & le froid & le chaud ,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite , assez insupportable ,
Traîne en une longueur encore épouvantable ,
Et l'on demande l'heure , & l'on bâille vingt fois ,
Qu'elle s'émeut autant qu'une piece de bois.

A C A S T E.

Que vous semble d'Adrasle ?

C E L I M E N E.

Ah , quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même :

G ij

76 LE MISANTHROPE,

Son mérite jamais n'est content de la Cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;
Et l'on ne donne Emploi , Charge , ni Bénéfice ;
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon , chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens , que dites-vous de lui ?

CELINE.

Que de son Cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CELINE.

Oui ; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas ;
C'est un fort méchant plat , que sa sottise personne ;
Et , qui gâte , à mon goût , tous les repas qu'il
donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis ;
Qu'en dites-vous , Madame ?

CELINE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme , & d'un air assez sage.

CELINE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit , dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse ; & dans tous ses propos
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête ils s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût , tant il est difficile :
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit ,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit ;
Que c'est être savant , que trouver à redire ,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer & de rire ,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems ,
Il se met au-dessus de tous les autres gens :

Aux conversations même il trouve à reprendre ,
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et , les deux bras croisés , du haut de son esprit ,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

A C A S T E.

Dieu me damne , voilà son portrait véritable.

C L I T A N D R E à *Célimene*.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

A L C E S T E.

Allons , ferme , poussez , mes bons amis de Cour ,
Vous n'en épargnez point , & chacun a son tour ;
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre ,
Qu'on ne vous voie , en hâte , aller à sa rencontre ,
Lui présenter la main , & , d'un baiser flatteur ,
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

C L I T A N D R E.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous
blesse ,

Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

A L C E S T E.

Non , morbleu , c'est à vous ; & vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médifans.
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas ,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par-tout se
prendre

Des vices où l'on voit les humains se répandre.

P H I L I N T E.

Mais pourquoi ; pour ces gens , un intérêt si grand ;
Vous , qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

C E L I M E N E.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise ,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des Cieux ?

78 LE MISANTHROPE,

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaisir,
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les ar-
mes;

Et ses vrais sentimens sont combattus par lui,
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

A L C E S T E.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

P H I L I N T E.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

A L C E S T E.

C'est que amais, morbleu, les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens ou censeurs téméraires.

C E L I M E N E.

Mais...

A L C E S T E.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

C L I T A N D R E.

Pour moi, je ne fais pas, mais j'avouërai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

A C A S T E.

De graces & d'attraits je vois qu'elle est pourvue,
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

A L C E S T E.

Ils frappent tous la mienne; &, loin de m'en cacher
Elle fait que j'ai soin de les lui reprocher.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
 A ne rien pardonner le pur amour éclate;
 Et je bannirois, moi, tous ces lâches Amans,
 Que je verrois soumis à tous mes sentimens,
 Et dont, à tous propos, les molles complaisances
 Donneroient de l'encens à mes extravagances.

C E L I M E N E.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
 On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs;
 Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
 A bien injurier les personnes qu'on aime.

É L I A N T E.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
 Et l'on voit les Amans vanter toujours leurs choix.
 Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
 Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable.
 Ils comptent les défauts pour des perfections,
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
 La noire à faire peur, une brune adorable;
 La maigre a de la taille & de la liberté;
 La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
 La mal-propre, sur soi de peu d'attraits chargée,
 Est mise sous le nom de beauté négligée;
 La géante paroît une Déesse aux yeux;
 La naine, un abrégé des merveilles des Cieux;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
 Et la muette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême,
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

A L C E S T E.

Et moi, je soutiens, moi...

C E L I M E N E.

Brisons-là ce discours;
 Et dans la galerie allons faire deux tours.
 Quoi, vous vous en allez, Messieurs?

80 LE MISANTHROPE,
CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

A L C E S T E.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne fors qu'après que vous serez sortis.

A C A S T E.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

C L I T A N D R E.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

C E L I M E N E à *Alceste*.

C'est pour rire, je crois.

A L C E S T E.

Non en aucune sorte,
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

S C E N E V I.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE,
ACASTE, PHILINTE, CLITAN-
DRE, BASQUE.

B A S Q U E à *Alceste*.

M Onfieur, un homme est là, qui voudroit vous
parler

Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

A L C E S T E.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

B A S Q U E.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CELIMENE à *Alceste*.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CELIMENE, ÉLIANTE,
ACASTE, PHILINTE, CLITAN-
DRE, UN GARDE de la Maréchaussée.

ALCESTE *allant au-devant du Garde.*

Q U'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commande-
ment,Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui, moi, Monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE à *Alceste*.

C'est d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

82 LE MISANTHROPE,

CE LIMENE à *Philinte*.

Comment ?

PHILINTE.

Oronte & lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre ; allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bon les vers qui sont notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me
vienne
De trouver bon les vers dont on se met en peine ;
Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont mau-
vais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(à *Clitandre* & à *Acaste* qui rient.)

Par la fableu , Messieurs , je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

C E L I M E N E.

Allez vite paroître

Où vous devez.

A L C E S T E.

J'y vais , Madame ; & , sur mes pas ,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

CHer Marquis, je te vois l'ame bien satisfaite ;
Toute chose t'égaie, & rien ne t'inquiete.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux !

ACASTE.

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, & fors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On fait, sans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire,
D'une assez vigoureuse & gaillarde maniere.
Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, & du bon goût,
A juger sans étude & raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je fus idolâtre,
Figure de savant, sur les bancs du Théâtre ;
Y décider en chef, & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des Ahs.
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, sur-tout, & la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, & bien auprès du Maître.

Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi
Qu'on peut, par tout Pays, être content de soi.

C L I T A N D R E.

Oui. Mais trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

A C A S T E.

Moi! Parbleu, je ne suis de taille, ni d'humeur,
A pouvoir d'une belle effuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères;
A languir à leurs pieds & souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs & des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme
elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le
mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

C L I T A N D R E.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici?

A C A S T E.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

C L I T A N D R E.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême!
Tu te flattes, mon cher, & t'aveugles toi-même.

A C A S T E.

Il est vrai, je me flatte, & m'aveugle en effet.

C L I T A N D R E.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

A C A S T E.

Je me flatte.

86 LE MISANTHROPE,

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que, de ses vœux,

Célimene t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,

Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE,

Je suis le misérable, & toi le fortuné :

On a pour ma personne une aversion grande,

Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pendre.

CLITANDRE.

Or ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,

Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ;

Que, qui pourra montrer une marque certaine

D'avoir meilleure part au cœur de Célimene,

L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,

Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE.

Ah, parbleu, tu me plais avec un tel langage,

Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.

Mais, chut.

SCENE II.

CELIMENE, AGASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

ENcore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'oûir entrer un carrosse là-bas.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE,
BASQUE.

BASQUE.

ARfinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme ?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

88 LE MISANTHROPE ,

C E L I M E N E.

De quoi s'avise-t-elle, & qui la fait venir ?

A C A S T E.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;
Et l'ardeur de son zèle . . .

C E L I M E N E.

Oui, oui, franche grimace.

Dans l'ame, elle est du monde ; & ses soins tentent
tout

Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout,
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les Amans déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite abandonné de tous,
Contre le ciel aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas,
Cependant un Amant plairoit fort à la Dame ;
Et même, pour Alceste, elle a tendresse d'ame.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré,
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

S C E N E I V.

ARSINOË, CELIMENE, CLI-
TANDRE, ACASTE.

C E L I M E N E.

AH, quel heureux sort en ce lieu vous amene !
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

AR_c

A R S I N O É.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

C E L I M E N E.

Ah, mon Dieu, que je suis contente de vous voir !

(Clitandre & Acaste sortent en riant.)

S C E N E V.

A R S I N O É , C E L I M E N E.

A R S I N O É.

LEur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

C E L I M E N E.

Voulons-nous nous asseoir ?

A R S I N O É.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit sur-tout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;

Et, comme il n'en est point de plus grande importance

Que celle de l'honneur & de la bienfiance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,

Où, sur vous, du discours on tourna la matière ;

Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas :

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,

Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,

Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,

Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.

Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre,

Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,

Je vous excusai fort sur votre intention,

Et voulus de votre ame être la caution.

Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie

Tome IV.

H

90 LE MISANTHROPE,

Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
 Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
 Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort ,
 Qu'il prenoit dans le monde une méchante face ,
 Qu'il n'est conte fâcheux que par-tout on n'en fasse,
 Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
 Pourroient moins donner prise aux mauvais juge-
 mens.

Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée ;
 Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !
 Mais, aux ombres du crime on prête aisément foi ,
 Et ce n'est pas assez de bien vivre pour foi.
 Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable ,
 Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
 Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
 D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

C E L I M E N E.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre,
 Un tel avis m'oblige ; & , loin de le mal prendre,
 J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur ,
 Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
 Et, comme je vous vois vous montrer mon amie ,
 En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie ,
 Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
 En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
 En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite ,
 Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite ,
 Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien,
 Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
 Là, votre prudence & vos éclats de zele
 Ne furent pas cités comme un fort bon modele ;
 Cette affectation d'un grave extérieur,
 Vos discours éternels de sagesse & d'honneur,
 Vos mines & vos cris aux ombres d'indécence
 Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence ,
 Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous ,
 Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous ,
 Vos fréquentes leçons & vos aigres censures
 Sur des choses qui sont innocentes & pures ;

Tout cela , si je puis vous parler franchement ,
Madame , fut blâmé d'un commun sentiment.

*A quoi bon , disoient-ils , cette mine modeste ,
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens , & ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zele ;
Mais elle met du blanc , & veut paroître belle.
Elle fait , des tableaux , couvrir les nudités ,
Mais elle a de l'amour pour les réalités.*

Pour moi , contre chacun , je pris votre défense ,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance ;
Mais tous les sentimens combattirent le mien ,
Et leur conclusion fut , que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres ,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long-

tems ,

Avant que de songer à condamner les gens :
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire ,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre , au besoin ,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.

Madame , je vous crois aussi trop raisonnable ,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable ,
Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

A R S I N O É.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie ,
Je ne m'attendois pas à cette repartie ,
Madame ; & je vois bien , par ce qu'elle a d'aigreur ,
Que mon sincere avis vous a blessée au cœur.

C E L I M E N E.

Au contraire , Madame ; & , si l'on étoit sage ,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par là , traitant de bonne foi ,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zele ,
Nous ne continuions cet office fidele.

H. ij.

92 LE MISANTHROPE ,

Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous,
Ce que nous entendrons, vous, de moi, moi, de
vous.

A R S I N O É.

Ah, Madame, de vous je ne puis rien entendre ;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

C E L I M E N E.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout ;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.

Il est une saison pour la galanterie,

Il en est une aussi propre à la pruderie.

On peut, par politique, en prendre le parti,

Quand, de nos jeunes ans, l'éclat est amorti ;

Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.

Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces ,

L'âge amenera tout ; & ce n'est pas le tems,

Madame, comme on fait, d'être prude à vingt ans.

A R S I N O É.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avan-
tage ,

Et vous faites sonner terriblement votre âge.

Ce que de plus que vous on en pourroit avoir ,

N'est pas d'un si grand cas pour s'en tant prévaloir ;

Et je ne sais pourquoi votre ame ainsi s'emporte ,

Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

C E L I M E N E.

Et moi, je ne fais pas, Madame, aussi pourquoi

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous pren-
dre ?

Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous ren-
dre ?

Si ma personne aux gens inspire de l'amour ,

Et si l'on continue à m'offrir chaque jour

Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on
m'ôte ,

Je n'y saurois que faire, & ce n'est pas ma faute ;

Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas

Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

A R S I N O É.

Hélas , & croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine ?
Et qu'il ne nous loit pas fort aisé de juger ,
A quel prix , aujourd'hui , on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire , à voir comme tout roule ,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête
amour ,

Et que , pour vos vertus , ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites ,
Le monde n'est point dupe ; & j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentimens ,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amans ;
Et , de là , nous pouvons tirer des conséquences ,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes
avances ;

Qu'aucun , pour nos beaux yeux , n'est notre sou-
pirant ,

Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enfliez donc point d'une si grande gloire ,
Pour les petits brillans d'une foible victoire ;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas ,
De traiter pour cela les gens du haut en-bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres ,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres ,
Ne se point ménager ; & vous faire bien voir
Que l'on a des amans , quand on en veut avoir.

C E L I M E N E.

Ayez-en donc , Madame , & voyons cette affaire ;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;
Et sans ...

A R S I N O É.

Brifons , Madame , un pareil entretien ,
Il pousseroit trop loin votre esprit & le mien ;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre ,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

C E L I M E N E.

Autant qu'il vous plaira , vous pouvez arrêter.

94 LE MISANTHROPE,
Madame, & , là-dessus, rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie,
Et Monsieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ARSINOË.

CE LIMENE.

Alceste, il faut que j'aie écrit un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec Madame : elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOË.

ARSINOË.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'une mérite sublime
Entraînent de chacun & l'amour & l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la Cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice :
Vous avez à vous plaindre, & je suis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour
vous.

A L C E S T E.

Moi , Madame ? Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre ?

Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait , s'il vous plaît , de si brillant de soi ,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour moi ?

A R S I N O É.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices ,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion , ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir ,
Devroit . . .

A L C E S T E.

Mon Dieu , laissons mon mérite , de grace ;
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire , & ses soins seroient grands ,
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

A R S I N O É.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre , en bien des lieux , on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits ,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

A L C E S T E.

Hé , Madame , l'on loue aujourd'hui tout le monde ,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde !
Tout est d'un grand mérite également doué ,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;
D'éloges on regorge , à la tête on les jette ,
Et mon Valet-de-chambre est mis dans la gazette.

A R S I N O É.

Pour moi , je voudrois bien que , pour vous montrer mieux ,
Une Charge à la Cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines ,
On peut , pour vous servir , remuer des machines ;
Et j'ai des gens en main que j'emploierois pour vous ;
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

A L C E S T E.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ?
 L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse ;
 Le Ciel ne m'a point fait , en me donnant le jour ,
 Une ame compatible avec l'air de la Cour.
 Je ne me trouve point les vertus nécessaires
 Pour y bien réussir & faire mes affaires.
 Etre franc & sincere est mon plus grand talent ,
 Je ne fais point jouer les hommes en parlant ;
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense ,
 Doit faire en ce Pays fort peu de résidence.
 Hors de la Cour , sans doute , on n'a pas cet appui
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ,
 Mais on n'a pas aussi , pendant ces avantages ,
 Le chagrin de jouer de fort fots personnages.
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels ,
 On n'a point à louer les vers de Messieurs tels ,
 A donner de l'encens à Madame une telle ,
 Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

A R S I N O É.

Laissons, puisqu'il vous plait, ce Chapitre de Cour :
 Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre
 amour ,
 Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées ,
 Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
 Vous méritez, sans doute , un sort beaucoup plus
 doux ,
 Et celle qui vous charme est indigne de vous.

A L C E S T E.

Mais en disant cela , songez-vous , je vous prie ,
 Que cette personne est , Madame , votre amie ?

A R S I N O É.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet ,
 De souffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.
 L'état où je vous vois afflige trop mon ame ,
 Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

A L C E S T E.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
 Et de pareils avis obligent un Amant.

ARSI-

A R S I N O É.

Où, toute mon amie, elle est, & je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

A L C E S T E.

Cela se peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jetter dans le mien une telle pensée.

A R S I N O É.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

A L C E S T E.

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fit savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

A R S I N O É.

Hé bien, c'est assez dit; & sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

Fin du troisieme Acte.

A C T E · I V.

SCENE PREMIERE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.
NON, l'on n'a point vu d'ame à manier si dure ;
 Ni d'accommodement plus pénible à conclure ;
 En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
 Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
 Et jamais différent si bizarre, je pense,
 N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.
*Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
 Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
 De quoi s'offense-t-il ? Et que veut-il me dire ?
 Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
 Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?
 On peut être honnête homme, & faire mal des vers :
 Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matieres.
 Je le tiens galant homme en toutes les manieres,
 Homme de qualité, de mérite & de cœur ;
 Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant Auteur.
 Je louerai, si l'on veut, son train & sa dépense,
 Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;
 Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur ;
 Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur ;
 On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 Qu'on n'y soit condamné sous peine de la vie.
 Enfin toute la grace & l'accommodement
 Où s'est avec effort plié son sentiment,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
 Monsieur, je suis sâché d'être si difficile,
 Et, pour l'amour de vous, je voudrois de bon cœur ;
 Avoir rourvé tantôt votre Sonnet meilleur ;*

COMEDIE.

99

Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son ame se pique,
A quelque chose en soi de noble & d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par-tout, comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur-tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne fais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je fais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on
peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;

Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, par fois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;

I ij

100 LE MISANTHROPE,

Et, par un choix plus juste, on le verroit, Madame;
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

É L I A N T E.

Pour moi, je n'en fais point de façons; & je croi
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus, souffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

P H I L I N T E.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas :
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais, si par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.
Heureux, si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber!

É L I A N T E.

Vous vous divertissez, Philinte.

P H I L I N T E.

Non, Madame;

Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.



S C E N E I I.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

A L C E S T E.

AH, faites-moi raison, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

É L I A N T E.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse
émouvoir ?

A L C E S T E.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas, comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

É L I A N T E.

Que votre esprit, un peu, tâche à se rappeler.

A L C E S T E.

O juste Ciel ! Faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus basses !

É L I A N T E.

Mais encor, qui vous peut...

A L C E S T E.

Ah, tout est ruiné !
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimene... Eût-on pu croire cette nouvelle ?
Célimene me trompe, & n'est qu'une infidelle.

É L I A N T E.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

P H I L I N T E.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement ?
Et votre esprit jaloux prend, par fois, des chimeres...

102 LE MISANTHROPE,

A L C E S T E.

Ah , morbleu , mêlez-vous , Monsieur , de vos affaires.

(à Éliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir dans ma poche , écrite de sa main.
Oui , Madame , une Lettre écrite pour Oronte ,
A produit à mes yeux ma disgrâce & sa honte.
Oronte , dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins ,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

P H I L I N T E.

Une Lettre peut bien tromper par l'apparence ;
Et n'est pas , quelquefois , si coupable qu'on pense.

A L C E S T E.

Monsieur , encore un coup , laissez-moi , s'il vous plaît ,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

É L I A N T E.

Vous devez modérer vos transports ; & l'outrage...

A L C E S T E.

Madame , c'est à vous qu'appartient cet ouvrage :
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui ,
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente ,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante ;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

É L I A N T E.

Moi vous venger ? Comment ?

A L C E S T E.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le , Madame , au lieu de l'infidelle :
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle :
Et je la veux punir par les sinceres vœux ,
Par le profond amour , les soins respectueux ,
Les devoirs pressés & l'assidu service ,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

É L I A N T E.

Je compatis , sans doute , à ce que vous souffrez ,
 Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
 Mais, peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense ,
 Et vous pouvez quitter ce desir de vengeance .
 Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas ,
 On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;
 On a beau voir, pour rompre, une raison puissante ,
 Une coupable aimée, est bientôt innocente ;
 Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément ,
 Et l'on fait ce que c'est qu'un courroux d'un Amant.

A L C E S T E.

Non , non , Madame, non. L'offense est trop mortelle :

Il n'est point de retour , & je romps avec elle :
 Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais ,
 Et je me punirois de l'estimer jamais.
 La voici, mon courroux redouble à cette approche.
 Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche ,
 Pleinement la confondre , & vous porter après
 Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

S C E N E I I I.

C E L I M E N E , A L C E S T E.

O A L C E S T E à part.
 Ciel , de mes transports puis-je être ici le maître !

C E L I M E N E à part.

Ouais.

(à Alceste.)

Quel est donc le trouble où je vous vois paroître ?
 Et que me veulent dire , & ces soupirs poulés ,
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

A L C E S T E.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable;
 A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
 Que le sort, les démons & le Ciel en courroux,
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous;

C E L I M E N E.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

A L C E S T E.

Ah, ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire;
 Rougissez bien plutôt! vous en avez raison;
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
 Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
 Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
 Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;

Et malgré tous vos soins & votre adresse à feindre;
 Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.

Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
 Je souffre le dépit de me voir outragé.

Je sais que, sur les vœux, on n'a point de puissance;
 Que l'amour veut par-tout naître sans dépendance,
 Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,
 Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
 Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans feinte;
 Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au fort.

Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flamme applaudie,

C'est une trahison, c'est une perfidie,
 Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens;
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

Où, où, redoutez tout après un tel outrage,
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
 Je cede aux mouvemens d'une juste colère,

Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

C E L I M E N E.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

A L C E S T E.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue;
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

C E L I M E N E.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

A L C E S T E.

Ah, que ce cœur est double, & fait bien l'art de
seindre!

Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout
prêts;

Jetez ici les yeux, & connoissez vos traits;

Ce billet découvre assez pour vous confondre,

Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

C E L I M E N E.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

A L C E S T E.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

C E L I M E N E.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

A L C E S T E.

Quoi, vous joignez ici l'audace à l'artifice?

Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de feing?

C E L I M E N E.

Pourquoi désavouer un Billet de ma main?

A L C E S T E.

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont, vers moi, son style vous accuse?

C E L I M E N E.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

106 LE MISANTHROPE,

A L C E S T E.

Quoi, vous bravez ainsi ce témoin convainquant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronne,
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous fasse
honte ?

C É L I M E N E.

Oronte ! Qui vous dit que la Lettre est pour lui ?

A L C E S T E.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'hui.

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En ferez-vous, vers moi, moins coupable en effet ?

C E L I M E N E.

Mais si c'est une femme à qui va ce Billet,
En quoi vous blesse-t-il, & qu'a-t-il de coupable ?

A L C E S T E.

Ah, le détour est bon, & l'excuse admirable !
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait ;
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel
air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner, pour une
femme,
Tous les mots d'un Billet qui montre tant de
flamme ?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

C E L I M E N E.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

A L C E S T E.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

C E L I M E N E.

Non, je n'en veux rien faire; & , dans cette occurrence ,

Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

A L C E S T E.

De grace , montrez-moi , je serai satisfait,
Qu'on peut , pour une femme , expliquer ce Billet.

C E L I M E N E.

Non , il est pour Oronte ; & je veux qu'on le croie.

Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie :

J'admire ce qu'il dit , j'estime ce qu'il est ;

Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.

Faites , prenez parti , que rien ne vous arrête ,

Et ne me rompez pas davantage la tête.

A L C E S T E à part.

Ciel ! Rien de plus cruel peut-il être inventé ?

Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?

Quoi , d'un juste courroux je suis ému contr'elle !

C'est moi qui me viens plaindre , & c'est moi qu'on querelle !

On pousse ma douleur & mes soupçons à bout ,

On me laisse tout croire , on fait gloire de tout ;

Et cependant mon cœur est encore assez lâche

Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache ,

Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris

Contre l'ingrat objet dont il est trop épris ?

(à Célimene.)

Ah , que vous savez bien ici , contre moi-même !

Perfide , vous servir de ma faiblesse extrême ,

Et ménager pour vous l'excès prodigieux

De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !

Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable ,

Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.

Rendez-moi , s'il se peut , ce Billet innocent ,

A vous prêter les mains ma tendresse consent ;

Efforcez-vous ici de paroître fidelle ,

Et je m'efforcerai , moi , de vous croire telle.

108 LE MISANTHROPE,
CELI MENE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contrain-
dre

A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi! De mes sentimens l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager, que d'écouter leur voix?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colere,
Et vous ne valez pas que l'on vous confidere.
Je suis sotte, & veux mal à ma simplicité,
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

A L C E S T E.

Ah, traîtresse, mon foible est étrange pour vous!
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si
doux;

Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée,
A votre foi mon ame est toute abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

C E L I M E N E.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on
aime.

A L C E S T E.

Ah, rien n'est comparable à mon amour extrême;

Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
 Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
 Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable;
 Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
 Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien;
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
 Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
 Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice :
 Et que j'eusse la joie & la gloire, en ce jour,
 De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

C E L I M E N E.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière.
 Me préserve le Ciel que vous ayez matière...
 Voici Monsieur Dubois plaisamment figuré.

S C E N E I V.

C E L I M E N E, A L C E S T E,
 D U B O I S.

A L C E S T E.

Q Ue veut cet équipage & cet air effaré?
 Qu'as-tu?

D U B O I S.

Monsieur...

A L C E S T E.

Hé bien?

D U B O I S.

Voici bien des mystères!

A L C E S T E.

Qu'est-ce?

D U B O I S.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

110 LE MISANTHROPE,

A L C E S T E.

Quoi?

D U B O I S.

Parlerai-je haut ?

A L C E S T E.

Oui, parle, & promptement.

D U B O I S.

N'est-il point là quelqu'un ?

A L C E S T E.

Ah, que d'amusement!

Veux-tu parler?

D U B O I S.

Monfieur, il faut faire retraite.

A L C E S T E.

Comment?

D U B O I S.

Il faut d'ici déloger fans trompette.

A L C E S T E.

Et pourquoi?

D U B O I S.

Je vous dis qu'il faut quitter ce-lieu.

A L C E S T E.

La cause?

D U B O I S.

Il faut partir, Monfieur, fans dire adieu.

A L C E S T E.

Mais par quelle raifon me tiens-tu ce langage ?

D U B O I S.

Par la raifon, Monfieur, qu'il faut plier bagage.

A L C E S T E.

Ah, je te casserai la tête affûrement,

Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

D U B O I S.

Monfieur, un homme noir & d'habit & de mine,
Est venu nous laiffer, jufques dans la cuifine,

COMEDIE.

III

Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pls qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute :
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte!

ALCESTE.

Hé bien ! Quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure
ensuite

Un homme, qui souvent vous vient rendre visite;
Est venu vous chercher avec empressement ;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'ap-
pelle ?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, & dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis, enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que, d'être arrêté, le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne le donc.

CE LIMENE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne fais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

112 LE MISANTHROPE,

DUBOIS *après avoir long-tems cherché le billet.*
Ma foi, je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

A L C E S T E.

Je ne fais qui me tient...

C E L I M E N E.

Ne vous emportez pas ;
Et courez démêler un pareil embarras.

A L C E S T E.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour,
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ALCESTE, PHILINTE.

A L C E S T E.

LA résolution en est prise, vous dis-je.

P H I L I N T E.

Mais quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

A L C E S T E.

Non, vous avez beau faire & beau me raisonner,
Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;
Trop de perversité regne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi, contre ma partie, on voit, tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur & les loix,
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foi de mon droit mon âme se repose;
Cependant je me vois trompé par le succès!
J'ai pour moi la justice, & je perds mon procès!
Un traître, dont on fait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cede à sa trahison:
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison?
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit & tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court, parmi le monde, un Livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un Livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'Auteur!

Tome IV.

K

114 LE MISANTHROPE,

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui, qui d'un honnête homme à la Cour tient le

rang,

A qui je n'ai rien fait qu'être sincère & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma pensée;
Et, parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son Sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu, sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons; c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous

forge,

Tirons-nous de ce bois & de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais

loux,

Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous

êtes,

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter:
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De semblables tours il ne craint point l'éclair,
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, sa malice a tourné;

C O M E D I E. 115

De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;
 Et, pour votre procès, dont vous pouvez vous
 plaindre,
 Il vous est en justice aisé d'y revenir,
 Et, contre cet arrêt....

A L C E S T E.

Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
 On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
 Et je veux qu'il demeure à la postérité,
 Comme une marque insigne, un fameux témoi-
 gnage

De la méchanceté des hommes de notre âge.
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
 Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester
 Contre l'iniquité de la nature humaine,
 Et de nourrir, pour elle, une immortelle haine.

P H I L I N T E.

Mais enfin...

A L C E S T E.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
 Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
 Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

P H I L I N T E.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît ;
 Tout marche par cabale, & par pur intérêt ;
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
 Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
 Pour vouloir se tirer de leur société ?
 Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
 Des moyens d'exercer notre philosophie.
 C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
 Et, si de probité tout étoit revêtu,
 Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,
 La plupart des vertus nous seroient inutiles,

K. ij

116 LE MISANTHROPE,

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

A L C E S T E.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde.

En beaux raisonnemens vous abondez toujours;
Mais vous perdez le tems & tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire:
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirois, je ne répondrois pas;
Et je me jetteroïs cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimene,
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

P H I L I N T É.

Montons chez Eliante, attendant sa venue.

A L C E S T E.

Non. De trop de souci je me sens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir, & me laissez enfin,
Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

P H I L I N T É.

C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Eliante à descendre.

S C E N E I I.

CELIMENE, ORONTE, AL-
C E S T E.

O R O N T E.

Oui, c'est à vous de voir, si, par des nœuds si
doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous

Il me faut de votre ame une pleine assurance,
 Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
 Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
 Vous ne devez point teindre à me le faire voir ;
 Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
 C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
 De le sacrifier, Madame, à mon amour,
 Et de chez vous, enfin, le bannir dès ce jour.

C E L I M E N E.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
 Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

O R O N T E.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens ;
 Il s'agit de savoir quels sont vos sentimens.
 Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;
 Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

A L C E S T E *sortant du coin où il étoit.*

Oui, Monsieur a raison, Madame, il faut choisir ;
 Et sa demande ici s'accorde à mon desir.
 Pareille ardeur me presse, & même soin m'amène :
 Mon amour veut du vôtre une marque certaine ;
 Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
 Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

O R O N T E.

Jé ne veux point, Monsieur, d'une flamme im-
 portune,
 Troubler aucunement votre bonne fortune.

A L C E S T E.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux ;
 Partager de son cœur rien du tout avec vous.

O R O N T E.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

A L C E S T E.

Si du moindre penchant elle est pour vous capa-
 ble

118 LE MISANTHROPE,

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi, sur un pareil choix vous semblez être en peine ?

ALCESTE.

Quoi, votre ame balance & paroît incertaine !

CELI MENE.

Mon Dieu, que cette instance est là hors de saison,

Et que voustémoignez tous deux peu de raison !

Je fais prendre parti sur cette préférence,

Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance ;

Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,

Et rien n'est si-tôt fait que le choix de nos vœux.

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte.

A prononcer en face un-aveu de la sorte.

Je trouve que ces mots, qui sont désobligeans,

Ne se doivent point dire en présence des gens ;

Qu'un cœur, de son penchant, donne assez de lumière,

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en vi-
siere,

Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins.

Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'apprehende;
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde, est votre grande étude;
Mais plus d'amusement, & plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je saurai de ma part expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous fais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux;
Et je lui dis ici même chose que vous.

CE LIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCENE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CELIMENE,
ORONTE, ALCESTE.

CE LIMENE.

JE me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon
cœur;

120 LE MISANTHROPE,

Et que , par un arrêt qu'en face il me faut rendre ,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut
prendre.

Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

É L I A N T E.

N'allez point là-dessus me consulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée ,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

O R O N T E.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

A L C E S T E.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

O R O N T E.

Il faut , il faut parler , & lâcher la balance.

A L C E S T E.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

O R O N T E.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

A L C E S T E.

Et moi , je vous entends , si vous ne parlez pas.

S C E N E I V.

ARSINOÉ, CELIMEME, ÉLIANTE,
ALCESTE, PHILINTE, ACASTE,
CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE à *Célimene*.

M Adame, nous venons tous deux , sans vous
déplaire ,
Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLI-

CLITANDRE à Oronte & à Alceste.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici ;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË à Célimene.

Madame, vous serez surprise de ma vue ;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue.
Tous deux ils m'ont trouvée, & se sont plains à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai, du fond de votre ame, une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et l'amitié passant sur de petits discors,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette Lettre, par vous, est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce Billet tendre.

ACASTE à Oronte & à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,

Et je ne doute pas que sa civilité,
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire ;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie, que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste ; & si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte....

Il devoit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous com-

mencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir ; & depuis que je l'ai vu, trois quarts-d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-tems la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne ; & ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts.

(à Alceste.)

A vous le dé, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries & son chagrin baurru ; mais il est cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au Sonnet...

(à Oronte.)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme au Sonnet, qui s'est jetté dans le bel esprit, & veut être Auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; & sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; & que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le douxereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentimens contre les siens ; & voyez-moi le plus que vous

*pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être
obsédée.*

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, & vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

A C A S T E.

J'aurois de quoi vous dire, & belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits Marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

S C E N E V.

CELIMENE, ÉLIANTE, ARSI-
NOÉ, ALCESTE, ORONTE,
PHILINTE.

O R O N T E.

Q Uoi, de cette façon, je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le Genre-humain se promet tour à tour?
Allez, j'étois trop dupe, & je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître;
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(à Alceste.)

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.



SCENE VI.

CELIMENE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

CARSINOÉ à Célimene.
 Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
 Je ne m'en saurois taire, & me sens émouvoir.
 Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
 Je ne prends point de part aux intérêts des autres,
 (*montrant Alceste.*)

Mais Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
 Un homme comme lui, de mérite & d'honneur,
 Et qui vous cherissoit avec idolâtrie,
 Devroit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, Madame, je vous prie ;
 Vuider mes intérêts moi-même là-dessus ;
 Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
 Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
 Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
 Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
 Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé, croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
 Et que de vous avoir on soit tant empressée !
 Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
 Si de cette créance il peut s'être flatté.
 Le rebut de Madame est une marchandise
 Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
 Détrompez-vous, de grace, & portez-le moins haut,
 Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
 Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
 Et je brûle de voir une union si belle.

SCENE VII.

CELIMENE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

HALCESTE à *Célimene*.
Hé bien, je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
Et puis-je maintenant ...

CELIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; & mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment sans doute est raisonnable;
Je fais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé, le puis-je, traîtresse !
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
Et quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?
(à *Éliante* & à *Philinte* .)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout.

L iij

126 LE MISANTHROPE,

Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme;
Et que dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.

(à Célime.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en saurai, dans mon ame, excuser tous les traits;
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
Où le vice du tems porte votre jeunesse;
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre;
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

C E L I M E N E.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;
Et, dans votre désert, aller m'enfvelir !

A L C E S T E.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde;
Que doit vous importer tout le reste du monde ?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contens ?

C E L I M E N E.

La solitude effraie une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'Hymen

A L C E S T E.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; & ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCENE DERNIERE.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

M A L C E S T E à *Eliante*.
Adame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême,
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers:
Je m'en sens trop indigne, & commence à con-
noître
Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait
naître;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas:
Et qu'enfin....

É L I A N T E.

Vous pouvez suivre votre pensée,
Ma main de se donner n'est point embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

P H I L I N T E.

Ah! cet honneur, Madame, est toute mon envie;
Et j'y sacrifierois & mon sang & ma vie.

A L C E S T E.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentimens!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;

L iv

128 LE MISANTHROPE, &c.

Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

P H I L I N T E.

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

F I N.

LE MEDECIN
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE.

ACTEURS.

GERONTE, Pere de Lucinde.

LUCINDE, Fille de Geronte.

LEANDRE, Amant de Lucinde.

SGANARELLE, Mari de Martine.

MARTINE, Femme de Sganarelle.

M. ROBERT, Voisin de Sganarelle.

VALERE, Domestique de Geronte.

LUCAS, Mari de Jacqueline, Domestique de Geronte.

JACQUELINE, Nourrice chez Geronte, & Femme de Lucas.

THIBAUT, Pere de Perrin, }
PERRIN, Fils de Thibaut, } Payfans.

La Scene est à la Campagne.





LE MEDECIN MALGRÉ LUY.



LE MEDECIN
MALGRÉ LUI,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Non, je te dis que je n'en veux rien faire, & que c'est à moi de parler & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie; & que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh, la grande fatigue que d'avoir une femme! & qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon!

132 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots, qui sache, comme moi, raisonner des choses; qui ait servi six ans un fameux Médecin, & qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

MARTINE.

Que maudit soit l'heure & le jour où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec-cornu de Notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE.

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment sans rendre grâces au Ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses....

MARTINE.

Quoi? Que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, & que tu fus bien heureuse de me trouver.

C O M E D I E.

133

M A R T I N E.

Qu'apelles-tu, bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui mange tout ce que j'ai !

S G A N A R E L L E.

Tu as menti, j'en bois une partie.

M A R T I N E.

Qui me vend, piece à piece, tout ce qui est dans le logis !

S G A N A R E L L E.

C'est vivre de ménage.

M A R T I N E.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois !

S G A N A R E L L E.

Tu t'en leveras plus matin.

M A R T I N E.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !

S G A N A R E L L E.

On en déménage plus aisément.

M A R T I N E.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer & que boire ?

S G A N A R E L L E.

C'est pour ne me point ennuyer.

M A R T I N E.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je fasse avec ma famille ?

S G A N A R E L L E.

Tout ce qu'il te plaira.

M A R T I N E.

J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras.

S G A N A R E L L E.

Mets-les à terre.

134 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

MARTINE.

Quime demandent à toute heure du pain !

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu & bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

COMEDIE.

135

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MARTINE.

Ivrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

J'en froterai.

MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, frippon, maraud, voleur...

SGANARELLE.

Ah, vous en voulez donc ?

(Sganarelle prend un bâton & bat sa femme.)

MARTINE criant.

Ah, ah, ah, ah !

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous apaiser.



SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE,
MARTINE.

M. ROBERT.
H Olà, holà, holà. Fi. Qu'est-ceci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme!

MARTINE à M. Robert.
Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.
Ah, j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.
De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.
J'ai tort.

MARTINE.
Est-ce là votre affaire?

M. ROBERT.
Vous avez raison.

MARTINE.
Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!

M. ROBERT.
Je me rétracte.

MARTINE.
Qu'avez-vous à voir là-dessus?

M. ROBERT.
Rien.

MARTINE.
Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. RO-

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(Elle lui donne un soufflet.)

M. ROBERT à Sganarelle.

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossiez, battez, comme il faut, votre femme ; je vous aiderai si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah, c'est une autre chose !

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux ; & ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

Tome IV.

M

138 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui ; apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point y mettre l'écorce.

(Il bat M. Robert, & le chasse.)

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

O H ça, faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battue ?

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé ?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SCANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SCANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non. Je veux être en colere.

SCANARELLE.

Fi, c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là.

SCANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SCANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE.

(bas à part.)

Je te pardonne; mais tu le paieras.

SCANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de tems en tems nécessaires dans l'amitié; & cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragailhardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.



S C E N E I V.

M A R T I N E *seule.*

VA, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je fais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendar. Je veux une vengeance qui se fasse mieux sentir; & ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

S C E N E V.

V A L E R E , L U C A S , M A R T I N E .

L U C A S *à Valere sans voir Martine.*

PArguonne, j'avons pris là tous deux une guéble de commission; & je ne fais pas, moi, ce que je pensons attraper.

V A L E R E *à Lucas, sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéir à notre maître; & puis, nous avons intérêt, l'un & l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; & sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; &, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu fais bien que son pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

C O M E D I E. 141

MARTINE rêvant à part, se croyant seule.
Ne puis-je point trouver quelque invention pour
me venger ?

L U C A S à Valere.

Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête ;
puisque tous les Médecins y avons perdu leur latin ?

V A L E R E à Lucas.

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce
qu'on ne trouve pas d'abord ; & souvent, en de
simples lieux...

MARTINE se croyant toujours seule.

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que
ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur ;
je ne saurois les digérer ; &... *heurtant Valere &
Lucas.* Ah, Messieurs, je vous demande pardon ;
je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête
quelque chose qui m'embarrasse.

V A L E R E.

Chacun a ses soins dans le monde ; & nous cher-
chons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

M A R T I N E.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

V A L E R E.

Cela se pourroit faire ; & nous tâchons de rencon-
trer quelque habile homme, quelque Médecin par-
ticulier, qui pût donner quelque soulagement à la
fille de notre Maître, attaquée d'une maladie qui
lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plus-
ieurs Médecins ont déjà épuisé toute leur science
après elle ; mais on trouve, par fois des gens avec
des secrets admirables, de certains remèdes parti-
culiers, qui font le plus souvent ce que les autres
n'ont su faire : & c'est là ce que nous cherchons

M A R T I N E bas à part.

Ah, que le Ciel m'inspire une admirable invention
pour me venger de mon pendard ! *(haut.)* Vous ne

142 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

pouviez jamais mieux vous adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; & nous avons un homme , le plus merveilleux homme du monde , pour les maladies désespérées.

V A L E R E.

Hé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer ?

M A R T I N E.

Vous le trouverez maintenant , vers ce petit lieu que voilà , qui s'amuse à couper du bois.

L U C A S.

Un Médecin qui coupe du bois ?

V A L E R E.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

M A R T I N E.

Non. C'est un homme extraordinaire , qui se plaît à cela , fantasque , bizarre , quinteux , & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante , affecte quelquefois de paroître ignorant , tient sa science renfermée , & ne fuit rien tant tous les jours , que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

V A L E R E.

C'est une chose admirable , que tous les grands hommes ont toujours du caprice , quelque petit grain de folie mêlée à leur science.

M A R T I N E.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire ; car elle va par tois jusqu'à vouloir être battu , pour demeurer d'accord de sa capacité ; & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout , qu'il n'avouera jamais qu'il est Médecin , s'il se le met en fantaisie , que vous ne preniez chacun un bâton , & ne le réduisiez , à force de coups , à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons , quand nous avons besoin de lui.

V A L E R E.

Voilà une étrange folie.

M A R T I N E.

Il est vrai ; mais , après cela , vous verrez qu'il fait des merveilles.

V A L E R E.

Comment s'appelle-t-il ?

M A R T I N E.

Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connoître. C'est un homme qui a une large barbe noire , & qui porte une fraise , avec un habit jaune & verd.

L U C A S.

Un habit jaune & vard , c'est donc le Médecin des perroquets ?

V A L E R E.

Mais est il bien vrai qu'il soit aussi habile que vous le dites ?

M A R T I N E.

Comment ? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Médecins , on la tenoit morte il y avoit déjà six heures , & l'on se dispoit à l'ensevelir , lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit , l'ayant vue , une petite goutte de je ne fais quoi dans la bouche ; & , dans le même instant , elle se leva de son lit , & se mit aussi-tôt à se promener dans sa chambre , comme si de rien n'eût été.

L U C A S.

Ah !

V A L E R E.

Il falloit que ce fut quelque goutte d'or potable.

M A R T I N E.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore , qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas , & se brisa sur le pavé , la

144 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

tête, les bras & les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par-tout le corps d'un certain onguent qu'il fait faire, & l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, & courut jouer à la fosse.

L U C A S.

Ah !

V A L E R E.

Il faut que cet homme-là ait la Médecine universelle.

M A R T I N E.

Qui en doute ?

L U C A S.

Tétigué, voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

V A L E R E.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

M A R T I N E.

Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

L U C A S.

Hé, morguenne, laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

V A L E R E à Lucas.

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; & j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.



SCENE

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *chantant derrière le Théâtre.*

LA, la, la.

VALERE,

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant sur le Théâtre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la... Ma foi, c'est assez travailler pour boire un coup, prenons un peu d'haleine.

(Après avoir bu.)

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

(Il chante.)

Qu'ils sont doux,

Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux,

Vos petits gloux-gloux!

Mais mon sort feroit bien des jaloux,

Si vous étiez toujours remplie,

Ah, bouteille ma mie!

Pourquoi vous videz-vous?

Allons, morbleu; il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS *bas à Valere.*

Je pense que vous dites vrai, & que j'avons bouté le nez dessus.

Tome IV.

N

146 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

V A L E R E.

Voyons de près.

S G A N A R E L L E *embrassant sa bouteille.*

Ah, ma petite fripponne; que je t'aime, mon petit bouchon!

(*Appercevant Valere & Lucas qui l'examinent, il baisse sa voix.*)

(*Il chante.*)

Mais mon sort... feroit... bien des.... jaloux,
Si.....

(*Voyant qu'on l'examine de plus près.*)

Que diable, à qui en veulent ces gens-là?

V A L E R E à Lucas.

C'est lui assurément.

L U C A S à Valere.

Le voilà tout craché comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle pose la bouteille à terre; & Valere se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté; Lucas faisant la même chose que Valere, Sganarelle reprend sa bouteille, & la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui font un jeu de Théâtre.

S G A N A R E L L E à part.

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

V A L E R E.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

S G A N A R E L L E.

Hé, quoi?

V A L E R E.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle?

COMEDIE. 147

SGANARELLE *se tournant vers Valere ;
puis vers Lucas.*

Oui & non , selon ce que vous voulez.

V A L E R E.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités
que nous pourrons.

S G A N A R E L L E.

En ce cas , c'est moi qui se nomme Sganarelle.

V A L E R E.

Monfieur , nous sommes ravis de vous voir. On
nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ;
& nous venons implorer votre aide , dont nous
avons besoin.

S G A N A R E L L E.

Si c'est quelque chose , Messieurs , qui dépende de
mon petit négoce , je suis tout prêt à vous rendre
service.

V A L E R E.

Monfieur , c'est trop de grace que vous nous fai-
tes ; mais , Monfieur , couvrez-vous , s'il vous plaît ,
le soleil pourroit vous incommoder.

L U C A S.

Monfieu , boutez dessus.

S G A N A R E L L E *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie.

(*Il se couvre.*)

V A L E R E.

Monfieur , il ne faut pas trouver étrange que nous
venions à vous ; les habiles gens sont toujours
recherchés , & nous sommes instruits de votre ca-
pacité.

S G A N A R E L L E.

Il est vrai , Messieurs , que je suis le premier hom-
me du monde pour faire des fagots.

148 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

V A L E R E.

Ah, Monsieur!...

S G A N A R E L L E.

Je n'y épargne aucune chose, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

V A L E R E.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

S G A N A R E L L E.

Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

V A L E R E.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

S G A N A R E L L E.

Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

V A L E R E.

Monsieur, nous savons les choses.

S G A N A R E L L E.

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

V A L E R E.

Monsieur, c'est se moquer que...

S G A N A R E L L E.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

V A L E R E.

Parlons d'autre façon, de grace.

S G A N A R E L L E.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots; mais pour ceux que je fais...

V A L E R E.

Hé, Monsieur, laissons-là ce discours.

S G A N A R E L L E.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

V A L E R E.

Hé, si!

S G A N A R E L L E.

Non, en conscience, vous en paierez cela. Je vous parle sincèrement, & ne suis pas homme à surfaire.

V A L E R E.

Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte? qu'un homme si savant, un fameux Médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a?

S G A N A R E L L E *à part.*

Il est fou.

V A L E R E.

De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

S G A N A R E L L E.

Comment?

L U C A S.

Tout ce tripotage ne fait de rien; je savons ç'en que je savons.

S G A N A R E L L E.

Quoi donc? Que voulez-vous dire? pour qui me prenez-vous?

V A L E R E.

Pour ce que vous êtes, pour un grand Médecin.

S G A N A R E L L E.

Médecin vous-même; je ne le suis point, & ne l'ai jamais été.

V A L E R E *bas.*

Voilà sa folie qui le tient.

(haut.)

Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

150 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,
SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point Médecin, & ne fais ce que vous me voulez dire.

VALERE *bas*.

Je vois bien qu'il faut se servir du remède.

(*haut.*)

Monfieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé, têtigué, ne lantiponez point davantage, & confessez à la franquette que v'seres Médecin.

SGANARELLE *à part*.

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on fait ?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraïmes-là ? A quoi est-ce que ça vous sert ?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point Médecin.

VALERE.

Vous n'êtes point Médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'nêtes pas Médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

(Ils prennent chacun un bâton, & le frappent.)

SGANARELLE.

Ah, ah, ah! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALERE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en fis fâché franchement.

SGANARELLE.

Quel diable est ceci, Messieurs? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois Médecin?

VALERE.

Quoi, vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être Médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis.

LUCAS.

Il n'est pas vrai que vous sayez Médecin?

SGANARELLE.

Non, la peste m'étrouffe.

(Ils recommencent à le battre.)

Ah, ah! Hé bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis Médecin, je suis Médecin; Apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

152 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

V A L E R E.

Ah, voilà qui va bien, Monsieur; je suis ravi de vous voir raisonnable.

L U C A S.

Vous me bourez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

V A L E R E.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

L U C A S.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

S G A N A R E L L E *à part.*

Ouais, seroit-ce bien moi qui me tromperois, & serois-je devenu Médecin sans m'en être aperçu?

V A L E R E.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, & vous verrez assurément que vous en ferez satisfait.

S G A N A R E L L E.

Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes, est-il bien assuré que je sois Médecin?

L U C A S.

Oui, par ma figue.

S G A N A R E L L E.

Tout de bon?

V A L E R E.

Sans doute.

S G A N A R E L L E.

Diable emporte, si je le savois.

V A L E R E.

Comment! vous êtes le plus habile Médecin du monde.

S G A N A R E L L E.

Ah, ah!

LUCAS.

Un Médecin qui a gari je ne fais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une femme étoit tenue pour morte, il y avoit fix heures; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste !

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissa cheoir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes & les bras cassés; & vous, avec je ne fais quel onguent, vous fîtes qu'aussi-tôt il se relevit sur ses pieds, & s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALERE.

Oui,

SGANARELLE.

Ah, je suis Médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

154 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,
SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALERE. *bas à Lucas.*

Il aime à rire.

(*à Sganarelle.*)

Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de Médecin ?

VALERE.

Tous en prendrons une.

SGANARELLE *présentant sa bouteille à Valere.*

Fendez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

(*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du Médecin.

LUCAS.

Palsanguenne, voilà un Médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS,
JACQUELINE.

VALERE.

Où, Monsieur, je crois que vous serez satisfait ;
& nous vous avons amené le plus grand Médecin
du monde.

LUCAS.

Oh, morguenne, il faut tirer l'échelle après ceti-
là ; & tous les autres ne sont pas daignes de li dé-
chauffer ses foulées.

VALERE.

C'est un homme qui fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit, &
par fois, il a des momens où son esprit s'échappe,
& ne paroît pas ce qu'il est.

LUCAS.

Où, il aime à bouffonner ; & l'an diroir par fois,
ne vs'en déplaist, qu'il a quelque petit coup de
hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il est tout science ; & , bien
souvent, il dit des choses tout à fait relevées.

156 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

L U C A S.

Quand il s'y'boute, il parle tout fin draît comme
s'il lisoit dans un Livre.

V A L E R E.

Sa réputation s'est déjà répandue ici, & tout le
monde vient à lui.

G E R O N T E.

Je meurs d'envie de le voir ; faites-le moi vite
venir.

V A L E R E.

Je le vais querir.

S C E N E I I.

GERONTE, JACQUELINE,
L U C A S.

J A C Q U E L I N E.

PAr ma fi, Monsieu, ceti-ci fera justement ce
qu'ans fait les autres. Je pense que ce sera queu si
queu mi ; & la meilleure medecaine que l'an pour-
roit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un
biap & bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

G E R O N T E.

Ouais, nourrice ma mie ! Vous vous mêlez de bien
des choses.

L U C A S.

Taisez-vous, notre minagere Jacqueline ; ce n'est
pas à vous à bouter la votre nez.

J A C Q U E L I N E.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Médecins
n'y feront rian que de liau clairé ; que votre fille a
besoin d'autre chose que de ribarbe & de séné, &

C O M E D I E. 157

qu'un mari est un emplâtre qui guarit tous les maux des filles.

G E R O N T E.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés ?

J A C Q U E L I N E.

Je le crois bien, vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monsieu Liandre qui li touchoit au cœur ? Alle auroit été fort obéissante ; & je m'en vais gager qu'il la prendroit li, comme alle est, si vous la li vouliez donner.

G E R O N T E.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut ; il n'a pas du bien comme l'autre.

J A C Q U E L I N E.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est héritié.

G E R O N T E.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient ; & l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux prières de Messieurs les héritiers ; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

J A C Q U E L I N E.

Enfin, j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les peres & les mieres ont cette maudite coutume, de demander toujours, qu'a-t-il & qu'a-t-elle ? Et le compere Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas, pour un quarqué de vaine qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où elle avoit bouté son ami-qué ; & vlà que la pauvre criature en est devenue

158 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieur. On n'a que son plaisir en ce monde; & j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui lui fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

GERONTE.

Peste, Madame la nourrice, comme vous dégoïsez! Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez votre lait.

LUCAS *frappant à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Geronte.*

Margué, tais-toi, t'es une impertinente. Monsieur n'a que faire de tes discours, & il sait ce qu'il a à faire. Mêlé-toi de donner à tetter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le pere de sa fille; & il est bon & sage pour voir ce qui li faut.

GERONTE.

Tout doux. Oh, tout doux!

LUCAS *frappant encore sur l'épaule de Geronte.*

Monsieur, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le respect qu'elle vous doit.

GERONTE.

Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE,
GERONTE, LUCAS, JACQUE-
LINE.

VALERE.

Monsieur, préparez-vous. Voici notre Médecin qui entre.

GERONTE à Sganarelle.

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE *en robe de Médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hypocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hypocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

GERONTE.

Puisqu'Hypocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le Médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace ?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne suis pas Médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas Médecin ?

GERONTE.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

GERONTE.

Tout de bon.

160 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

(Sganarelle prend un bâton & frappe Geronte.)

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Vous êtes Médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GERONTE à Valere.

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un Médecin goguenard.

GERONTE.

Oui. Mais je l'enveroies promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monsieur, ce n'est que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GERONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché:...

GERONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton...

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GE-

GERONTE.

Ne parlons plus de cela, Monsieur ; j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi, & je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous, & toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GERONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon amc que je vous parle.

GERONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille ?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! Ah, beau-nom à médicamenter ! Lucinde.

GERONTE.

Je m'en vais voir un pèuce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là ?

GERONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

S C E N E I V.

SGANARELLE, JACQUELINE,
LUCAS.

P SGANARELLE *à part.*
Este, le joli meuble que voilà.

(haut.)

Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie; & je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tétât le lait de vos bonnes grâces.

(Il lui porte la main sur le sein.)

Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service; &...

LUCAS.

Avec votre permission, Monsieur le Médecin, laissez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi, elle est votre femme?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah, vraiment je ne savois pas cela, & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, & embrasse la nourrice.)

LUCAS tirant Sganarelle, & se remettant entre lui & sa femme.

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis

ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous, & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

(*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras ; Sganarelle passe dessous, & embrasse encore la nourrice.*)

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira ; mais, avec ma femme, treve de farimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(*Il continue le même jeu.*)

LUCAS *le tirant pour la troisième fois.*

Ah, vartigué, Monsieur le Médecin, que de lantiponage !

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE,
LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.

O ij

164 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

G É R O N T E.

Où est-elle ?

SGANARELLE *se touchant le front.*

Là-dedans.

G É R O N T E.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais comme je m'intéresse à toute votre famille ;
il faut que j'essaie un peu le lait de votre nourrice,
& que je visite son sein.

(*Il s'approche de Jacqueline.*)

LUCAS *le tirant & lui faisant faire la pirouette.*
Nannain , nannain , je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du Médecin, de voir les tettons des
nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne , je fis votre larviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au Médecin ?
Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras & lui
faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne fis pas assez
grande pour me défendre moi-même, s'il me fait
queuque chose qui ne soit pas à faire ?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

COMEDIE.

165

SGANARELLE.

Fils vilain, qui est jaloux de sa femme.

GERONTE.

Voici ma fille.

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.
Est-ce là la malade ?

GERONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elles s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du Médecin.

GERONTE.

Allons, un siége.

SGANARELLE *assis entre Geronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante ; & je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorsque le Médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde.

166 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

(à Lucinde.)

Hé bien , de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ?
Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE *portant sa main à sa bouche, à sa
tête, & sous son menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé, que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point.
Quel diable de langage est-ce là ?

GERONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue
muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la
cause, & c'est un accident qui a fait reculer son
mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celui qu'elle doit épouser, veut attendre sa gué-
rison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est-ce ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme
soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette ma-
ladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE.

Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer
tous vos soins, pour la soulager de son mal.

COMEDIE. 167

SGANARELLE.

Ah, ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opresse-t-il beaucoup.

GERONTE.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement?

GERONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est-elle louable?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE.

(à Lucinde.)

(à Geronte.)

Donnez-moi votre bras. Voilà un poulx qui marque que votre fille est muette.

GERONTE.

Hé, oui, Monsieur, c'est là son mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah.

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

168 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

SGANARELLE.

Nous autres grands Médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, & vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela ; mais moi, j'é touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille est muette.

GERONTE.

Oui ; mais je voudrois bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah, c'étoit un grand homme !

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout à fait ; un homme qui étoit plus
(levant le bras depuis le coude.)

grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement
de

de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants, nous appellons humeurs peccantes, c'est-à-dire.... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs, formées par les exhalaisons des influences, qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... entendez-vous le Latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le Latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *avec enthousiasme.*

Cabrias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hac musa, la muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est ne oratio latinas? Etiam, oui. Quare, pourquoi? Quia substantivo, & adjektivum concordat in generi, numerum, & casus.

GERONTE.

Ah, que n'ai-je étudié!

JACQUELINE.

L'habile homme que voilà!

LUCAS.

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon, que nous appellons en Latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nas-mus*, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en Hébreu, *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; & parce que lesdites vapeurs... Com.

170 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

prenez bien ce raisonnement, je vous prie, & parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... Ecoutez bien ceci je vous conjure.

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GERONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequei, nequer, potarium, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est morte.

JACQUELINE.

Ah, que ça est bian dit, notre homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi bien perdue!

GERONTE.

On ne peut pas mieux raisonner sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foie & du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, & le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, & nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne savois pas; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

COMEDIE.

171

GERONTE.

Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, & qu'on lui fasse prendre, pour remède, quantité de pain trempé dans le vin.

GERONTE.

Pourquoi cela, Monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela est vrai. Ah, le grand homme! vite, quantité de pain & de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.



SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE,
JACQUELINE.

SGANARELLE.

D (*à Jacqueline.*) (*à Géronte.*)
Doucement, vous. Monsieur, voilà une nour-
rice à laquelle il faut que je fasse quelques petits
remedes.

JACQUELINE.

Qui ? Moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est
à craindre ; & il ne sera pas mauvais de vous faire
quelque petite saignée amiable, de vous donner
quelque petit clystere dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne com-
prends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand
on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salulaire ; & comme
on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi
saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire
de mon corps une boutique d'Apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remedes ; mais nous saurons
vous soumettre à la raison.

SCENE VIII.

GERONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.
Je vous donne le bonjour.

GERONTE.
Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.
Que voulez-vous faire ?

GERONTE.
Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE *tendant sa main par derriere,*
tandis que Geronte ouvre sa bourse.

Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GERONTE.
Monsieur.

SGANARELLE.
Point du tout.

GERONTE.
Un petit moment.

SGANARELLE.
En aucune façon.

GERONTE.
De grace.

SGANARELLE.
Vous vous moquez.

GERONTE.
Voilà qui est fait.

SGANARELLE.
Je n'en ferai rien.

174 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

GERONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*
Cela est-il de poids?

GERONTE.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un Médecin mercenaire.

GERONTE.

Je le fais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE *seul regardant l'argent qu'il a reçu.*

Ma foi, cela ne va pas mal; &c pourvu que....

SCENE IX.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

Monsieur, il y a long-tems que je vous attends;
& je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE *lui tâtant le pouls.*
Voilà un pouls qui est fort mauvais.

L E A N D R E.

Je ne suis point malade , Monsieur ; & ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

S G A N A R E L L E.

Si vous n'êtes pas malade , que diable ne le dites-vous donc ?

L E A N D R E.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots , je m'appelle Léandre , qui suis amoureux de Lucinde , que vous venez de visiter ; & , comme par la mauvaise humeur de son pere , toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle , je me hazarde à vous prier de vouloir servir mon amour & de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé , pour lui pouvoir dire deux mots , d'où dépendent absolument mon bonheur & ma vie.

S G A N A R E L L E.

Pour qui me prenez-vous ? Comment ? Oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour , & vouloir ravalier la dignité de Médecin à des emplois de cette nature ?

L E A N D R E.

Monsieur , ne faites point de bruit.

S G A N A R E L L E *en le faisant reculer.*

J'en veux faire moi. Vous êtes un impertinent.

L E A N D R E.

Hé , Monsieur , doucement.

S G A N A R E L L E.

Un malavisé.

L E A N D R E.

De grace.

S G A N A R E L L E.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela ; & que c'est une insolence extrême...

176 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

LEANDRE *tirant une bourse.*

Monsieur.....

SGANARELLE.

De vouloir m'employer...

(recevant la bourse.)

Je ne paie pas pour vous, car vous êtes honnête homme, & je serois ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas; & je vous avoue que cela me met en colere.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que....

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question?

LEANDRE.

Vous saurez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les Médecins ont raisonné là-dessus comme il faut, & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crevera, ou bien elle sera à vous.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, SGANARELLE.

L E A N D R E.

IL me semble que je ne suis pas mal ainsi, pour un Apothicaire ; & , comme le pere ne m'a guere vu , ce changement d'habit & de perruque est assez capable, je crois , de me déguiser à ses yeux.

S G A N A R E L L E.

Sans doute.

L E A N D R E.

Tout ce que je souhaiterois , seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine , pour parer mon discours , & me donner l'air d'habile homme.

S G A N A R E L L E.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire ; il suffit de l'habit, & je n'en fais pas plus que vous.

L E A N D R E.

Comment ?

S G A N A R E L L E.

Diablo emporte si j'entends rien en médecine. Vous êtes honnête homme , & je veux bien me confier à vous , comme vous vous confiez à moi.

L E A N D R E.

Quoi, vous n'êtes pas effectivement.....

S G A N A R E L L E.

Non , vous dis-je , ils m'ont fait Médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si sa-

178 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

vant que cela ; & toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixieme. Je ne fais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse Médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés ; & , si les choses tournent toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car soit qu'on fasse bien , ou soit qu'on fasse mal , on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; & nous taillons , comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un Cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paie les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme , sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous ; & c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin , le bon de cette profession est qu'il y a , parmi les morts , une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; jamais on n'en voit se plaindre du Médecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matiere.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter.

(à Léandre.)

Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.



SCENE II.

THIBAUT, PERRIN,
SGANARELLE.

THIBAUT.
Monsieu, je venons vous charcher, mon fils
Perrin & moi.

SGANARELLE.
Qu'y a-t-il ?

THIBAUT.
Sa pauvre mere, qui a nom Parrette, est dans un
lit malade il y a six mois.

SGANARELLE *tendant la main comme pour
recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT.
Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillissiez
queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.
Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade ?

THIBAUT.
Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu.

SGANARELLE.
D'hypocrisie ?

THIBAUT.
Oui, c'est-à-dire, qu'alle est enflée par-tout ; & l'an
dit que c'est quantité de sérosités qu'alle a dans le
corps, & que son foie, son ventre, ou sa rate, com-
me vous voudrais l'appeller, au-glieu de faire du
sang ; ne fait plus que de liau. Alle a, de deux
jours l'un, la sievre quotiguenne, avec des lassitu-

180 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

des & des douleurs dans les muscles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tous prêts à l'étouffer ; & par fois il li prend des fincoles & des conversions , que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans notre Village un Apothicaire, révérence parler , qui li a donné je ne sais combien d'histoires , & il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavemens , ne vs'en déplaît , en aposthumes ou'on li a fait prendre , en infections de jacinthe , & en portions cordales. Mais tout ça , comme dit l'autre , n'a été que de l'onguent miron-mitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue , que l'on appelle du vin amérile ; mais j'ai-s-eu peur franchement que ça l'envoyât à patres , & l'an dit que ces gros Médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait , mon ami , venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est , Monsieur , que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieur , ma mere est malade , & voilà deux écus que je vous apportons , pour nous bailler quelque remède.

SGANARELLE.

Ah , je vous entends , vous ! Voilà un garçon qui parle clairement , & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie , qu'elle est enflée par-tout le corps , qu'elle a la fièvre , avec des douleurs dans les jambes , & qu'il lui prend par fois des syncopes & des convulsions , c'est-à-dire , des évanouissemens.

PERRIN.

Hé , oui , Monsieur , c'est justement ça.

S G A N A R E L L E.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne fait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remede ?

P E R R I N.

Oui, Monsieur.

S G A N A R E L L E.

Un remede pour la guérir.

P E R R I N.

C'est comme je l'entendons.

S G A N A R E L L E.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

P E R R I N.

Du fromage, Monsieur ?

S G A N A R E L L E.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail & des perles, & quantité d'autres choses précieuses.

P E R R I N.

Monsieur, je vous sommes bien obligés; & j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

S G A N A R E L L E.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.



SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE,
LUCAS, *dans le fond du Théâtre.*

SGANARELLE.
Voici la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre ; & votre vue est la rhubarbe, la casse, & le séné qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.
Par ma figué, Monsieur le Médecin, ça est trop bian dit pour moi, & je n'entends rian à tout votre Latin.

SGANARELLE.
Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.
Je fis votre sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.
Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez !

JACQUELINE.
Que vlez-vous, Monsieur ? C'est pour la pénitence de mes fautes ; & là où la chevre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.
Comment, un rustre comme cela ? un homme qui vous observe toujours, & ne veut pas que personne vous parle ?

J A C Q U E L I N E.

Hélas, vous n'avez rian vû encore; & ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise himeur!

S G A N A R E L L E.

Est-il possible, & qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah, que j'en fais, belle nourrice, & qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite, soit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

J A C Q U E L I N E.

Hé, Monsieur, je fais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

S G A N A R E L L E.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; & il mériterait encore que vous lui mistiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

J A C Q U E L I N E.

Il est bian vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à quelque étrange chose.

S G A N A R E L L E.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; & si j'étois assez heureux, belle, nourrice, pour être choisi pour...

Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, & se met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & sortent chacun de leur côté.



SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.
H Olà, Lucas, n'as-tu point vu ici notre Médecin ?

LUCAS.
Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, & ma femme aussi.

GERONTE.
Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS.
Je ne fais; mais je voudrois qu'il fût à tous les guebles

GERONTE.
Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE,
GERONTE.

GERONTE.
A H, Monsieur, je demandois où vous étiez ?

SGANARELLE.
Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

GERONTE.
Un peu plus mal, depuis votre remède.

SGANA-

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signé qu'il opere.

GERONTE.

Oui; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remedes qui se moquent de tout; & je l'attends à l'agonie.

GERONTE *montrant Léandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE *faisant des signes avec la main, pour montrer que c'est un Apothicaire.*

C'est...

GERONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GERONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.



S C E N E V I.

LUCINDE, GERONTE, LEANDRE,
JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.
M Onfieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.
Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'Apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

Sganarelle tire Geronte dans un coin du Théâtre, & lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre & Lucinde.

Monsieur, c'est une grande & subtile question, entre les Docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; & moi je dis que oui & non ; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; & comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE à Léandre.
Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GERONTE.
Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du reme-

COMEDIE. 187

de ! O admirable Médecin ! Que je vous suis obligé , Monsieur , de cette guérison merveilleuse , & que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLE *se promenant sur le Théâtre , & s'éventant avec son chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE.

Oui , mon pere , j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire , que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre , & que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais....

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GERONTE.

Quoi ?...

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GERONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GERONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GERONTE.

Mais..

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle , qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GERONTE.

J'ai...

188 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un Couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE *avec vivacité.*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GERONTE.

Ah, quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y résister. (*à Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GERONTE.

Je vous remercie. (*à Lucinde.*) Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GERONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE *à Geronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter

cette affaire. C'est une maladie qui la tient ; & je fais le remede qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remedes pour tout ; & notre Apothicaire nous servira pour cette cure. (à Léandre.) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Leandre, est tout à fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs sont fort aigries, & qu'il est nécessaire de trouver promptement un remede à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de suite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remede ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, & de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son pere ; mais, sur-tout, ne perdez point de tems. Au remede, vite, au remede spécifique.

S C E N E V I I.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais oui nommer.

190 LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GERONTE.

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GERONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GERONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle ?

GERONTE.

Mais il perdra son tems.

SGANARELLE.

Ah, ah !

GERONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un sor, & vous savez des rubriques qu'il ne fait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE,
SGANARELLE.

LUCAS.

AH, palfangue, Monsieur, vaici bian du rin-tamare; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'Apothicaire; & vlà Monsieur le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment ! m'affaïner de la façon ? Allons, un Commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah, traître, je vous ferai punir par la Justice.

LUCAS.

Ah, par ma fi, Monsieur le Médecin, vous serez pendu, ne bougez de là seulement ?

S C E N E I X.

MARTINE, SGANARELLE,
LUCAS.

MARTINE à Lucas.
A H, mon Dieu ! que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi, mon mari pendu ! Hélas ! & qu'a-t-il fait pour cela ?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre Maître.

MARTINE.

Hélas, mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre ?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah.

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARTINE.

Encore si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MAR-

MARTINE.

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort; & je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE,
MARTINE.

LE GERONTE à *Sganarelle*.
LE Commissaire viendra bientôt; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE à genoux.

Hélas, cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton!

GERONTE.

Non, non, la Justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCENE DERNIERE.

GERONTE, LEANDRE, LUCINDE,
SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LEANDRE.

MONSIEUR, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble; mais cette entre-

Tome IV.

R

194 LE MEDECIN, &c.

prise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille ; & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai , Monsieur , c'est que je viens, tout à l'heure , de recevoir des Lettres , par où j'apprends que mon oncle est mort , & que je suis héritier de tous ses biens.

G E R O N T E.

Monsieur , votre vertu m'est tout à fait considérable , & je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

S G A N A R E L L E *à part.*

La Médecine l'a échappé belle.

M A R T I N E.

Puisque tu ne seras point pendu , rends-moi grace d'être Médecin ; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

S G A N A R E L L E.

Oui , c'est toi qui m'as procuré je ne fais combien de coups de bâton.

L E A N D R E *à Sganarelle.*

L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

S G A N A R E L L E.

Soit.

(*à Martine.*)

Je te pardonne ces coups de bâton , en faveur de la dignité où tu m'as élevé ; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence , & songe que la colere d'un Médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

F I N.

MELICERTE,

PASTORALE HÉROYQUE.

A C T E U R S.

MÉLICERTE, Bergere.

DAPHNÉ, Bergere.

EROXENE, Bergere.

MIRTIŁ, Amant de Mélicerte.

A C A N T E, Amant de Daphné.

TIRENE, Amant d'Eroxene.

LICARSIS, Père, cru Pere, de Mirtil.

CORINE, Confidente de Mélicerte.

NICANDRE, Berger.

MOPSE, Berger, cru Oncle de Mélicerte.

*La Scene est en Thessalie , dans la vallée
de Tempé.*





MÉLICERTE.



MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROYQUE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, EROXENE, ACANTE,
TIRENE.

ACANTE.
AH, charmante Daphné!

TIRENE.

Trop aimable Eroxene!

DAPHNÉ.

Acante, laisse-moi.

EROXENE.

Ne me suis point, Tirene.

ACANTE à Daphné.

Pourquoi me chasses-tu?

TIRENE à Eroxene.

Pourquoi suis-tu mes pas?

R ij

198. M E L I G E R T E ,

D A P H N É à *Acante*.

Tu me plais loin de moi.

E R O X E N E à *Tirene*.

Je t'aime où tu n'es pas.

A C A N T E.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ?

T I R E N E.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

D A P H N É.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

E R O X E N E.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

A C A N T E.

Si tu n'en prends pitié , je succombe à ma peine.

T I R E N E.

Si tu ne me secours , ma mort est trop certaine.

D A P H N É.

Si tu ne veux partir je quitterai ce lieu.

E R O X E N E.

Si tu veux demeurer , je vais te dire adieu.

A C A N T E.

Hé bien , en m'éloignant , je te vais satisfaire.

T I R E N E.

Mon départ va t'ôter ce qui te peut déplaire.

A C A N T E.

Généreuse Eroxene, en faveur de mes feux ,

Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

T I R E N E.

Obligéante Daphné, parle à cette inhumaine ;

Et fâche d'où , pour moi , procède tant de haine.

SCENE II.

DAPHNÉ, EROXENE.

EROXENE.

A Cante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNÉ.

Tirene vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes?

EROXENE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNÉ.

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton desir;
Et, de la main d'Atis, ce Peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,
Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puiste contenter par une même voie,
Et payer ton secret en pareille monnoie;

200 M E L I C E R T E ,

J'ai de la main aussi de ce Peintre fameux ;
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux ,
Si plein de tous ses traits & de sa grace extrême ;
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

D A P H N É.

La boîte que le Peintre a fait faire pour moi ,
Est tout à fait semblable à celle que je voi.

E R O X E N E.

Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble ;
Et, certe, il faut qu'Artis les ait fait faire ensemble.

D A P H N É.

Faisons en même tems, par un peu de couleurs,
Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs.

E R O X E N E.

Voyons à qui plus vite entendra ce langage ,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

D A P H N É.

La méprise est laisante, & tu te brouilles bien ;
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

E R O X E N E.

Il est vrai ; je ne fais comme j'ai fait la chose.

D A P H N É.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

E R O X E N E.

Que veut dire ceci ? Nous nous jouons, je croi.
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

D A P H N É.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

E R O X E N E *mettant les deux portraits l'un à
côté de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

D A P H N É.

De mes sens prévenus est-ce une illusion ?

PASTORALE HÉROYQUE. 201

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression ?

DAPHNÉ.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'est le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire

Les soins que, pour son sort, son mérite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,

Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante ?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?

DAPHNÉ.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,

Et sa grace naissante a de quoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse,

Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNÉ.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,

Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître ;

Et si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du sein, arracher cet amour :
Nos ames, dans leurs vœux, sont trop bien affer-
mies.

Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;
Et puisqu'en même tems, pour le même sujet,
Nous avons toutes deux formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir ensemble à Licarsis,
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un pere de la sorte ;
Et sa taille, son air, sa parole & ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux.
Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce pere ;
Allons lui de nos cœurs découvrir le mystere ;
Et consentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide par son choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je vois Licarsis avec Mopse & Nicandre ;
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE à *Licarsis*.
DIs-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah, que vous me pressez !
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

PASTORALE HÉROYQUE. 203

M O P S E.

Que de sottes façons & que de badinage !
Menalque , pour chanter , n'en fait pas davantage.

L I C A R S I S.

Parmi les curieux des affaires d'Erat ,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance ,
Et jouir quelque tems de votre impatience.

N I C A N D R E.

Veux-tu , par tes délais , nous fatiguer tous deux ?

M O P S E.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux ?

N I C A N D R E.

De grace , parle , & mets ces mines en arriere.

L I C A R S I S.

Priez-moi donc tous deux de la bonne maniere ,
Et me dites chacun quel don vous me ferez ,
Pour obtenir de moi ce que vous desirez.

M O P S E.

La peste soit du fat , laissons-le là , Nicandre ,
Il brûle de parler , bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pèse , il veut s'en décharger ;
Et ne l'écouter pas , est le faire enrager.

L I C A R S I S.

Hé ?

N I C A N D R E.

Te voilà puni de tes façons de faire.

L I C A R S I S.

Je m'en vais vous le dire , écoutez.

M O P S E.

Point d'affaire.

L I C A R S I S.

Quoi , vous ne voulez pas m'entendre ?

Non.

LICARSIS.

Hé bien,

Je ne dirai donc mot, & vous ne saurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence ;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour ;
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa Cour ;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.

LICARSIS.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir.
Ce ne sont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête :
Ils surprennent la vue ; & nos prés au printems,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous sans peine on le remar-
que,
Et, d'une stade loin, il sent son grand Monarque ;
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'est un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute sa Cour s'empresse à chercher ses regards :
Ce sont autour de lui confusions plaisantes ;
Et l'on diroit un tas de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le Ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle, est une gueuserie.
Mais, puisque sur le fier vous vous tenez si bien ;
Je garde ma nouvelle & ne veux dire rien.

PASTORALE HÉROYQUE. 205

M O P S E.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

L I C A R S I S.

Allez vous promener.

M O P S E.

Va-t-en te faire pendre.

S C E N E I V.

EROXENE, DAPHNÉ, LICARSIS.

L I C A R S I S *se croyant seul.*

C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts & les impertinens.

D A P H N É.

Le Ciel tienne, Pasteur, vos brebis toujours saines.

E R O X E N E.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

L I C A R S I S.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

D A P H N É.

Ah, Licarsis, nos vœux à même but aspirent !

E R O X E N E.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs sou-
pirent.

D A P H N É.

Et l'amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

E R O X E N E.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

L I C A R S I S.

Nymphes...

206 M E L I C E R T E ,

D A P H N É.

Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.

L I C A R S I S.

Je suis...

E R O X E N E.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

D A P H N É.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

L I C A R S I S.

Pourquoi ?

E R O X E N E.

La bienséance y semble un peu blessée.

L I C A R S I S.

Ah, point.

D A P H N É.

Mais quand le cœur brûle d'un noble feu ,
On peut , sans nulle honte , en faire un libre aveu.

L I C A R S I S.

Je....

E R O X E N E.

Cette liberté nous peut être permise ,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

L I C A R S I S.

C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi.

E R O X E N E.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

D A P H N É.

Enfin , tout notre bien est en votre puissance.

E R O X E N E.

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

D A P H N É.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?

L I C A R S I S.

Ah !

E R O X E N E.

Nos vœux , dites-moi , seront-ils rejetés ?

L I C A R S I S.

Non. J'ai reçu du Ciel une ame peu cruelle ,
Je tiens de feu ma femme , & je me sens , comme
elle ,

Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité ,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

D A P H N É.

Accordez donc Mirtil à notre amoureux zele.

E R O X E N E.

Et souffrez que son choix règle notre querelle.

L I C A R S I S.

Mirtil ?

D A P H N É.

Oui. C'est Mirtil que de vous nous voulons.

E R O X E N E.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous parlons ?

L I C A R S I S.

Je ne fais ; mais Mirtil n'est guere dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

D A P H N É.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux ;
Et l'on veut s'engager un bien si précieux ,
Prévenir d'autres cœurs , & braver la fortune ,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

E R O X E N E.

Comme , par son esprit & ses autres brillans ,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems ,
Notre flamme pour lui veut en faire de même ,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

L I C A R S I S.

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ;
Et cet Athénien , qui fut chez moi vingt mois ,

208 M E L I C E R T E ,
Qui , le trouvant joli , se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie ,
Sur de certains discours l'a rendu si profond ,
Que , tout grand que je suis , souvent il me confond.
Mais , avec tout cela , ce n'est encor qu'enfance ,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

D A P H N É .

Il n'est point tant enfant , qu'à le voir chaque jour ,
Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour ;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte ,
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

E R O X E N E .

Ils pourroient bien s'aimer , & je vois

L I C A R S I S .

Franc abus.

Pour elle , passe encore , elle a deux ans de plus ,
Et deux ans , dans son sexe , est une grande avance.
Mais pour lui , le jeu seul l'occupe tout , je pense ,
Et les petits desirs de se voir ajulé
Ainsi que les Bergers de haute qualité.

D A P H N É .

Enfin , nous desirons , par le nœud d'hyménée ,
Attacher sa fortune à notre destinée.

E R O X E N E .

Nous voulons l'une & l'autre , avec pareille ardeur ,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

L I C A R S I S .

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre , & ce m'est trop de gloire
Que deux Nymphes , d'un rang le plus haut du Pays ,
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute ,
Je consens que son choix regle votre dispute ;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arret ,
Pourra , pour son recours , m'épouser , s'il lui plaît.
C'est

PASTORALE HÉROYQUE. 209

C'est toujours même sang , & presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose ;
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement,
Et voilà ses amours & son attachement.

S C E N E V.

EROXENE , DAPHNÉ & LICARSIS ,
dans le fond du Théâtre , MIRTIL.

MIRTIL *se croyant seul , & tenant un moineau
dans une cage.*

INnocente petite bête,
Qui , contre ce qui vous arrête ,
Vous débattiez tant à mes yeux ,
De votre liberté ne plaignez point la perte ;
Votre destin est glorieux.
Je vous ai pris pour Mélicerte.

Elle vous baisera , vous prenant dans sa main ;
Et de vous mettre en son sein ,
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde & plus doux & plus beau ?
Et qui des Rois , hélas , heureux petit moineau ,
Ne voudroit être en votre place ?

L I C A R S I S.

Mirtil , Mirtil , un mot. Laissons-là ces joyaux ,
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes , Mirtil , à la fois te prétendent,
Et tout jeune , déjà pour époux te demandent ;
Je dois , par un hymen , t'engager à leurs vœux ,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.

M I R T I L.

Ces Nymphes ?
Tome IV.

S.

210 M E L I G E R T E ,

L I C A R S I S.

Oui. Des deux, tu peux en choisir une;
Voi quel est ton bonheur, & bénis la fortune.

M I R T I L.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'être un bon-
heur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

L I C A R S I S.

Enfin, qu'on le reçoive; & que, sans le confondre,
A l'honneur qu'elles font, on songe à bien répondre.

E R O X E N E.

Malgré cette fierté qui regne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et de vos qualités les merveilles écloses,
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

D A P H N É.

Nous vous laissons, Mirtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter, sur ce choix, vos yeux & votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

M I R T I L.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend,
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, est trop
grand;

A vos rares bontés il faut que je m'oppose:
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose;
Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop
bas.

E R O X E N E.

Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

D A P H N É.

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

M I R T I L.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.

PASTORALE HÉROYQUE. 211

Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Egales en naissance & rares qualités ?
Rejeter l'une ou l'autre , est un crime effroyable ;
Et n'en choisir aucune , est bien plus raisonnable.

E R O X E N E.

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,
Aulieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

D A P H N É.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut
rendre ,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

M I R T I L.

Hé bien, si ces raisons ne vous satisfont pas ,
Celle-ci le fera. J'aime d'autre appas ;
Et je sens bien qu'un cœur qu'un bel objet engage,
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

L I C A R S I S.

Comment donc? Qu'est ceci? Qui l'eût pu présumer?
Et savez-vous, morveux , ce que c'est que d'aimer?

M I R T I L.

Sans savoir ce que c'est , mon cœur a su le faire.

L I C A R S I S.

Mais cet amour me choque , & n'est pas nécessaire.

M I R T I L.

Vous ne deviez donc pas , si cela vous déplaît ,
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

L I C A R S I S.

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéissance.

M I R T I L.

Oui , lorsque d'obéir il est en sa puissance.

L I C A R S I S.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

M I R T I L.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le char-
mer?

212 M E L I C E R T E ,

L I C A R S I S.

Hé bien , je vous défends que cela continue.

M I R T I L.

La défense , j'ai peur , sera trop tard venue.

L I C A R S I S.

Quoi , les peres n'ont pas des droits supérieurs ?

M I R T I L.

Les Dieux , qui sont bien plus , ne forcent point
les cœurs.

L I C A R S I S.

Les Dieux.... Paix , petit sot. Cette philosophie
Me...

D A P H N É.

Ne vous mettez point en courroux , je vous
prie.

L I C A R S I S.

Non , je veux qu'il se donne à l'une pour époux ,
Où je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah , ah ! Je vous ferai sentir que je suis pere.

D A P H N É.

Traitons , de grace , ici les choses sans colere.

E R O X E N E.

Peut-on savoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté , Mirtil , vous a fait son amant ?

M I R T I L.

Mélicerte , Madame. Elle en peut faire d'autres.

E R O X E N E.

Vous comparez , Mirtil , ses qualités aux nôtres ?

D A P H N É.

Le choix d'elle &c de nous est assez inégal.

M I R T I L.

Nymphes , au nom des Dieux , n'en dites point
de mal ;

PASTORALE HÉROYQUE. 213

Daignez considérer , de grâce , que je l'aime ,
Et ne me jetez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage , en l'aimant , vos célestes attraits ,
Elle n'a point de part au crime que je fais ;
C'est de moi , s'il vous plaît , que vient toute l'of-
fense.

Il est vrai , d'elle à vous je fais la différence ;
Mais par sa destinée on se trouve enchaîné ;
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le respect , Nymphes , imaginable ;
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois , à la rougeur qui vient de vous saisir ,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez , mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre ;
Et , pour me dérober à de semblables coups ,
Nymphes , j'aime bien mieux prendre congé de
vous.

L I C A R S I S.

Mirtil , holà , Mirtil. Veux-tu revenir , traître ?
Il fuit ; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports ,
Vous l'aurez pour époux , j'en réponds corps pour
corps.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

M É L I C E R T E , C O R I N E .

M É L I C E R T E .

A H, Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Licaris qu'elle tient la nouvelle.

C O R I N E .

Oui.

M É L I C E R T E .

Que les qualités dont Mirtil est orné,
Ont su toucher d'amour Eroxe & Daphné ?

C O R I N E .

Oui.

M É L I C E R T E .

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande ?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main ?
Ah, que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon souci te touche !

C O R I N E .

Mais quoi ? que voulez-vous ? C'est-là la vérité ;
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

M É L I C E R T E .

Mais comment Licaris reçoit-il cette affaire ?

C O R I N E .

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup
lui plaire.

PASTORALE HÉROYQUE. 215

M É L I C E R T E.

Et ne vois-tu pas bien , toi , qui fais mon ardeur ,
Qu'avec ces mots , hélas , tu me perces le cœur ?

C O R I N E.

Comment ?

M É L I C E R T E.

Me mettre aux yeux que le sort implacable ,
Auprès d'elles , me rend trop peu considérable ,
Et qu'à moi , par leur rang , on les va préférer ,
N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

C O R I N E.

Mais quoi ! Je vous répons , & dis ce que je pense.

M É L I C E R T E.

Ah ! tu me fais mourir par ton indifférence !
Mais dis , quels sentimens Mirtila-t-il fait voir ?

C O R I N E.

Je ne fais.

M É L I C E R T E.

Et c'est là ce qu'il falloit savoir ,
Cruelle.

C O R I N E.

En vérité , je ne fais comment faire ;
Et , de tous les côtés , je trouve à vous déplaire.

M É L I C E R T E.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouve-
mens

D'un cœur , hélas ! rempli de tendres sentimens.
Va-t-en , laisse-moi seule en cette solitude ,
Passer quelques momens de mon inquiétude..



SCENE II.

MELICERTE seule.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
 Et Bélise avoit su trop bien m'en informer.
 Cette charmante mere, avant sa destinée,
 Me disoit une fois sous le bord du Pénée:
Ma fille, songe à toi ; l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs ;
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables ;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables ;
Eh, si tu veux passer tes jours en quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits.
 De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue ;
 Et quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vue,
 Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,
 Je vous disois toujours de vous y plaire moins.
 Vous ne me crûtes point ; & votre complaisance
 Se vit bientôt changée en trop de bienveillance :
 Dans ce naissant amour qui flattoit vos desirs,
 Vous ne vous figuriez que joie & que plaisirs ;
 Cependant vous voyez la cruelle disgrâce
 Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,
 Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
 Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! Je vous l'avois
 bien dit.
 Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
 Voici.....



SCENE III.

MIRTIL, MÉLICERTE.

MIRTIL.

J'Ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
 Un petit prisonnier que je garde pour vous,
 Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
 C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
 Je veux, pour vous offrir, apprivoiser moi-même.
 Le présent n'est pas grand; mais les Divinités
 Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
 C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse
 Des présens que. . . Mais, Ciel! D'où vient cette
 tristesse?

Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel sombre chagrin
 Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
 Vous ne répondez point? Et ce morne silence
 Redouble encor ma peine & mon impatience.
 Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?
 Qu'est-ce donc?

MÉLICERTE.

Ce n'est rien.

MIRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?

Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes,
 Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
 Ah! ne me faites point un secret dont je meurs,
 Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MÉLICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?

Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui.
Ah ! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MÉLICERTE.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.
J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxene & Daphné vous veulent pour époux ;
Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse
De n'avoir pu, Mirtil, le savoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loi,
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTI L.

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse ?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse ?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous ?
Que je puisse accepter une autre main offerte ?
Hé ! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ?
Quoi, faut-il que de lui vous ayez quelque crainte ?
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte ;
Et que me sert d'aimer, comme je fais, hélas !
Si vous êtes si prête à ne le croire pas !

MÉLICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient de part & d'autre égales ;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer :
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTI L.

Ah, leur rang de mon cœur ne viendra pas à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit ; & dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, états, sceptre, cou-
ronne ;

PASTORALE HEROYQUE. 219

Et des Rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincere & pure,
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

M É L I C E R T E.

Hé bien, je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébran-
lés,

Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer
qu'elles.

Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix ;
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chere,
Pour préférer à tout une simple Bergère.

M I R T I L.

Non, chere Mélicerte, il n'est Pere ni Dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux ;
Et toujours de mes vœux, Reine comme vous êtes..

M É L I C E R T E.

Ah, Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites !
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrâce.

M I R T I L.

Quoi ! faut-il des sermens appeller le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours ?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes !
Hé bien, puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, si ce n'est assez, je juré par vos yeux
Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne ;
Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main en signe le serment.

T ij

MÉLICERTE,

MÉLICERTE.

Ah, Mirtil, levez-vous de peur qu'on ne vous voie!

M I R T I L.

Est-il rien... Mais, ô Ciel, on vient troubler ma joie!

S C E N E I V.

LICARSIS, MIRTIL, MÉLICERTE.

L I C A R S I S.

N E vous contraignez pas pour moi.

M É L I C E R T E *à part.*

Quel sort fâcheux!

L I C A R S I S.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.

Peste, mon petit-fils, que vous avez l'air tendre;

Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre!

Vous a-t-il, ce Savant qu'Athènes exila,

Dans sa philosophie appris ces choses-là?

Et vous, qui lui donnez, de si douce manière;

Votre main à baiser, la gentille Bergère,

L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs

Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

M I R T I L.

Ah, quittez de ces mots l'outrageante bassesse,

Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse!

L I C A R S I S.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

M I R T I L.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.

A du respect pour vous la naissance m'engage,

Mais je saurai, sur moi, vous punir de l'outrage;

PASTORALE HEROYQUE. 221

Oui, j'atteste le Ciel que si, contre mes vœux,
 Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
 Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,
 Au milieu de mon sein vous chercher un supplice;
 Et, par mon sang versé, lui marquer promptement
 L'éclatant désaveu de votre emportement.

M É L I C E R T E.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme;
 Et que mon dessein soit de séduire son ame.
 S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
 C'est de son mouvement, je ne l'y force en rien.
 Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
 De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre.
 Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer;
 Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer:
 Et pour vous arracher toute injuste créance,
 Je vous promets ici d'éviter sa présence,
 De faire place au choix où vous vous résoudrez,
 Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

S C E N E V.

L I C A R S I S, M I R T I L.

M I R T I L.

HÉ bien, vous triomphez avec cette retraite;
 Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle souhaite;
 Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
 Que vous ferez trompé dans ce que vous pensez,
 Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
 Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

L I C A R S I S.

Comment, à quel orgueil, frippon, vous vois-je aller?
 Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage;
 Pour rentrer au devoir, je change de langage;
 Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,
 Et par tout ce qui peut vous être précieux,
 De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
 Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
 Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus
 doux.

Le jour est un présent que j'ai reçu de vous;
 Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
 Si vous me l'allez rendre, hélas, insupportable?
 Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux;
 Sans ses divins appas, rien ne m'est précieux,
 Ils font tout mon bonheur & toute mon envie;
 Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

L I C A R S I S à part.

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
 Qui l'auroit jamais cru de ce petit paillard?
 Quel amour, quels transports, quels discours pour
 son âge,

J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

M I R T I L se jettant aux genoux de Licar sis.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
 Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

L I C A R S I S à part.

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
 Et ces tendres propos me font rendre les armes.

M I R T I L.

Que si, dans votre cœur un reste d'amitié
 Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
 Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
 Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

L I C A R S I S.

Leve-toi.

M I R T I L.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

PASTORALE HEROYQUE. 223

L I C A R S I S.

Oui.

M I R T I L.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs?

L I C A R S I S.

Oui.

M I R T I L.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main ?

L I C A R S I S.

Oui. Leve-toi, te dis-je.

M I R T I L.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

L I C A R S I S.

Ah, que pour ses enfans un pere a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

M I R T I L.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

L I C A R S I S.

Non.

M I R T I L.

Me permettez-vous de vous désobéir,
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

L I C A R S I S.

Oui. Ah, nature, nature!

Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa niece & toi vous vous portez.

M I R T I L.

Ah, que ne dois-je point à vos rares bontés?

T iv

(*seul.*)

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte !
 Je n'accepterois pas une couronne offerte,
 Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
 Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCÈNE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

A C A N T E.

AH ! Mirtil, vous avez du Ciel reçu des charmes,
 Qui nous ont préparé des matières de larmes ;
 Et leur naissant éclat , fatal à nos ardeurs ,
 De ce que nous aimons nous enleve les cœurs.

T I R E N E.

Peut-on savoir , Mirtil, vers qui de ces deux belles ;
 Vous tournerez ce choix dont courent les nou-
 velles ?

Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
 Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

A C A N T E.

Ne faites point languir deux amans davantage,
 Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

T I R E N E.

Il vaut mieux , quand on craint ces malheurs écla-
 rans ,

En mourir tout d'un coup, que traîner si long-tems.

M I R T I L.

Rendez , nobles Bergers , le calme à votre flamme ;
 La belle Mélicerte a captivé mon ame.

Auprès de cet objet , mon sort est assez doux ,
 Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;
 Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
 Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous
 plaindre.

PASTORALE HEROYQUE. 225

A C A N T E.

Ah, Mirtil, se peut-il que deux tristes amans...

T I R E N E.

Est-il vrai que le Ciel, sensible à nos tourmens...

M I R T I L.

Oui, content de mes fers, comme d'une victoire;
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire,
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

A C A N T E à *Tirene*.

Ah, que cette aventure est un charmant miracle;
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle!

T I R E N E à *Acante*.

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

S C E N E V I I.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE,
T I R E N E.

N I C A N D R E.

S Avez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée?

M I R T I L.

Comment?

N I C A N D R E.

En diligence, elle est par-tout cherchée.

M I R T I L.

Et pourquoi?

N I C A N D R E.

Nous allons perdre cette beauté.

C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté:
Avec un grand Seigneur on dit qu'il la marie.

226 MELICERTE, &c.

M I R T I L.

O Ciel ! Expliquez-moi ce discours , je vous prie.

N I C A N D R E.

Ce sont des incidens grands & mystérieux,
Où, le Roi vient chercher Mélécerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mere ,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frere..
Mais je me suis chargé de la chercher par tout ,
Vous saurez tout cela tantôt , de bout en bout.

M I R T I L.

Ah , Dieux , quelle rigueur ! Hé , Nicandre , Nicandre !

A C A N T E.

Suivons aussi ses pas , afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.



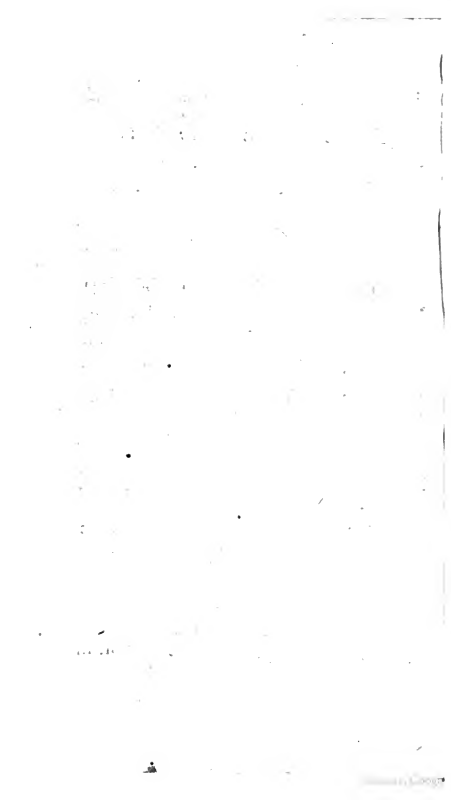
AVERTISSEMENT.

IL n'y avoit de Mélicerte que deux Actes de faits , lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été fatisfaite pour la Fête où elle fut représentée, l'Auteur ne l'a point finie.

Cette Pastorale héroïque, qui formoit la troisieme entrée du Ballet des Muses, dansé par Sa Majesté le 2 Décembre 1666, dans le Château de Saint-Germain-en-Laye, fut suivie d'une Pastorale comique, especed'Impromptu, mêlé de Scenes récitées & de Scenes en musique, avec des Divertissemens & des Entrées de Ballet.

Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Moliere, ainsi que l'invention du sujet, & les Dialogues récités.

Comme cette derniere Piece n'a jamais été imprimée dans le Recueil des Œuvres de Moliere, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complete, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des Acteurs, l'ordre des Scenes, avec les paroles qui se chantoient.



PASTORALE
COMIQUE.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, Bergere.

LYCAS, riche Pasteur, Amant d'Iris.

FILENE, riche Pasteur, Amant d'Iris.

CORIDON, Berger, Confident de Lycas,
Amant d'Iris.

UN PASTRE, Ami de Filene.

UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS dansans.

MAGICIENS chantans.

DÉMONS dansans.

PAYSANS.

UNE EGYPTIENNE, chantante &
dansante.

EGYPTIENS dansans.

*La Scene est en Thessalie, dans un Harneau
de la Vallée de Tempé.*



PASTORALE COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYCAS, CORIDON.

SCÈNE II.

LYCAS, MAGICIENS *chantans & dansans*, DÉMONS.

PREMIÈRE ENTRÉE

DE BALLET.

(Deux Magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas ; ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font sortir six démons qui se joignent à eux. Trois Magiciens sortent aussi de dessous terre.)

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas ,
 Ne nous refuse pas
 La grace qu'implorent nos bouches.
 Nous t'en prions par tes rubans ,
 Par tes boucles de diamans ,
 Ton rouge , ta poudre , tes mouches ,
 Ton maïque , ta coëffe & tes gants.

UN MAGICIEN *seul.*

O toi qui peux rendre agréables
 Les vilages les plus mal faits ,
 Répands, Vénus, de tes attraits ,
 Deux ou trois doses charitables
 Sur ce museau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas ,
 Ne nous refuse pas
 La grace qu'implorent nos bouches.
 Nous t'en prions par tes rubans ,
 Par tes boucles de diamans ,
 Ton rouge , ta poudre , tes mouches ,
 Ton maïque , ta coëffe & tes gants.

II. ENTRÉE DE BALLET.

(*Les six Démons dansans habillent Lycas d'une manière ridicule & bisarre.*)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah, qu'il est beau ,
 Le Jouvenceau !
 Ah, qu'il est beau ; ah, qu'il est beau !
 Qu'il va faire mourir de belles !
 Auprès de lui les plus cruelles
 Ne pourront tenir dans leur peau.
 Ah, qu'il est beau ,
 Le Jouvenceau !

Ah,

Ah, qu'il est beau, ah, qu'il est beau !
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho.

III. ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Magiciens & les Démon*s continuent leurs danses, tandis que les trois Magiciens chantans continuent à se moquer de Lycas.)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il est joli, .

Gentil, poli !

Qu'il est joli ! Qu'il est joli !

Est-il des yeux qu'il ne ravisse ?

Il passe en beauté feu Narcisse,

Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli,

Gentil, poli !

Qu'il est joli ! Qu'il est joli !

Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi.

(*Les trois Magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les Magiciens dansans disparaissent.*)

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE sans voir Lycas, chante.

PAissez, cheres brebis, les herbettes naissantes ;
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer.
Mais, si vous desirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS sans voir Filene.

(*Ce Pasteur, voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filene l'entende.*)

Tome IV.

V

F I L E N E à *Lycas*.

Est-ce toi que j'entends , téméraire ? est-ce toi ,
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi ?

L Y C A S.

Oui , c'est moi ; oui , c'est moi.

F I L E N E.

Oses-tu bien , en aucune façon ,
Proférer ce beau nom ?

L Y C A S.

Hé , pourquoi non ? Hé , pourquoi non ?

F I L E N E.

Iris charme mon ame ,
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flamme ,
Ils'en repentira.

L Y C A S.

Je me moque de cela ,
Je me moque de cela.

F I L E N E.

Je t'étranglerai , mangerai ,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis , je le ferai :
Je t'étranglerai , mangerai ,
Il suffit que j'en ai juré ;
Quand les Dieux prendroient ta querelle ,
Je t'étranglerai , mangerai ,
Si tu nommes jamais ma belle.

L Y C A S.

Bagatelle , bagatelle.

S C E N E I V.

I R I S , L Y C A S.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pastre apporte à Lycas un cartel de la part de Filene

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE chante.

ARRÊTE, malheureux,
Tourne, tourne visage;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

(Lycas hésite à se battre.)

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.



SCÈNE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

(Les Paysans viennent pour séparer Filene & Lycas.)

IV. ENTRÉE DE BALLET.

(Les Paysans prennent querelle, en voulant séparer les deux Pasteurs, & dansent en se battant.)

SCÈNE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE,
PAYSANS.

(Coridon, par ses discours, trouve moyen d'appaier la querelle des Paysans.)

V. ENTRÉE DE BALLET.

(Les Paysans réconciliés dansent ensemble.)

SCÈNE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

(*Lycas & Filene, Amant de la Bergere, la pressent de décider lequel des deux aura la préférence.*)

N **FILENE** à *Iris*.
Attendez pas qu'ici je me vante moi-même ;
Pour le choix que vous balancez ,
Vous avez des yeux , je vous aime ,
C'est vous en dire assez.

(*La Bergere décide en faveur de Coridon.*)

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

H **FILENE** chante.
Élas ! peut-on sentir de plus vive douleur ?
Nous préférer un servile Pasteur !
O Ciel !

LYCAS chante.
O sort !

F I L E N E.

Quelle rigueur!

L Y C A S.

Quel coup!

F I L E N E.

Quoi, tant de pleurs,

L Y C A S.

Tant de persévérance,

F I L E N E.

Tant de langueur,

L Y C A S.

Tant de souffrance,

F I L E N E.

Tant de vœux,

L Y C A S.

Tant de soins,

F I L E N E.

Tant d'ardeur,

L Y C A S.

Tant d'amour,

F I L E N E.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour! ...

Ah, cruelle!

L Y C A S.

Cœur dur.

F I L E N E.

Tigresse.

L Y C A S.

Inexorable!

F I L E N E.

Inhumaine!

L Y C A S.

Insensible!

F I L E N E.

Ingrate !

L Y C A S.

Impitoyable.

F I L E N E.

Tu veux donc nous faire mourir ?

Il te faut contenter.

L Y C A S.

Il te faut obéir.

F I L E N E *tirant son javelot.*

Mourons , Lycas.

L Y C A S *tirant son javelot.*

Mourons, Filene.

F I L E N E.

Avec ce fer, finissons notre peine.

L Y C A S.

Pousse.

F I L E N E.

Ferme.

L Y C A S.

Courage.

F I L E N E.

Allons , va le premier.

L Y C A S.

Non , je veux marcher le dernier.

F I L E N E.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble ;

Allons, partons ensemble.



SCENE XIV.

UN BERGER , LYCAS , FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH, quelle folie ,
De quitter la vie
Pour une beauté ,
Dont on est rebuté !
On peut , pour un objet aimable ,
Dont le cœur nous est favorable ,
Vouloir perdre la clarté ;
Mais quitter la vie
Pour une beauté ,
Dont on est rebuté ;
Ah , quelle folie !

SCENE DERNIERE.

UNE ÉGYPTIENNE , ÉGYPTIENS

danfants.

L'ÉGYPTIENNE.

D'Un pauvre cœur ,
Soulagez le martyre ,
D'un pauvre cœur ,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur ,
Je vous vois rire
De ma langueur ;

Ah ,

Ah, cruelle, j'expire
 Soustant de rigueur !
 D'un pauvre cœur,
 Soulagez le martyre ;
 D'un pauvre cœur,
 Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Douze Egyptiens, dont quatre jouent de la guitare,
 quatre des castagnettes, quatre des gnacares, dan-
 sent avec l'Egyptienne, aux chansons qu'elle
 chante.*

L'ÉGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
 Usons bien des momens précieux ;
 Contentons ici notre envie,
 De nos ans le feu nous y convie,
 Nous ne saurions, vous & moi, faire mieux.

Quand l'hyver a glacé nos guérets,
 Le printems vient reprendre sa place,
 Et ramene à nos champs leurs attraits ;
 Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
 Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire.
 Soyons-y l'un & l'autre empressés :

Du plaisir faisons notre affaire,
 Des chagrins songeons à nous défaire ;
 Il vient un tems où l'on en prend assez.

Quand l'hyver a glacé nos guérets,
 Le printems vient reprendre sa place,
 Et ramene à nos champs leurs attraits ;
 Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
 Nos beaux jours ne reviennent jamais.

F I N.

).

*Noms de ceux qui récitoient , chantoient
& dansoient dans la Pastorale.*

Iris , Mademoiselle de Brie.

Lycas , le Sieur Moliere.

Filene , le Sieur Estival.

Coridon , le Sieur de la Grange.

Un Berger , le Sieur Blondel.

Un Pâtre , le Sieur de Châteauneuf.

Magiciens dansans , les Sieurs la Pierre , Favier.

*Magiciens chantans ; les Sieurs le Gros , Don ,
Gaye.*

*Démons dansans , les Sieurs Chicanneau , Bo-
nard , Noblet le cadet , Arnald , Mayeu , Foi-
gnard.*

*Payfans , les Sieurs Dolivet , Desonets , du Pron ,
la Pierre , Mercier , Pefan , le Roi.*

*Egyptienne dansante & chantante , le Sieur
Noblet Painé.*

Egyptiens dansans.

*Quatre jouant de la guittare , les Sieurs Lulli ;
Beauchamps , Chicanneau , Vaignart.*

*Quatre jouant des castagnettes , les Sieurs Fa-
vier , Bonard , Saint-André , Arnald.*

*Quatre jouant des gnacares , les Sieurs la Mare ,
des-Aires second , du Feu , Pefan.*

LE SICILIEN,
O U
L'AMOUR PEINTRE ,
COMÉDIE - BALLET.

A C T E U R S.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DOM PEDRE, Gentilhomme Sicilien.

ADRASTE, Gentilhomme François,
Amant d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, Esclave de Dom
Pedre.

ZAIDE, jeune Esclave.

UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, Esclave d'Adraсте.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES & MAURESQUES dansans.

*La Scene est à Messine, dans une Place
publique.*







LE SICILIEN,
O U
L'AMOUR PEINTRE ,
COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.
HALI, MUSICIENS.

HALI *aux Musiciens.*

CHut. N'avancez pas davantage , & demeurez
dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

IL fait noir comme dans un four. Le ciel s'est ha-
billé ce soir en Scaramouche , & je ne vois pas une
étoile-qui montre le bout de son nez. Sorte condi-

X iij

COMEDIE-BALLET. 247.

H A L I.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler, & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

A D R A S T E.

Il est vrai qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que fais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent; & si les siens me disent ce que je crois par fois entendre?

H A L I.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

A D R A S T E.

As-tu là tes Musiciens?

H A L I.

Oui.

A D R A S T E.

Fais-les approcher.

(*seul.*)

Je veux, jusqu'au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

S C E N E I V.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

H A L I.

LEs voici. Que chanteront ils?

A D R A S T E.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

X iv

H A L I.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanteront l'autre jour.

A D R A S T E.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

H A L I.

Ah, Monsieur, c'est du beau bécare !

A D R A S T E.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare ?

H A L I.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous savez que je m'y connois. Le bécare me charme ; hors du bécare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

A D R A S T E.

Non. Je veux quelque chose de tendre & de passionné, quelque chose qui m'entraîne dans une douce rêverie.

H A L I.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine Scene d'une petite Comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux Bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses ; & là-dessus vient un Berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

A D R A S T E.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

H A L I.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de Scene ; & voilà deux flambeaux pour éclairer la Comédie.

A D R A S T E.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumieres.

FRAGMENT DE COMEDIE,

*Chanté & accompagné par les Musiciens
qu'Hali a amenés.*

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *représentant Philene.*

SI, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous saurez l'excès de mes peines secretes,
Tous rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

II. MUSICIEN *représentant Tircis.*

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.

Ah, mon cher Philene!

PHILENE.

Ah, mon cher Tircis!

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de soucis!

TIRCIS.

Tonjours sourde à mes vœux est l'ingrate Climene.

250 LE SICILIEN,
PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, des regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine !

*Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?*

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *représentant un Pâtre.*

*P*auvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les ames bien saines
Ne se paient de rigueur ;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

*On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse ;
A leur vouer ma tendresse,
Je mets mon plus doux souci :
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi je suis tigre aussi.*

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi.

H A L I.

Monsieur, je viens d'ouir quelque bruit au-dedans.

A D R A S T E.

Qu'on se retire vite, & qu'on éteigne les flam-
beaux.

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit
& en robe de chambre, avec une épée sous son
bras.*

IL y a quelque tems que j'entends chanter à ma
porte ; & sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il
faut que , dans l'obscurité , je tâche à découvrir
quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoi ?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien ?

HALI.

Non.

(*D. Pedre est derriere eux qui les écoute.*)

ADRASTE.

Quoi , tous nos efforts ne pourront obtenir que je
parle un moment à cette aimable Grecque ; & ce
jaloux maudit , ce traître de Sicilien , me fermera
toujours tout acces auprès d'elle ?

HALI.

Je voudrois , de bon cœur , que le diable l'eût em-
porté , pour la fatigue qu'il nous donne , le fâcheux ,
le bourreau qu'il est. Ah , si nous le tenions ici ,
que je prendrois de joie à venger , sur son dos ,
tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

Si faut-il bien , pourtant , trouver quelque moyen ; quelque invention , quelque ruse , pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti , & , quand j'y devrois employer. . .

H A L I .

Monfieur , je ne fais pas ce que cela veut dire , mais la porte est ouverte ; & , si vous voulez , j'entrerais doucement , pour découvrir d'où cela vient.

(*D. Pedre se retire sur sa porte.*)

A D R A S T E .

Oui , fais , mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel que ce fût la charmante Ifi dore !

D. P E D R E *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va là ?

H A L I *rendant le soufflet à D. Pedre.*

Ami.

D. P E D R E .

Holà , Francisque , Dominique , Simon , Martin , Pierre , Thomas , Georges , Charles , Barthelemi. Allons , promptement , mon épée , ma rondache , ma halebard , mes pistolets , mes mousquetons , mes fusils. Vîte , dépêchez. Allons , tue , point de quartier.

S C E N E V I .

A D R A S T E , H A L I .

A D R A S T E .

J E n'entends remuer personne. Hali , Hali.

H A L I *caché dans un coin.*

Monfieur.

COMEDIE-BALLET. 253

A D R A S T E.

Où donc te caches-tu ?

H A L I.

Ces gens font-ils sortis ?

A D R A S T E.

Non. Personne ne bouge.

H A L I *sortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils seront frottés.

A D R A S T E.

Quoi, tous nos soins seront donc inutiles ! Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins.

H A L I.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend ; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse, ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eus du Ciel.

A D R A S T E.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentimens qu'on a pour elle, & savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens. . .

H A L I.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant de toutes les manieres, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît, je vais chercher mes gens, & venir attendre en ce lieu, que notre jaloux sorte.



SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

JE ne fais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Celas'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui; & ce n'est gueres pour avoir le teint frais & les yeux brillans, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez, eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; & vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui. Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans: & cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai. La musique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

COMEDIE-BALLET. 255

I S I D O R E.

Non pas ; mais , qui que ce puisse être , je lui suis obligée.

D. P E D R E.

Obligée ?

I S I D O R E.

Sans doute , puisqu'il cherche à me divertir.

D. P E D R E.

Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ?

I S I D O R E.

Fort bien. Cela n'est jamais qu'obligeant.

D. P E D R E.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

I S I D O R E.

Assurément.

D. P E D R E.

C'est dire fort net ses pensées.

I S I D O R E.

A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse , on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire , la grande ambition des femmes est , croyez-moi , d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela ; & l'on n'en voit point de si fière , qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

D. P E D R E.

Mais , si vous prenez , vous , du plaisir à vous voir aimée , savez-vous bien , moi qui vous aime , que je n'y en prends nullement ?

I S I D O R E.

Je ne sais pas pourquoi cela ; & , si j'aimois quelqu'un , je n'aurois point de plus grand plaisir que de se voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui

256 LE SICILIEN,

marque davantage la beauté du choix que l'on fait ! Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

D. P E D R E.

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

I S I D O R E.

Quoi, jaloux de ces choses-là ?

D. P E D R E.

Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, & , si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; & tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

I S I D O R E.

Certes, voulez-vous que je le dise ? Vous prenez un mauvais parti ; & la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires ; & l'on ne tarde guère à profiter du chagrin & de la colere que donne à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. P E D R E.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoît, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux ?

I S I D O R E.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes en fin n'aiment pas qu'on les gêne ; & c'est beaucoup risquer

COMEDIE-BALLET. 257

quer , que de leur montrer des soupçons , & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez ; & il me semble qu'une Esclave que l'on a affranchie , & dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je , si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude , si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté , & me fatiguez , comme on voit , d'une garde continuelle ?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer , je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur défobligeante ; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être , de vous être levée matin.

SCENE VIII.

D. PEDRE , ISIDORE , HALI *habillé en Turc , faisant plusieurs réverences à D. Pedre.*

D. PEDRE.

TReve aux cérémonies , que voulez-vous ?

HALI *se mettant entre D. Pedre & Isidore.*

(*Il se tourne devers Isidore à chaque parole qu'il dit à Don Pedre ; & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son Maître.*)

Tome IV.

Y

258 L E S I C I L I E N ,

Signor (avec la permission de la Signore) je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore) . . .

D. P E D R E.

Avec la permission de la Signore , passez un peu de ce côté.

(*D. Pedre se met entre Hali & Isidore.*)

H A L I.

Signor, jé suis un virtuose.

D. P E D R E.

Je n'ai rien à donner.

H A L I.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je mē mêle un peu de musique & de danse , j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un Maître qui se plût à ces choses ; & , comme je fais que vous êtes une personne considérable , je voudrois vous prier de les voir & de les entendre , pour les acheter , s'ils vous plaisent , ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

I S I D O R E.

C'est une chose à voir , & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

H A L I.

Chala bala. . . Voici un chanson nouvelle , qui est du tems. Ecoutez bien. Chala bala.



SCENE IX.

D. PEDRE , ISIDORE , HALI ,
ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant* , à *Isidore*,

*D'*Un cœur ardent , en tous lieux ,
Un Amant suit une belle ;
Mais d'un jaloux odieux ,
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut , que des yeux ,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux ?

(à Dom Pedre.)

Chiribirida ouch alla ,
Star bon Turca ,
Non aver danara ,
Ti voler comprara ,
Mi servir à ti ,
Se pagar per mi ,
Far bona coucina ,
Mi levar matina ,
Far boller caldara ,
Parlara , parlara ,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRÉE
DE BALLET.

(Danse des Esclaves.)

L'ESCLAVE à *Isidore*.

*C'est un supplice à tous coups ,
Sous qui cet Amant expire ;*

*Mais si d'un œil un peu doux ,
 La Belle voit son martyr ,
 Et consent qu'aux yeux de tous ,
 Pour ses attraits il soupire ,
 Il pourroit bientôt se rire
 De tous les soins du jaloux.*

(à D. Pedre.)

Chiribirida ouch alla ,
 Star bon Turca ,
 Non aver danara
 Ti voler comprara ,
 Mi servir à ti ,
 Se pagar per mi ,
 Far bona coucina ,
 Mi levar matina ,
 Fal boller caldara ,
 Parlara , parlara ,
 Ti voler comprara.

II. ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Esclaves recommencent leurs danses.*)

D. P E D R E chante.

*Savez-vous, mes drôles ,
 Que cette chanson
 Sent, pour vos épaules ,
 Les coups de bâton ?*
 Chiribirida ouch alla ,
 Mi ti non comprara ,
 Ma ti bastonara ,
 Si , si non andara ,
 Andara , andara ,
 O ti bastonara.

(à Isidore.)

Oh, oh, quels égrillards ! Allons, rentrons ici, j'ai changé de pensée ; & puis le tems se couvre un peu.

COMEDIE-BALLET. 261

(à Hali qui paroît encore.)

Ah, fourbe, que je vous y trouve !

H A L I.

Hé bien oui, mon Maître l'adore. Il n'a point de plus grand desir que de lui montrer son amour ; &c. si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. P E D R E.

Oui, oui, je la lui garde.

H A L I.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. P E D R E.

Comment, coquin !...

H A L I.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. P E D R E.

Si je prends...

H A L I.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle fera à nous.

D. P E D R E.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

H A L I.

C'est nous qui vous attraperons. Elle fera notre femme, la chose est résolue.

(seul.)

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.]



SCENE X.

ADRASTE, HALI, *deux* LAQUAIS.

HÉ bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative ; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois ; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne ; & , comme il est, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, & m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre, pour me faire accepter. Tu fais que, de tout tems, je me suis plu à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un Gentilhomme sache rien faire ; ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble ; & pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune Esclave, un stratagème prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous ?

COMEDIE-BALLET. 263

A D R A S T E.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

H A L I.

Je vais de mon côté me préparer aussi.

A D R A S T E *seul*.

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde-
que je ne goûte le plaisir de la voir.

S C E N E X I.

DOM PEDRE, ADRASTE,
deux LAQUAIS.

D. P E D R E.

Que cherchez-vous, Cavalier, dans cette mai-
son ?

A D R A S T E.

J'y cherche le Seigneur Dom Pedre.

D. P E D R E.

Vous l'avez devant vous.

A D R A S T E.

Il prendra, s'il vous plaît, la peine de lire cette
Lettre.

D. P E D R E.

*J*E vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que
vous savez, ce Gentilhomme François, qui, comme
curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu
prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite.
Il est, sans contredit, le premier homme du monde
pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai cru que je ne vous
pouvois rendre un service plus agréable, que de vous
l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un
portrait achevé de la personne que vous aimez. Gar-

gardez-vous bien, sur-tout, de lui parler d'aucune récompense ; car c'est un homme qui s'en offenserait, & qui ne fait les choses que pour la gloire & pour la réputation.

Seigneur François, c'est une grande grace que vous me voulez faire ; & je vous suis fort obligé.

A D R A S T E.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom & de mérite.

D. P E D R E.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

S C E N E XII.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE,
deux LAQUAIS.

D. P E D R E à Isidore.

Voici un Gentilhomme que Damon vous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre.

(à Adraste qui embrasse Isidore en la saluant.)

Holà, Seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce Pays.

A D R A S T E.

C'est la manière de France.

D. P E D R E.

La manière de France est bonne pour vos femmes ; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

I S I D O R E.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie : l'aventure

COMEDIE-BALLET. 285

ture me surprend fort; & pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un Peintre si illustre.

A D R A S T E.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

I S I D O R E.

L'original est peu de chose; mais l'adresse du Peintre en saura couvrir les défauts.

A D R A S T E.

Le Peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les graces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

I S I D O R E.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

A D R A S T E.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

I S I D O R E.

Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne ...

D. P E D R E.

Finissons cela, de grace. Laissons les complimens; & songeons au portrait.

A D R A S T E aux Laquais.

Allons, apportez tout.

(On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

I S I D O R E à Adraste.

Où voulez-vous que je me place?

A D R A S T E.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le

mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *après s'être assise.*

Suis-je bien ainsi ?

A D R A S T E.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert.

(*Il découvre un peu plus sa gorge.*)

Bon là. Un peu davantage ; encore, tant soit peu.

D. P E D R E à *Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre ; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

I S I D O R E.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi : & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

A D R A S T E *assis.*

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveille.

(*La faisant tourner un peu devers lui.*)

Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. P E D R E.

Fort bien.

A D R A S T E.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

I S I D O R E.

Je ne suis pas comme ces femmes, qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, & ne sont point satisfaites du Peintre ; s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait.

COMEDIE-BALLET. 267

pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses ; un teint tout de lys & de roses , un nez bien fait , un petite bouche , & de grands yeux vifs , bien fendus ; & sur-tout le visage pas plus gros que le poing , l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi , je vous demande un portrait qui soit moi , & qui n'oblige point à demander qui c'est.

A D R A S T E.

Il seroit mal aisé qu'on demandât cela du vôtre ; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceur & de charmes , & qu'on court risque à les peindre !

D. P E D R E.

Le nez me semble un peu gros.

A D R A S T E.

J'ai lu , je ne fais où , qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté , & qu'il en devint , la peignant , si éperdument amoureux , qu'il fut près d'en perdre la vie ; de sorte qu'Alexandre , par générosité , lui céda l'objet de ses vœux.

(à D. Pedre)

Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas , peut-être , ce que fit Alexandre.

(D. Pedre fait la grimace.)

I S I D O R E à D. Pedre.

Tout cela sent la Nation ; & toujours Messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par-tout.

A D R A S T E.

On ne se trompe guères à ces sortes de choses ; & vous avez l'esprit trop éclairé , pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui , quand Alexandre seroit ici , & que ce seroit votre amant , je ne pourrois m'empêcher de vous dire , que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant , & que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

A D R A S T E.

Ah, point du tout ! J'ai toujours coutume de parler quand je peins ; & il est besoin dans ces choses d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, & tenir les visages dans la gayeté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

S C E N E X I I I.

HALI *vêtu en Espagnol*, D. PEDRE,
ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut cet homme-là ? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir ?

H A L I à D. Pedre.

J'entre ici librement ; mais entre Cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

H A L I.

Je suis Dom Gilles d'Avalos ; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

H A L I.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matieres il est mal aisé de trouver un Cavalier plus consommé que vous ; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

COMEDIE-BALLET. 269

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE à D. Pedre, qui le surprend parlant
bas à Isidore.

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI tirant D. Pedre pour l'éloigner d'Adraсте
& d'Isidore.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est
un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur
le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le
cœur; & je suis dans l'incertitude, si, pour me ven-
ger de l'affront, je dois m'en battre avec mon hom-
me, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus sûr & le plus court chemin.
Quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

(Hali tient Dom Pedre, en lui parlant, de façon
qu'il ne peut voir Adraсте.)

ADRASTE aux genoux d'Isidore, pendant que
Dom Pedre & Hali parlent bas ensemble.

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent
depuis plus de deux mois, & vous les avez enten-
dus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut ai-
mer, & je n'ai point d'autre pensée, d'autre but,
d'autre passion que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne fais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais, vous persuadé-je, jusqu'à vous inspirer quel-
que peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

A D R A S T E.

En aurez-vous assez pour consentir , belle Isidore ,
au dessein que je vous ai dit ?

I S I D O R E.

Je ne puis encore vous le dire.

A D R A S T E.

Qu'attendez-vous pour cela ?

I S I D O R E.

A me résoudre.

A D R A S T E.

Ah, quand on aime bien , on se résout bientôt !

I S I D O R E.

Hé bien , allez , oui , j'y consens.

A D R A S T E.

Mais consentez-vous , dites-moi , que ce soit dès ce-
moment même ?

I S I D O R E.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose , s'arrête-
t-on sur le tems ?

D. P E D R E à *Hali*.

Voilà mon sentiment , & je vous baise les mains.

H A L I.

Seigneur , quand vous aurez reçu quelque soufflet ,
je suis homme aussi de conseil , & je pourrai vous
rendre la pareille.

D. P E D R E.

Je vous laisse aller , sans vous reconduire ; mais en-
tre Cavaliers , cette liberté est permise.

A D R A S T E à *Isidore*.

Non , il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur
leurs tendres témoignages...

(à D. Pedre , apercevant Adraste qui parle de près
à Isidore.

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du men-

COMEDIE-BALLET. 271

ton ; & je croyois d'abord que ce fût une tache.
Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une
autre fois.

(à Dom Pedre , qui veut voir le Portrait.)

Non , ne regardez rien encore ; faites serrer cela ,

(à Isidore.)

je vous prie ; & vous , je vous conjure de ne vous
relâcher point , & de garder un esprit gai , pour le
dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIV.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Q U'en dites-vous ? Ce Gentilhomme me paroît
le plus civil du monde ; & l'on doit demeurer d'ac-
cord que les François ont quelque chose en eux de
poli , de galant , que n'ont point les autres Nations.

D. PEDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais , qu'ils s'éman-
cipent un peu trop , & s'attachent , en étourdis , à
conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencon-
trent.

ISIDORE.

C'est qu'ils savent qu'on plaît aux Dames par ces
choses.

D. PEDRE.

Oui , mais s'ils plaisent aux Dames , ils déplaisent
fort aux Messieurs ; & l'on n'est point bien aise de
voir , sous sa moustache , cajoler hardiment sa fem-
me ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

Z iv

SCÈNE X V.

ZAIDE , DOM PEDRE , ISIDORE.

Z A I D E.

AH , Seigneur Cavalier , sauvez-moi , s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable , & passe, dans ses mouvemens , tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée; & , pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main , & m'a réduite à me jeter chez vous , pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paroître. De grace , Seigneur Cavalier , sauvez-moi de sa fureur.

D. PEDRE à Zaidé , lui montrant Isidore.

Entrez là-dedans avec elle ; & n'appréhendez rien.

SCÈNE X VI.

ADRASTE , DOM PEDRE.

D. P E D R E.

HÉ quoi , Seigneur , c'est vous ? Tant de jalousie pour un François ! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

A D R A S T E,

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; & quand nous nous mêlons d'être jaloux , nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infame croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge ; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi , je vous prie , la traiter comme elle mérite.

COMEDIE-BALLET. 273

D. PEDRE.

Ah, de grace, arrêtez ! L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

A D R A S T E.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne ; & , sur de pareilles matieres , ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein ; & je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

A D R A S T E.

Hé quoi ! Vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses ?

D. PEDRE.

Oui, je prends son parti ; & , si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colere, & vous vous reconcilierez tous deux. C'est une grace que je vous demande ; & je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

A D R A S T E.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

S C E N E X V I I.

ZAIDE , DOM PEDRE , ADRASTE

dans un coin du Théâtre.

D. PEDRE à Zaïde.

Holà, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire :
mais je m'en vais prendre mon voile ; je n'ai garde,
sans lui , de paroître à ses yeux.

S C E N E X V I I I.

D. P E D R E , A D R A S T E.

D. P E D R E.

LA voici qui s'en va venir ; & son ame , je vous
assure , a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que
j'avois raccommode tout.

S C E N E X I X.

ISIDORE *sous le voile de Zaïde* ,
A D R A S T E , D. P E D R E.

D. P E D R E à *Adraste*.

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner
votre ressentiment , trouvez bon qu'en ce lieu je
vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre ; &
que tous deux je vous conjure de vivre , pour l'a-
mour de moi , dans une parfaite union.

A D R A S T E.

Oui , je vous promets que , pour l'amour de vous ;
je m'en vais , avec elle , vivre le mieux du monde.

D. P E D R E.

Vous m'obligez sensiblement , & j'en garderai la
mémoire.

COMEDIE-BALLET. 273

A D R A S T E.

Je vous donne ma parole , Seigneur Dom Pedre , qu'à votre considération , je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. P E D R E.

C'est trop de grace que vous me faites.

(*seul.*)

Il est bon de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore , venez.

S C E N E X X.

Z A I D E , D O M P E D R E.

D. P E D R E.

Comment , que veut dire cela ?

Z A I D E *sans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde , & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire , n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes , & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du Cavalier qu'elle aime , & que vous êtes pris pour dupe.

D. P E D R E *seul.*

Don Pedre souffrira cette injure mortelle ? Non , non , j'ai trop de cœur , & je vais demander l'appui de la Justice , pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un Sénateur. Holà.

S C E N E X X I.

UN SÉNATEUR, D. PEDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, Seigneur Dom Pedre. Que vous venez à propos.

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez dans votre vie jamais rien vu de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui doit se souffrir.

LE SÉNATEUR.

Des habits merveilleux & qui sont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la Justice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au Peuple.

COMEDIE-BALLET. 277

D. P E D R E.

Comment ! De quoi parlez-vous là ?

LE S É N A T E U R.

Je parle de ma mascarade.

D. P E D R E.

Je vous parle de mon affaire.

LE S É N A T E U R.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaire. Allons, Messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

D. P E D R E.

La peste soit du fou, avec sa mascarade !

LE S É N A T E U R.

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire !

SCENE DERNIERE.

UN SÉNATEUR, TROUPE
DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET:

(Plusieurs Danseurs, vêtus en Maîtres, dansent devant le Sénateur, & finissent la Comédie.)

F I N.

NOMS DES PERSONNES

*Qui ont récité , dansé & chanté dans le
Sicilien , Comédie-Ballet.*

Dom Pedre , *le Sieur Moliere.*

Adraсте , *le Sieur de la Grange.*

Isidore , *Mademoiselle de Brie.*

Zaïde , *Mademoiselle Moliere.*

Hali , *le Sieur de la Thorilliere.*

Un Sénateur , *le Sicur du Croisy.*

Musiciens chantans , *les Sieurs Blondel , Gaye ,
Noblet.*

Esclave Turc chantant , *le Sieur Gaye.*

Esclaves Turcs dansans , *les Sieurs le Prêtre ,
Chicanneau , Mayeu , Pesan.*

Maures de qualité , *LE ROI , Monsieur le Grand ,
les Marquis de Villeroy & de Rassau.*

Mauresques de qualité , *MADAME , Mademoi-
selle de la Valliere , Madame de Rochefort ,
Mademoiselle de Brancas.*

Maures nuds , *Messieurs Cocquet , de Souville ,
les Sieurs Beauchamp , Noblet , Chicanneau ,
la Pierre , Favier , & des-Airs galand.*

Maures à Capot , *les Sieurs la Marc , du Feu ,
Arnald , Vagnard , Bonard.*

L E

TARTUFFE,

COMÉDIE.

PRÉ-



P R É F A C E.

VOici une Comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle joue, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a fait d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma Comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; & le Tartuffe, dans leur bouche, est une piece qui offense la piété. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes mêmes y sont criminels, & le moindre:

coup d'œil , le moindre branlement de tête , le moindre pas à droite ou à gauche , y cachent des mystères ; qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis , & à la censure de tout le monde , les corrections que j'ai pu faire , le jugement du Roi & de la Reine ; qui l'ont vue , l'approbation des grands Princes , & de Messieurs les Ministres , qui l'ont honorée publiquement de leur présence , le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable , tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre ; & tous les jours encore , ils font crier en public des zélés indiscrets , qui me disent des injures pieusement , & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire , n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte , & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien , dont ils préviennent la bonne foi ; & qui , par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel , sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma Comédie ; & je les conjure , de tout mon cœur , de ne point condamner les choses avant que de les voir , de se défaire de toute prévention , & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne

foi ma Comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler ; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matiere ; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux Actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'Auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; & d'un bout à l'autre ; il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je fais bien que, pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Théâtre à parler de ces matieres ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon ; & , sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mystères ; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guere de fêtes, où la Comédie ne soit mêlée ; & que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie, à qui appar-

tient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne ; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mystères de notre Foi ; qu'on en voit encore des Comédies imprimées en lettres gothiques , sous le nom d'un Docteur de Sorbonne ; & , sans aller chercher si loin , que l'on a joué , de notre tems , des Pièces saintes de M. Corneille , qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comédie est de corriger les vices des hommes , je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est , dans l'Etat , d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres , & nous avons vu que le Théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans , le plus souvent , que ceux de la satire ; & rien ne reprend mieux la plupart des hommes , que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices , que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des repréhensions ; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant , mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon Imposteur. Hé , pouvois-je m'en empêcher , pour bien représenter le caractère d'un hypocrite ? Il suffit , ce me semble , que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses , & que j'en aie retranché les termes consacrés , dont on

auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrieme Acte une morale pernicieuse; mais cette morale est-elle quelque chose, dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma Comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées, fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le Théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la Comédie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les Comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le Théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la Comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité, dont on prétend appuyer la censure, est détruite par ce partage; & toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la Comédie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des

choses , & non pas des mots , & que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre , & d'envelopper dans un même mot des choses opposées , il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque , & regarder ce qu'est la Comédie en soi , pour voir si elle est condamnable. On connoitra , sans doute , que , n'étant autre chose qu'un Poëme ingénieux , qui , par des leçons agréables , reprend les défauts des hommes , on ne sauroit la censurer sans injustice ; & , si nous voulons oïr là-dessus le témoignage de l'antiquité , elle nous dira que ses plus célèbres Philosophes ont donné des louanges à la Comédie , eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère , & qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au Théâtre , & s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes , & des premiers en dignité , ont fait gloire d'en composer eux-mêmes ; qu'il y en a eu d'autres , qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées ; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime , par les prix glorieux & par les superbes Théâtres dont elle a voulu l'honorer ; & que , dans Rome enfin , ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée , & sous la licence des Empereurs , mais dans Rome disciplinée , sous la sagesse des Consuls , & dans

le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la Comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente , où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire , dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi , qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Médecine est un art profitable ; & chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayions ; & cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse , & souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La Philosophie est un présent du Ciel , elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu , par la contemplation des merveilles de la nature ; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi , & qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes ; & nous voyons des scélérats qui , tous les jours , abusent de la piété , & la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt , avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'Art ; & , com-

me on ne s'avise point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été censurée dans de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la Comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; &, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, & approuver les Pièces de Théâtre où l'on verra régner l'instruction & l'honnêteté.

Je fais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comédie, qui di-

disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, & que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête : c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; & je ne fais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le Théâtre ; & , si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la Comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste : mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand Prince sur la Comédie du Tартuffe.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta, devant la Cour, une Pièce intitulée, *Scaramouche hermite* ; & le Roi, en sortant, dit au grand Prince que je veux dire : *Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scan-*

disent si fort de la Comédie de Moliere , ne disent mot de celle de Scaramouche. A quoi le Prince répondit : La raison de cela , c'est que la Comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion , dont ces Messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Moliere les joue eux-mêmes , c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.

P R E M I E R P L A C E T
P R É S E N T É A U R O I ,

Sur la Comédie du Tartuffe , qui n'avoit pas encore été représentée en public.

S I R E ,

Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertissant , j'ai cru que , dans l'emploi où je me trouve , je n'avois rien de mieux à faire , que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; & comme l'hypocrisie , sans doute , en est un des plus en usage , des plus incommodes & des plus dangereux , j'avois eu , S I R E , la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre Royaume , si je faisois une Comé-

die qui décriât les hypocrites , & mît en vue , comme il faut , toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance , toutes les fripponneries couvertes de ces faux-monnoyeurs en dévotion , qui veulent attraper les hommes avec un zele contrefait & une charité sophistiquée.

Je l'ai faite , SIRE , cette Comédie , avec tout le soin , comme je crois , & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere ; & , pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais dévots , j'en ai distingué , le plus que j'ai pu , le caractère que j'avois à toucher ; je n'ai point laissé d'équivoque , j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal , & ne me suis servi , dans cette peinture , que des couleurs expressees & des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité , SIRE , de la délicatesse de votre ame sur les matières de Religion , & l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable , je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes , sous main , ont eu l'adresse de trouver grace auprès de Votre Majesté ; & les originaux enfin ont fait supprimer la copie , quelque innocente qu'elle fût , & quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet Ouvrage , mon malheur pourtant étoit adouci par la maniere dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet ; & j'ai crû ,

S I R E , qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé; malgré l'approbation encore de M. le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon Ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de Votre Majesté; malgré tout cela, dis-je, on voit un Livre composé par le Curé de qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, & M. le Légat, & même les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, & diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en ferois quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce Livre, S I R E, a été présenté à Votre Majesté; &, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; &

quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposition, & à faire voir au Public que ma Comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIR E, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon Ouvrage; les Rois, éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & savent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté; & j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.



SECOND PLACET ;

Présenté au Roi, dans son Camp devant la Ville de Lille en Flandre, par les Sieurs de la Thorilliere & de la Grange, Comédiens de Sa Majesté, & Compagnons du Sieur Moliere, sur la défense qui fut faite le 6. Août 1667, de représenter le Tartuffe jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher ? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste Dispensateur des ordres absolus, que le souverain Juge & le Maître de toutes choses ?

Ma Comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'*Imposteur*, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, &

des dentelles sur tout l'habit , mettre en plusieurs endroits des adouciffemens , & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire ; tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits , qui , dans toute autre matiere , font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comédie n'a pas plutôt paru , qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; & tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre , pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête , c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation , & que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres , puisqu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point , S I R E , que les gens que je peins dans ma Comédie , ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté , & ne jettent dans leur parti , comme ils l'ont déjà fait , de véritables gens de bien , qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper , qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions ; quelque mine qu'ils fassent , ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir , ils l'ont assez montré dans les Comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public , sans en dire le

moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété & la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les joue eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne fau- roient me pardonner de dévoiler leurs impos- tures aux yeux de tout le monde; & , sans dou- te, on ne manquera pas de dire à Votre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comédie. Mais la vérité pure, *SIRE*, c'est que tout Pa- ris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, & qu'on s'est éton- né que des personnes d'une probité si connue, aient eu une si grande déférence pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde, & sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Ma- jesté daignera prononcer sur cette matiere; mais il est très-assuré, *SIRE*, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comédies, si les Tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, *SIRE*, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses con- quêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe!

TROISIEME PLACET,*Présenté au Roi le 5 Février 1669.***SIRE,**

Un fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger par devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, **SIRE**, est un Canoniat de votre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de. . . .

Oserois-je demander encore cette grace à Votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; & je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de graces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté; & j'attends avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon Placet.

ACTEURS.

Madame PERNELLE , Mere d'Orgon.

ORGON , Mari d'Elmire.

ELMIRE , Femme d'Orgon.

DAMIS , Fils d'Orgon.

MARIANE , Fille d'Orgon.

VALERE , Amant de Mariane.

CLÉANTE , Beau-Frere d'Orgon.

TARTUFFE , Faux-Dévo.

DORINE , Suivante de Mariane.

Monsieur LOYAL , Sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE , Servante de Madame Pernelle.

La Scene est à Paris , dans la maison d'Orgon.





LE TARTUFFE .



L E

TARTUFFE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE , ELMIRE ,
MARIANE , CLEANTE , DAMIS ,
DORINE , FLIPOTE.

MADAME PERNELLE.
Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous
suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

300 LE TARTUFFE ;

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit , envers vous l'on s'acquitte.

Mais , ma mere , d'où vient que vous sortez si vite ?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci ,
Et que , de me complaire , on ne prend nul souci.
Oui , je sors de chez vous fort mal édifiée ;
Dans toutes mes leçons , j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien , chacun y parle haut ;
Et c'est , tout justement , la cour du Roi Pétaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes , ma mie , une fille suivante ,
Un peutrop forte en gueule , & fort impertinente ;
Vous vous mêlez , sur tout , de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres , mon fils ;
C'est moi qui vous le dis , qui suis votre grand'mere ,
Et j'ai prédit cent fois , à mon fils votre pere ,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement ,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

Madame PERNELLE.

Mon Dieu , sa sœur , vous faites la discrète ,
Et vous n'y touchez pas , tant vous semblez douce !
Mais il n'est , comme on dit , pire eau , que l'eau
qui dort ,
Et vous menez , sous cape , un train que je hais fort.

E L M I R E.

Mais, ma mere....

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux
yeux;

Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.

Vous êtes dépensiere; & cet état me blesse,

Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.

Quiconque à son mari veut plaire simplement;

Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

C L E A N T E.

Mais, Madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere;

Je vous estime fort, vous aime & vous révere,

Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,

Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez
nous.

Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,

Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon hu-
meur,

Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

D A M I S.

Votre Monsieur Tartuffe est bienheureux sans
doute...

Madame PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;

Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,

De le voir querellé par un fou comme vous.

D A M I S.

Quoi, je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique?

Et que nous ne puissions à rien nous divertir,

Si ce beau Monsieur-la n'y daigne consentir?

302 LE TARTUFFE,

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous con-
duire,

Et mon fils, à l'aimer, vous devoit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere, ni rien;
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien;
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, & qu'avec ce pied-plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de
souliers,

Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là, que de se méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux;
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un Saint dans votre fantaisie;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent;
Jene me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame P E R N E L L E.

J'ignore ce qu'au fond le Serviteur peut être ;
 Mais pour homme de bien je garantis le Maître.
 Vous ne lui voulez mal , & ne le rebutez ,
 Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
 C'est contre le péché que son cœur se courrouce ,
 Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

D O R I N E.

Oui ; mais pourquoi , sur-tout depuis un certain
 tems ,

Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ?
 En quoi blesse le Ciel une visite honnête ,
 Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
 Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?

(montrant Elmire.)

Je crois que de Madame il est , ma foi , jaloux.

Madame P E R N E L L E.

Taisez-vous , & songez aux choses que vous dites.
 Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
 Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez ,
 Ces carrosses sans cesse à la porte plantés ,
 Et de tant de Laquais le bruyant assemblage ,
 Font un éclat tâcheux dans tout le voisinage.
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien :
 Mais enfin on en parle , & cela n'est pas bien.

C L E A N T E.

Hé , voulez-vous , Madame , empêcher qu'on ne
 cause ?

Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose ,
 Si , pour les sots discours , ou l'on peut être mis ,
 Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
 Et quand même on pourroit le résoudre à le faire ,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à le taire ?
 Contre la méditance il n'est point de rempart.
 A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
 Efforçons-nous de vivre avec toute innocence ,
 Et laissons aux cauteurs une pleine licence.

304 LE TARTUFFE,
DORINE.

Daphné, notre voisine, & son petit époux,
Ne seroient-ils pas ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, sur autrui, les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs :
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On fait qu'Orante mène une vie exemplaire,
Tous ses soins vont au Ciel ; & j'ai su, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette Dame est bonne.
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du tems ;
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, & ne pardonne à rien :
Hautement, d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,

Qui

Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

Madame P E R N E L L E à *Elmire*.

Voilà les contes bleux qu'il vous faut , pour vous
plaire,

Ma bru. L'on est , chez vous, contrainte de s'en faire.

Car, Madame , à jaser , tient le dé tout le jour ;

Mais enfin, je prétends discourir à mon tour.

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage

Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;

Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé ;

Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;

Que, pour votre salut , vous le devez entendre ,

Et qu'il ne reprend rien , qui ne soit à reprendre.

Ces visites , ces bals , ces conversations ,

Sont , du malin esprit , toutes inventions.

Là , jamais on n'entend de pieuses paroles ,

Ce sont propos oisifs , chansons & fariboles ,

Bien souvent le prochain en a sa bonne part ,

Et l'on y fait médire & du tiers & du quart .

Enfin , les gens sensés ont leurs têtes troublées ,

De la confusion de telles assemblées.

Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;

Et , comme l'autre jour , un Docteur dit fort bien ,

C'est véritablement la tour de Babylone :

Car chacun y babille , & tourdu long de l'aune ;

Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea . . .

(*montrant Cléante.*)

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà ?

Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire ,

(*à Elmire.*)

Et sans... Adieu , ma bru , je ne veux plus rien dire ,

Sachez que , pour céans , j'en rabats de moitié ,

Et qu'il fera beau temps , quand j'y mettrai le pied .

(*Donnant un soufflet à Flipotte.*)

Allons , vous , vous rêvez & baillez aux corneilles.

Jour de Dieu ! Je saurai vous frotter les oreilles.

Marchons , gaupe ; marchons.

Tome IV.

C c

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

JEn'y veux point aller ;
De peur qu'elle ne vint encor me quereller ;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah, certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon ,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée !

DORINE.

Oh, vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils ;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez, c'est bien pis !
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme-
sage,

Et, pour servir son Prince, il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frere, & l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent,
Il le choie, il l'embrasse ; & pour une maîtresse,
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse ;
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie, il l'y voit manger autant que fix ;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cede ;
Et, s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.

Enfin il en est fou ; c'est son tout , son héros ;
 Il l'admire à tous coups , le cite à tous propos ;
 Ses moindres actions lui semblent des miracles ,
 Et tous les mots qu'il dit , sont pour lui des oracles.
 Lui , qui connoît sa dupe , & qui veut en jouir ,
 Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
 Son cagotisme en tire , à toute heure , des sommes ;
 Et prend droit de gloser sur tous tant que nous
 sommes.

Il n'est pas jusqu'au far , qui lui sert de garçon ,
 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
 Il vient nous sermonner avec des yeux farouches ,
 Et jeter nos rubans , notre rouge , & nos mouches.
 Le traître , l'autre jour , nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des
 Saints ,

Disant que nous mêlions , par un crime effroyable ,
 Avec la sainteté , les parures du diable.

S C E N E III.

ELMIRE , MARIANE , DAMIS ,
 CLEANTE , DORINE.

E L M I R E à *Cléante*.
Vous êtes bienheureux , de n'être point venu
 Aux discours qu'à la porte elle nous a tenu.
 Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue ,
 Je veux aller là-haut , attendre sa venue.

C L E A N T E.

Moi , je l'attends ici pour moins d'amusement ,
 Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

DE l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.

J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
 Qu'il oblige mon pere a des détours si grands;
 Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
 Si même ardeur enflamme & ma Sœur & Valere;
 La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chere;
 Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH, mon frere, bonjour!

CLEANTE.

Je sortois, & j'ai joie à vous voir de retour.
 La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie?

ORGON.

(à Cléante.)

Dorine. Mon Beau-frere, attendez, je vous prie.
 Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
 Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(à *Dorine.*)

Tout s'est-il, ces deux jours passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans, comme est-ce qu'on s'y
porte ?

D O R I N E.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

O R G O N.

Et Tartuffe ?

D O R I N E.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

O R G O N.

Le pauvre homme !

D O R I N E.

Le soir, elle eut un grand dégoût ;
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

O R G O N.

Et Tartuffe ?

D O R I N E.

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

O R G O N.

Le pauvre homme !

D O R I N E.

La nuit se passa toute entière ;
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeil-
ler,

Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

O R G O N.

Et Tartuffe ?

D O R I N E.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table.

310 LE TARTUFFE,

Et, dans son lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous !
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui ?

Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

O R G O N,

Alte-là, mon Beau-frere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

C L E A N T E.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez:
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

O R G O N.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravillemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah... un homme...
un homme enfin!

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir frere, enfans, mere, & femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

C L E A N T E.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà!

O R G O N.

Ah, si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa priere;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorsque je sortois, il me devoit vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,

312 L E T A R T U F F E ,

Je lui faisois des dons ; mais avec modestie ,
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit il, *c'est trop de la moitié*,
Je ne mérite pas de vous faire pitié ;
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre ,
 Aux pauvres , à mes yeux , il alloit le répandre ;
 Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer ,
 Et , depuis ce tems-là , tout semble y prospérer.
 Je vois qu'il reprend tout ; & qu'à ma femme même ,
 Il prend , pour mon honneur , un intérêt extrême ;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux ,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte mon
 zele ;

Il s'impute à péché la moindre bagatelle ,
 Un rien presque suffit pour le scandaliser :
 Jusques-là qu'il se vint , l'autre jour , accuser
 D'avoir pris une puce , en faisant sa priere ,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

C L E A N T E .

Parbleu , vous êtes fou , mon frere , que je croi.
 Avec de tels discours , vous moquez-vous de moi ?
 Et que prétendez-vous de tout ce badinage ? ...

O R G O N .

Mon frere , ce discours sent le libertinage ,
 Vous en êtes un peu dans votre ame enrichi :
 Et , comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ,
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

C L E A N T E .

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
 C'est être libertin , que d'avoir de bons yeux ;
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées ,
 N'a ni respect , ni foi pour les choses sacrées.
 Allez , tous vos discours ne me font point de peur ;
 Je fais comme je parle , & le Ciel voit mon cœur.
 De tous vos faconniers on n'est point les esclaves.
 Il est de faux dévots , ainsi que de faux braves ;

Et

Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit ,

Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit ,

Les bons & vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Hé quoi , vous ne ferez nulle distinction

Entre l'hypocrisie & la dévotion ?

Vous les voulez traiter d'un semblable langage,

Et rendre même honneur au masque qu'au visage,

Egalant l'artifice à la sincérité ,

Confondre l'apparence avec la vérité ,

Estimer le fantôme autant que la personne ,

Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne ?

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits,

Dans la juste nature on ne les voit jamais :

La raison a pour eux des bornes trop petites,

En chaque caractère ils passent les limites;

Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent ,

Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.

Que cela vous soit dit, en passant, mon Beau-frere,

O R G O N.

Où, vous êtes, sans doute, un Docteur qu'on révere ,

Tout le savoir du monde est chez vous retiré.

Vous êtes le seul sage & le seul éclairé ,

Un Oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,

Et, près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

C L E A N T E.

Je ne suis point, mon frere, un Docteur révére ,

Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.

Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science ,

Du faux avec le vrai faire la différence ;

Et comme je ne vois nul genre de héros

Qui soit plus à priser que les parfaits dévots ,

Aucune chose au monde & plus noble & plus belle ,

Que la sainte ferveur d'un véritable zele ;

Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux ,

Tome IV.

D d

314 L E T A R T U F F E ,

Que le dehors plâtré d'un zele spécieux ,
 Que ces francs charlatans , que ces dévots de place ;
 De qui la sacrilege & trompeuse grimace
 Abuse impunément , & se joue à leur gré ,
 De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré ;
 Ces gens qui , par une ame à l'intérêt soumise ,
 Font de dévotion métier & marchandise ,
 Et veulent acheter crédit & dignités ,
 A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés ;
 Ces gens , dis-je , qu'on voit , d'une ardeur non
 commune ,

Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
 Qui , brûlans & prians , demandent chaque jour ,
 Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ;
 Qui savent ajuster leur zele avec leurs vices ,
 Sont prompts , vindicatifs , sans foi , pleins d'artifices ,

Et , pour perdre quelqu'un , couvrent insolemment
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment ;
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colere ,
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere ,
 Et que leur passion , dont on leur fait bon gré ,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré.

De ce faux caractère on en voit trop paroître ;
 Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
 Notre siecle , mon frere , en expose à nos yeux ,
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux :
 Regardez Ariston , regardez Périandre ,
 Oronte , Alcidamas , Polidore & Clirandre ;
 Ce titre par aucun ne leur est débattu ,
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
 On ne voit point en eux ce faste insupportable ,
 Et leur dévotion est humaine & traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions ,
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
 Et , laissant la fierté des paroles aux autres ,
 C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui ,
 Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.

C O M E D I E. 315

Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement ,
Et ne veulent point prendre , avec un zele extrême,
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user ,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme , à dire vrai , n'est pas de ce modele :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zele ;
Mais, par un faux éclat , je vous crois ébloui.

O R G O N.

Monsieur mon cher Beau-frere, avez-vous tout dit ?

C L E A N T E.

Oui.

O R G O N *s'en allant.*

Je suis votre valet.

C L E A N T E.

De grâce , un mot, mon frere.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valere ,
Pour être votre gendre , à parole de vous.

O R G O N.

Oui.

C L E A N T E.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

O R G O N.

Il est vrai.

C L E A N T E.

Pourquoi donc en différer la fête ?

O R G O N.

Je ne fais.

C L E A N T E.

Auriez-vous autre pensée en tête ?

O R G O N.

Peut-être.

C L E A N T E.

Vous voulez manquer à votre foi ?

D d ij

316 LE TARTUFFE,
ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesse?
Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *seul*.

Pour son amour je crains une disgrâce ;
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

O R G O N , M A R I A N E .

M *Ariane.* O R G O N .

M A R I A N E .

Mon pere.

O R G O N .

Approchez. J'ai de quoi

Vous parler en secret.

M A R I A N E *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous ?

O R G O N .

Je voi

Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre ;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux,
Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chere.

M A R I A N E .

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

O R G O N .

C'est fort bien dit, ma fille ; & pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

M A R I A N E .

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

D d iij

318 LE TARTUFFE,

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

MARIANE.

Qui ? Moi ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas ! J'en dirai , moi tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE,

*entrant doucement , & se tenant derriere
Orgon , sans être vue.*

ORGON.

C'Est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille ,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille ;
Qu'il touche votre cœur , & qu'il vous seroit doux
De le voir , par mon choix , devenir votre Epoux.
Hé ?

MARIANE.

Hé ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plâit-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

O R G O N.

Comment ?

M A R I A N E.

Qui, voulez-vous, mon pere, que je dise,
Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

O R G O N.

Tartuffe.

M A R I A N E.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

O R G O N.

Mais je veux que cela soit une vérité :
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

M A R I A N E.

Quoi ! Vous voulez, mon pere....

O R G O N.

Oui, je prétends, ma fille ;
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;

(appercevant Dorine.)

Et comme sur vos vœux je.... Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte ,
Ma mie , à nous venir écouter de la sorte ?

D O R I N E.

Vraiment, je ne fais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

O R G O N.

Quoi donc, la chose est-elle incroyable ?

D O R I N E.

A tel point,
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en croi-
point.

D d iv

320 LE TARTUFFE,

ORGON.

Je fais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire;

On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis pour
vous.

Quoi! Se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme
sage,

Et cette large barbe au milieu du visage,

Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris céans certaines privautés.

Qui ne me plaisent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous sup-
plie.

Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot ?
 Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.
 Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense :
 Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
 A quel sujet aller, avec tout votre bien,
 Choisir un gendre gueux.....

O R G O N.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
 Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révere.
 Sa misère est, sans doute, une honnête misère,
 Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
 Puisqu'enfin, de son bien, il s'est laissé priver,
 Par son trop peu de soin des choses temporelles,
 Et sa puissante attache aux choses éternelles :
 Mais mon secours pourra lui donner les moyens
 De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens :
 Ce sont fiefs qu'à bon titre au Pays on renomme ;
 Et, tel que l'on le voit, il est bien Gentilhomme.

D O R I N E.

Oui, c'est lui qui le dit ; & cette vanité,
 Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
 Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
 Ne doit point tant prôner son nom & sa naissance ;
 Et l'humble procédé de la dévotion
 Souffre mal les éclats de cette ambition.
 A quoi bon cet orgueil ?... Mais ce discours vous
 blesse,
 Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.
 Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
 D'une fille comme elle, un homme comme lui ?
 Et ne devez-vous pas songer aux bien-séances,
 Et de cette union prévoir les conséquences ?
 Sachez que d'une fille on risque la vertu,
 Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu ;
 Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
 Dépend des qualités du mari qu'on lui donne ;
 Et que ceux, dont par-tout on montre au doigt le
 front,

322 L E T A R T U F F E,
Font leurs femmes souvent, ce qu'on voit qu'elles
sont.

Il est bien difficile enfin d'être fidele
A de certains maris faits d'un certain modele ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait ,
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

O R G O N.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

D O R I N E.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

O R G O N.

Ne nous amusons point , ma fille , à ces chansons ;
Je fais ce qu'il vous faut , & je suis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valere ;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin ,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin ;
Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

D O R I N E.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises ?
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus ?

O R G O N.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin , avec le Ciel l'autre est le mieux du monde ,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen , de tous biens comblera vos desirs ,
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.
Ensemble vous vivrez dans vos ardeurs fidelles ,
Comme deux vrais enfans , comme deux tourte-
relles :

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ,
Et vous ferez de lui , tout ce que vous voudrez.

D O R I N E.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot , je vous assure.

O R G O N.

Ouais, quels discours ?

D O R I N E.

Je dis qu'il en a l'encolure ;

Et que son ascendant, Monsieur l'emportera,
Sur toute la vertu que votre fille aura.

O R G O N.

Cessez de m'interrompre ; & songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

D O R I N E.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

O R G O N.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous
plaît.

D O R I N E.

Si l'on ne vous aimoit....

O R G O N.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

D O R I N E.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-
même.

O R G O N.

Ah !

D O R I N E.

Votre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

O R G O N.

Vous ne vous tairez point ?

D O R I N E.

C'est une conscience.

Que de vous laisser faire une telle alliance.

O R G O N.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...

D O R I N E.

Ah, vous êtes dévot, & vous vous emportez ?

O R G O N.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses,
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

324 L E T A R T U F F E ,

D O R I N E .

Soit. Mais ne disant mot , je n'en pense pas moins.

O R G O N .

Pense si tu le veux ; mais applique tes soins

(à sa fille .)

A ne m'en point parler , ou... Suffit... Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

D O R I N E à part.

J'enrage ,

De ne pouvoir parler.

O R G O N .

Sans être damoiseau ,
Tartuffe est fait de sorte

D O R I N E à part.

Oui , c'est un beau museau

O R G O N .

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons

D O R I N E à part.

La voilà bien lotie !

(*Orgon se tourne du côté de Dorine , & , les deux
bras croisés , l'écoute & la regarde en face .*)

Si j'étois en sa place , un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément ,
Et je lui ferois voir , bientôt après la fête ,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

O R G O N à Dorine.

Donc , de ce que je dis , on ne fera nul cas ?

D O R I N E .

De quoi vous plaignez-vous ! Je ne vous parle pas.

O R G O N .

Qu'est-ce que tu fais donc ?

COMEDIE.

325

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON *à part.*

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

*(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine ;
Et à chaque mot qu'il dit à sa fille , il se tourne pour
regarder Dorine , qui se tient droite sans parler.*

Ma fille, vous devez approuver mon dessein....
Croire que le mari... que j'ai su vous élire....

(à Dorine.)

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sorte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rasseoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
 Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
 Souffrir qu'on vous propose un projet insensé ,
 Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé ?

MARIANE.

Contre un pere absolu , que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
 Que vous vous mariez pour vous , non pas pour lui ;
 Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire ,
 C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;
 Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant ,
 Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue , a sur nous tant d'empire ,
 Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas :
 L'aimez-vous , je vous prie , ou ne l'aimez-vous
 pas ?

MARIANE.

Ah, qu'envers mon amour ton injustice est grande ;
 Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
 T'ai-je pas , là-dessus , ouvert cent fois mon cœur ?
 Et fais-tu pas , pour lui , jusqu'où va mon ardeur ?

C O M E D I E.

327

D O R I N E.

Que fais-je si le cœur a parlé par la bouche ,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

M A R I A N E.

Tu me fais un grand tort , Dorine , d'en douter ,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

D O R I N E.

Enfin , vous l'aimez donc ?

M A R I A N E.

Oui , d'une ardeur extrême :

D O R I N E.

Et , selon l'apparence , il vous aime de même ?

M A R I A N E.

Je le crois.

D O R I N E.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

M A R I A N E.

Affurément.

D O R I N E.

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente ?

M A R I A N E.

De me donner la mort , si l'on me violente.

D O R I N E.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir , pour sortir d'embarras.
Le remede , sans doute , est merveilleux. J'enrage ,
Lorsque j'entends tenir ces fortes de langage.

M A R I A N E.

Mon Dieu , de quel humeur , Dorine , tu te rends !
Tu ne comparis point aux déplaîsirs des gens.

D O R I N E.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes ,
Et , dans l'occasion , mollit comme vous faites.

328 LE TARTUFFE, -

M A R I A N E.

Mais que veux-tu ? Si j'ai de la timidité.

D O R I N E.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

M A R I A N E.

Mais n'en gardai-je point pour les feux de Valere,
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere ?

D O R I N E.

Mais quoi ; si votre pere est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre Amant, doit-elle être imputée ?

M A R I A N E.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Feraï-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe, & du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

D O R I N E.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monsieur Tatuffe ; & j'aurois, quand j'y
pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe, oh, oh ! N'est-ce rien qu'on
propose ?

Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne.
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri ;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

M A R I A N E.

Mon Dieu ...

DO-

DORINE.

Quelle a légresse aurez-vous dans votre amé,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la
femme !

MARIANE.

Ah, cesse, je te prie, un semblable discours ;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours !
C'en est fait, je me rends, & suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son pere,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau. De quoi vous plaignez-
vous ?

Vous irez par le coche en sa petite Ville,
Qu'en oncles & cousins vous trouverez fertile ;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bien-venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Elue,
Qui d'un siege pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal, & la grand'bande, à savoir, deux musettes ;
Et par fois Fagotin & les Marionnettes ;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah, tu me fais mourir ;
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

330 LE TARTUFFE,

M A R I A N E.

Si mes vœux déclarés. . .

D O R I N E.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâ-
terez.

M A R I A N E.

Tu fais qu'à toi toujours je me suis confiée.

Fais-moi. . .

D O R I N E.

Non. Vous ferez, ma foi, tartuffiée.

M A R I A N E.

Hé bien, puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,

Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.

C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide ;

Et je fais de mes maux l'infaillible remède.

(*Mariane veut s'en aller.*)

D O R I N E.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.

Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

M A R I A N E.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,

Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

D O R I N E.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher, . . . Mais voici Valere votre Amant.

S C E N E V I.

VALERE, MARIANE, DORINE.

V A L E R E.

O N vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne savois pas, & qui, sans doute, est belle.

Quoi? M A R I A N E.

V A L E R E.
Que vous épousez Tartuffe.

M A R I A N E.

Il est certain
Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

V A L E R E.

Votre pere, Madame...

M A R I A N E.

A changé de visée;
La chose vient par lui de m'être proposée.

V A L E R E.

Quoi, sérieusement?

M A R I A N E.

Oui, sérieusement.

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

V A L E R E.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame?

M A R I A N E.

Je ne fais.

V A L E R E.

La réponse est honnête.

Vous ne savez?

M A R I A N E.

Non.

V A L E R E.

Non.

M A R I A N E.

Que me conseillez-vous?

V A L E R E.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

E c. ij.

332 L E T A R T U F F E ,

M A R I A N E .

Vous me le conseillez ?

V A L E R E .

Oui.

M A R I A N E .

Tout de bon ?

V A L E R E .

Sans doute.

Le choix est glorieux , & vaut bien qu'on l'écoute.

M A R I A N E .

Hé bien , c'est un conseil , Monsieur , que je reçois.

V A L E R E .

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre , je crois ?

M A R I A N E .

Pas plus qu'à le donner est à souffrir votre ame..

V A L E R E .

Moi, je vous l'ai donné, pour vous plaire, Madame.

M A R I A N E .

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

D O R I N E *se retirant dans le fond du Théâtre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

V A L E R E .

C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'étoit tromperie ;

Quand vous....

M A R I A N E .

Ne parlons point de cela , je vous prie.

Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter.

Celui que , pour époux , on me veut présenter ;

Et je déclare , moi , que je prétends le faire ,

Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

V A L E R E .

Ne vous excusez point sur mes intentions.

Vous aviez déjà pris vos résolutions ;

COMEDIE.

333

Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

M A R I A N E.

Il est vrai, c'est bien dit.

V A L E R E.

Sans doute ; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

M A R I A N E.

Hélas, permis à vous d'avoir cette pensée !

V A L E R E.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon ame offensée
Vous préviendra ; peut-être, en un pareil dessein ;
Et je fais où porter, & mes vœux & ma main.

M A R I A N E.

Ah, je n'en doute point ; & les ardeurs qu'excite
Le mérite....

V A L E R E.

Mon Dieu, laissons-là le mérite :
J'en ai fort peu, sans doute ; & vous en faites foi !
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi ;
Et j'en fais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira, sans honte, à réparer ma perte.

M A R I A N E.

La perte n'est pas grande ; & de ce changement,
Vous vous consolerez assez facilement.

V A L E R E.

J'y ferai mon possible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire ;
Il faut, à l'oublier, mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au
moins ;

Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

M A R I A N E.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

334 L E T A R T U F F E ,

V A L E R E .

Fort bien ; & d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi ! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme ?
Et vous visse , à mes yeux , passer en d'autres bras ,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez
pas ?

M A R I A N E .

Au contraire , pour moi , c'est ce que je souhaite
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

V A L E R E .

Vous le voudriez ?

M A R I A N E .

Oui.

V A L E R E .

C'est assez m'insulter ,
Madame ; & , de ce pas , je vais vous contenter.
(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

M A R I A N E .

Fort bien.

V A L E R E *revenant.*

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

M A R I A N E .

Oui.

V A L E R E *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

M A R I A N E .

A mon exemple , soit.

V A L E R E *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

M A R I A N E .

Tant mieux.

COMEDIE.

335

V A L E R E *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

M A R I A N E.

A la bonne heure.

V A L E R E *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

M A R I A N E.

Quoi?

V A L E R E.

Ne m'appellez-vous pas?

M A R I A N E.

Moi! vous rêvez.

V A L E R E.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

(*Il s'en va lentement.*)

M A R I A N E.

Adieu, Monsieur.

D O R I N E *à Mariane.*

Pour moi je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;

Et je vous ai laissés tout du long quereller,

Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.

Holà, Seigneur Valere.

(*Elle arrête Valere par le bras.*)

V A L E R E *seignant de résister.*

Hé, que veux-tu, Dorine?

D O R I N E.

Venez ici.

V A L E R E.

Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

336 LE TARTUFFE,

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE quittant Valere, & courant après
Mariane.

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non. Dorine, en vain tu me veux retenir.

VALERE à part.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE quittant Mariane & courant après
Valere.

Encor? Diantre soit fait de vous! Si... Je le veux.
Cessez ce badinage; & venez çà tous deux.

(Elle prend Valere & Mariane par la main, & les
ramene.)

VALERE à Dorine.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE à Dorine.

Qu'est ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.

(à Va-

(à Valere.)

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé ?

V A L E R E.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

D O R I N E à Mariane.

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

M A R I A N E.

N'as-tu pas vu la chose, & comme il m'a traitée ?

D O R I N E.

(à Valere.)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin.
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(à Mariane.)

Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

M A R I A N E à Valere.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

V A L E R E à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

D O R I N E.

Vous êtes fous tous deux. Ça, la main l'un & l'autre.
(à Valere.)

Allons, vous.

V A L E R E en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main ?

D O R I N E.

(à Mariane.)

Ah, ça, la vôtre.

M A R I A N E en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela ?

D O R I N E.

Mon Dieu ! Vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.
Tome IV. F f

338 L E T A R T U F F E ,

(*Valere & Mariane se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.*)

V A L E R E *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine ;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(*Mariane se tourne du côté de Valere en lui souriant.*)

D O R I N E.

A vous dire le vrai , les amants sont bien fous.

V A L E R E *à Mariane.*

Oh çà , n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et pour n'en point mentir , n'êtes-vous point mé-
chante

De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

M A R I A N E.

Maïs , vous , n'êtes-vous pas l'homme le plus
ingrat...

D O R I N E.

Pour une autre saison , laissons tout ce débat ,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

M A R I A N E.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

D O R I N E.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

(*à Mariane.*) (*à Valere.*)

Votre pere se moque , & ce sont des chansons.

(*à Mariane.*)

Mais , pour vous , il vaut mieux qu'à son extra-
vagance ,

D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence ,
Afin qu'en cas d'alarme , il vous soit plus aisé

De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du temps , à tout on remédie.

Tantôt vous payerez de quelque maladie ,

Qui viendra tout à coup , & voudra des délais ;

Tantôt vous payerez de présage mauvais ;

COMEDIE.

339

Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse ;
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant
ensemble.

(à Valere.)

Sortez ; & , sans tarder employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

(à Mariane.)

Nous allons réveiller les efforts de son frere,
Et dans notre parti jeter la belle-mere.
Adieu.

VALERE à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE à Valere.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere ;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise ! Ex quoi que puisse
oser...

DORINE.

Ah, jamais les amans ne sont las de jaser ;
Sortez, vous dis-je.

VALERE revenant sur ses pas.

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre !

Tirez de cette part ; & vous, tirez de l'autre.

(Dorine les pousse chacun par l'épaule , & les oblige
de se retirer.)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

D A M I S.
Que la foudre sur l'heure acheve mes destins,
 Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
 S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
 Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

D O R I N E.

De grace, modérez un tel emportement.
 Votre pere n'a fait qu'en parler simplement ;
 On n'exécute pas tout ce qui se propose ;
 Et le chemin est long du projet à la chose.

D A M I S.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
 Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

D O R I N E.

Ah, tout doux. Envers lui, comme envers votre
 pere,

Laissez agir les soins de votre belle-mere.
 Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit ;
 Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
 Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
 Plût à Dieu qu'il fût vrai ! La chose seroit belle.
 Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander ;
 Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le fonder ;
 Savoir ses sentimens, & lui faire connoître
 Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
 S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
 Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir ;

Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

D A M I S.

Je puis être présent à tout cet entretien.

D O R I N E.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

D A M I S.

Je ne lui dirai rien.

D O R I N E.

Vous vous moquez. On fait vos transports ordinaires,

Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

D A M I S.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

D O R I N E.

Que vous êtes fâcheux. Il vient. Retirez-vous.

(*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du Théâtre.*)

S C E N E I I.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à son Valet, qui est dans la maison, dès qu'il apperçoit Dorine.*

L Aurent, serrez ma haine, avec ma discipline;
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers;
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

D O R I N E *à part.*

Que d'affectation & de forfanterie !

342 LE TARTUFFE ,
TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah, mon Dieu ! Je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.

Par de pareils objets les âmes sont blessées,

Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,

Et la chair sur vos sens fait grande impression ?

Certes, je ne fais pas quelle chaleur vous monte ;

Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte ;

Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,

Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,

Où je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos.

Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.

Madame va venir dans cette salle basse,

Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas ! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit !

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse en-
semble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel, à jamais, par sa route-bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours, autant que le desir
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux;
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *assis.*

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE *assise.*

Fort bien, & cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévoute instance,
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne;

F f iv

344 LE TARTUFFE,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien-aïse, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; &, sans doute, il m'est
doux,

Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien;
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

(*Damis sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré pour entendre la conversation.*)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singulière,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entière;
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attrait,
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement. ...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi;
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui serrant les doigts.*

Oui, Madame, sans doute, & ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me serrez trop.

T A R T U F F E.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein;
Et j'aurois bien plutôt...

(*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*)

E L M I R E.

Que fait là votre main ?

T A R T U F F E.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse.

E L M I R E.

Ah, de grace, laissez; je suis fort chatouilleuse.

(*Elmire recule son fauteuil, & Tartuffe se rapproche d'elle.*)

T A R T U F F E *marquant le fchu d'Elmire.*

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage est merveilleux !

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux :
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

E L M I R E.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai ? Dites-moi.

T A R T U F F E.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

E L M I R E.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

T A R T U F F E.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

E L M I R E.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos
soupirs,
Et que rien, ici-bas, n'arrête vos desirs.

346 LE TARTUFFE,

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
 N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
 Nos sens, facilement, peuvent être charmés
 Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
 Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
 Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
 Il a sur votre face épanché des beautés,
 Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportés,
 Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,
 Sans admirer en vous l'Auteur de la nature,
 Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint,
 Au plus beau des portraits, où lui même il s'est
 peint.

D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
 Ne fût du noir esprit une surprise adroite ;
 Et même, à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,
 Vous croyant un obstacle à faire mon salut
 Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
 Que cette passion peut n'être point coupable,
 Que je puis l'ajuster avecque la pudeur ;
 Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
 Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,
 Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;
 Mais, j'attends en mes vœux, tout de votre bonté,
 Et rien des vains efforts de mon infirmité.
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
 De vous dépend ma peine ou ma béatitude ;
 Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
 Heureux si vous voulez, malheureux s'il vous plaît.

E L M I R E.

La déclaration est tout à fait galante ;
 Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
 Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un dévot comme vous, & que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah, pour être dévot, je n'en suis pas moins hom-
 me ;

Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas ,
Un cœur se laisse prendre , & ne raisonne pas.
Je fais qu'un tel discours de moi paroît étrange ,
Mais , Madame , après tout , je ne suis pas un ange ,
Et , si vous condamnez l'aveu que je vous fais ,
Vous devez vous en prendre à vos charmas at-
traits.

Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'hu-
maine ,

De mon intérieur vous fûtes souveraine ;
De vos regards divins l'ineffable douceur ,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur ;
Elle surmonta tout , jeûnes , prières , larmes ,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes soupirs vous l'ont dit mille fois.
Et , pour mieux m'expliquer , j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une ame un peu bénigne ,
Les tribulations de votre esclave indigne ;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler ,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier ,
J'aurai toujours pour vous , ô suave merveille ,
Une dévotion à nulle autre pareille.

Votre honneur , avec moi , ne court point de hazard ,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galans de Cour , dont les femmes sont folles ,
Sont bruyans dans leurs faits , & vains dans leurs
paroles ;

De leurs progrès , sans cesse , on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer ,
Et leur langue indiscrete , en qui l'on se confie ,
Déshonore l'Autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret ,
Avec qui , pour toujours , on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée ,
Répond de toute chose à la personne aimée ;
Et c'est en nous qu'on trouve , acceptant notre cœur ,
De l'amour sans scandale , & du plaisir sans peur.

E L M I R E.

Je vous écoute dire ; & votre réthorique ,

348 LE TARTUFFE,

En termes assez forts, à mon ame s'explique.
 N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
 A dire à mon mari cette galante ardeur ;
 Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
 Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je fais que vous avez trop de bénignité,
 Et que vous ferez grace à ma témérité ;
 Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
 Des violens transports d'un amour qui vous blesse ;
 Et considérerez, en regardant votre air,
 Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de
 chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-être ;
 Mais ma discrétion veut se faire paroître.
 Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
 Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
 C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
 L'union de Valere avecque Mariane,
 De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
 Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,
 Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *sortant du cabinet où il s'étoit retiré.*

Non, Madame, non, ceci doit se répandre.
 J'étois en cet endroit d'où j'ai pu tout entendre ;
 Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
 Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit ;
 Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
 De son hypocrisie & de son insolence ;

A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.

E L M I R E.

Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

D A M I S.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems a gouverné mon pere,
Et desservi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit désabusé;
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable.
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

E L M I R E.

Damis...

D A M I S.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon ame est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement de quoi me satisfaire.



SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pere, votre abord
 D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
 Vous êtes bien payé de toutes vos caresses;
 Et Monsieur, d'un beau prix, reconnoit vos tendresses.

Son grand zele, pour vous, vient de se déclarer;
 Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
 Et je l'ai surpris là, qu'il faisoit à Madame
 L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
 Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop discret,
 Vouloit, à toute force, en garder le secret;
 Mais je ne puis flatter une telle impudence,
 Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
 On ne doit d'un mari traverser le repos;
 Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
 Et qu'il suffit, pour nous, de savoir nous défendre.
 Ce sont mes sentimens; & vous n'auriez rien dit,
 Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

T A T U F F E.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui ait jamais été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir trop de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

O R G O N *à son fils.*

Ah, traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

D A M I S.

Quoi, la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir ...

O R G O N.

Tais-toi, peste maudite.

T A R T U F F E.

Ah, laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?

Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas, que ce qu'on pense!
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(*S'adressant à Damis.*)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide;
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;

352 L E T A R T U F F E,
Accablez-moi de noms encor plus détestés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

O R G O N.

(à Tartuffe.) (à son fils.)

Mon frere, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître ?

D A M I S.

Quoi, ses discours vous séduiront au point !...

O R G O N.

(à son fils.) (relevant Tartuffe.)

Tais-toi, pendard. Mon frere, hé, levez-vous, de
grace !

(à son fils.)

Infame.

D A M I S.

Il peut...

O R G O N.

Tais-toi.

D A M I S.

J'enrage. Quoi, je passe !...

O R G O N.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

T A R T U F F E.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas;
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

O R G O N à son fils.

Ingrat.

T A R T U F F E.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace....

O R-

ORGON *se jettant aussi à genoux, & embrassant Tartuffe.*

Hélas, vous moquez-vous ?

(*à son fils.*)

Coquin , vois sa bonté.

D A M I S.

Donc...

O R G O N.

Paix.

D A M I S.

Quoi, je... ?

O R G O N.

Paix, dis-je.

Je fais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
 Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,
 Femme, enfans & valets, déchainés contre lui.
 On met impudemment toute chose en usage,
 Pour ôter de chez moi ce dévot personnage:
 Mais, plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
 Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
 Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
 Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

D A M I S.

A recevoir sa main, on pense l'obliger ?

O R G O N.

Oui, traître; & dès ce soir, pour vous faire enrager.
 Ah, je vous brave tous, & vous ferai connoître
 Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.
 Allons, qu'on se rétracte, & qu'à l'instant, frippon,
 On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

D A M I S.

Qui, moi? De ce coquin, qui par ses impostures. ... ?

O R G O N.

Ah, tu résistes, gueux, & lui dis des injures ?

Tome IV.

G g.

354 LE TARTUFFE,

(à Tartuffe.)

Un bâton , un bâton. Ne me retenez pas.

(à son fils.)

Sus : que de ma maison on sorte de ce pas ,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

D A M I S.

Oui , je sortirai ; mais...

O R G O N.

Vite , quittons la place.

Je te prive , pendard , de ma succession ,
Et te donne , de plus , ma malédiction.

S C E N E V I I.

O R G O N , T A R T U F F E.

O R G O N.

O Ffenser de la sorte une sainte personne !

T A R T U F F É à part.

O Ciel , pardonne-lui la douleur qu'il me donne !

(à Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir...

O R G O N.

Hélas !

T A R T U F F E.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois . . J'ai le cœur si ferré,
Que je ne puis parler , & crois que j'en mourrai.

O R G O N courant tout en larmes à la porte par où
il a chassé son fils.

Coquin , je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas , d'abord , assommé sur la place.

(à Tartuffe.)

Remettez-vous, mon frere , & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons , rompons le cours de ces fâcheux débats.

Je regarde céans quels grands troubles j'apporte ,

Et crois qu'il est besoin , mon frere , que j'en sorte.

ORGON.

Comment ; vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait , & je vois

Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma
foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ;

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre , sans doute ;

Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez ,

Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non , mon frere , jamais.

TARTUFFE.

Ah , mon frere , une femme

Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame !

ORGON.

Non , non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite , en m'éloignant d'ici ,

Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non , vous demeurerez , il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien , il faudra donc que je me mortifie.

Pourtant , si vous vouliez : ...

ORGON.

Ah !

Gg ij

356 LE TARTUFFE,

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.

Mais je fais comme il faut en user là-dessus.

L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.

Faire enrager le monde, est ma plus grande joie :

Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.

Ce n'est point tout encor. Pour les mieux braver
tous,

Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;

Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,

Vous faire de mon bien donation entière.

Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,

M'est bien plus cher que fils, que femme, & que
parens.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un Ecrit :

Et que puisse l'envie en crever de dépit.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

C L E A N T E , T A R T U F F E.

C L E A N T E.

O U i , tout le monde en parle , & vous m'en pouvez croire. .

L'éclat que fait ce bruit , n'est point à votre gloire ;
Et je vous ai trouvé , Monsieur , fort à propos ,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose ;
Je passe là-dessus , & prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé ,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un Chrétien de pardonner l'offense ,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance ?
Et devez-vous souffrir , pour votre démêlé ,
Que du logis d'un pere , un fils soit exilé ?
Je vous le dis encore , & parle avec franchise ;
Il n'est petit , ni grand , qui ne s'en scandalise ;
Et , si vous m'en croyez , vous pacifierez tout ,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colere ,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

T A R T U F F E.

Hélas , je le voudrois , quant à moi , de bon cœur.
Je ne garde pour lui , Monsieur , aucune aigreur ;
Je lui pardonne tout , de rien je ne le blâme ,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du Ciel n'y sauroit consentir ;
Et , s'il rentre céans , c'est à moi d'en sortir.

358 LE TARTUFFE ,

Après son action , qui n'eut jamais d'égale ,
Le commerce , entre nous , porteroit du scandale :
Dieu fait ce que d'abord tout le monde en croiroit .
A pure politique on me l'imputeroit ,
Et l'on diroit par-tout que , me sentant coupable ,
Je feins , pour qui m'accuse , un zele charitable .
Que mon cœur l'appréhende , & veut le ménager ,
Pour le pouvoir , sous main , au silence engager .

C L E A N T E .

Vous nous payez ici d'excuses colorées ,
Et toutes vos raisons , Monsieur , sont trop tirées .
Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui , laissez-lui le soin de ses vengeances ,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ,
Et ne regardez point aux jugemens humains ,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains .
Quoi , le foible intérêt de ce qu'on pourra croire ,
D'une bonne action empêchera la gloire ?
Non , non , faisons toujours ce que le Ciel prescrit .
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit .

T A R T U F F E .

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne ,
Et c'est faire , Monsieur , ce que le Ciel ordonne :
Mais après le scandale & l'affront d'aujourd'hui ,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui .

C L E A N T E .

Et vous ordonne-t-il , Monsieur , d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille ?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien ,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

T A R T U F F E .

Ceux qui me connoîtront , n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame intéressée .
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu
d'appas ,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire ,

Ce n'est , à dire vrai , que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens , qui , l'ayant en partage ,
En fassent , dans le monde , un criminel usage ,
Et ne s'en servent pas , ainsi que j'ai dessein ,
Pour la gloire du Ciel , & le bien du prochain.

C L E A N T E.

Hé , Monsieur , n'ayez point ces délicates craintes ;
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez , sans vous vouloir embarrasser de rien ,
Qu'il soit , à ses périls , possesseur de son bien ;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mesuse ,
Que si , de l'en frustrer , il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement , que sans confusion ,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car , enfin , le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis ,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète ,
Vous fîssiez de céans une honnête retraite ,
Que de souffrir ainsi , contre toute raison ,
Qu'on en chasse pour vous le fils de là maison ?
Croyez-moi , c'est donner de votre prud'hommie ;
Monsieur. . .

T A R T U F F E.

Il est , Monsieur , trois heures & demie ;
Certain devoir pieux me demande là-haut ,
Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

C L E A N T E *sent.*

Ah !



S C E N E I I.

ÉLMIRE , MARIANE , CLEANTE ,
DORINE.

DORINE à Cléante.

DE grace , avec nous , employez-vous pour elle ,

Monfieur , fon ame fouffre une douleur mortelle ;
Et l'accord que fon pere a conclu pour ce foir ,
La fait , à tous momens , entrer en défefpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts , je vous prie ,
Et tâchons d'ébranler , de force ou d'industrie ,
Ce malheureux deffein qui nous a tous troublés.

S C E N E I I I.

ORGON , ELMIRE , MARIANE ,
CLEANTE , DORINE.

ORGON.

AH , je me réjouis de vous voir aflemblés !

(à Mariane.)

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire ,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE aux genoux d'Orgon.

Mon pere , au nom du Ciel , qui connoît ma douleur ,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur ,
Relâchez-vous un peu des droits de la naiffance ,
Et dispensez mes vœux de cette obéiffance.

Ne

Ne me réduisez point , par cette dure loi ,
 Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi ;
 Et cette vie , hélas , que vous m'avez donnée ,
 Ne me la rendez pas , mon pere , infortunée !
 Si , contre un doux espoir que j'avois pu former ,
 Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer ,
 Au moins , par vos bontés , qu'à vos genoux j'im-
 ploie ,
 Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre ;
 Et ne me portez point à quelque désespoir ,
 En vous servant , sur moi , de tout votre pouvoir.

O R G O N *se sentant attendrir.*

Allons , ferme , mon cœur , point de foiblesse hu-
 maine.

M A R I A N E.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine ;
 Faites-les éclater ; donnez-lui votre bien ;
 Et , si ce n'est assez , joignez-y tout le mien ,
 J'y consens de bon cœur , & je vous l'abandonne.
 Mais , au moins , n'allez pas jusques à ma personne ;
 Et souffrez qu'un Couvent , dans les austérités ,
 Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

O R G O N.

Ah , voilà justement de mes Religieuses ,
 Lorsqu'un pere combat leurs flammes amoureuses :
 Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter ,
 Plus ce sera pour vous matiere à mériter.
 Mortifiez vos sens avec ce mariage ,
 Et ne me rompez pas la tête davantage.

D O R I N E.

Mais quoi !...

O R G O N.

Taisez-vous , vous. Parlez à votre écor.
 Je vous défends , tout net , d'oser dire un seul mot.

C L E A N D R E.

Si , par quelque conseil , vous souffrez qu'on ré-
 ponde...

Tome IV.

Hh

O R G O N.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

E L M I R E à *Orgon*.

A voir ce que je vois, je ne fais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

O R G O N.

Je suis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon frippon de fils, je fais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue;
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

E L M I R E.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feudans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement;
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diableffe,
Et crois que d'un refus la discrete froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

O R G O N.

Enfin, je fais l'affaire, & ne prends point le change.

E L M I R E.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange;
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

O R G O N.

Voir ?

E L M I R E.

Cui.

O R G O N.

Chanfon.

E L M I R E.

Mais quoi ! Si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere ?

O R G O N.

Contes en l'air.

E L M I R E.

Quel homme ! Au moins répondez-moi :
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que , d'un lieu qu'on peut prendre ,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre ,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

O R G O N.

En ce cas je dirois que... Je ne dirois rien ;
Car cela ne se peut.

E L M I R E.

L'erreur trop long-tems dure ,
Et c'est trop condamner ma bouche d'impofture.
Il faut que , par plaisir , & fans aller plus loin ,
De tout ce qu'on vous dit , je vous faffe témoin.

O R G O N.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre
adrefse ,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

E L M I R E à *Dorine*.

Faites-le-moi venir.

D O R I N E à *Elmire*.

Son efprit eft rusé ;
Et peut-être , à furprendre il fera malaisé.

H h ij

364 L E T A R T U F F E ,

ELMIRE à *Dorine.*

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime ;
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.

(à *Cléante & à Mariane.*)

Faites-le-moi descendre ; & vous , retirez-vous.

S C E N E I V.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.
Approchons cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment ?

ELMIRE.
Vous bien cacher, est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE,

Ah, mon Dieu, laissez faire !
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; & quand vous y ferez,
Gardez qu'on ne vous voie & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande :
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(à *Orgon qui est sous la table.*)

Au moins, je vais toucher une étrange matière ;
Ne vous scandalisez en aucune manière.

Quoi que je puisse dire , il doit m'être permis ;
 Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
 Je vais , par des douceurs , puisque j'y suis réduite ;
 Faire poser le masque à cette ame hypocrite ,
 Flatter de son amour les desirs effrontés ,
 Et donner un champ libre à ses témérités.
 Comme c'est pour vous seul , & pour mieux le confondre ,
 Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre ,
 J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez ,
 Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
 C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée ,
 Quand vous croirez l'affaire allée avant poussée ;
 D'épargner votre femme , & de ne m'exposer
 Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
 Ce sont vos intérêts , vous en ferez le maître ,
 Et... L'on vient. Tenez-vous , & gardez de paroître.

S C E N E V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON

sous la table.

T A R T U F F E.

O N m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

E L M I R E.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler ,
 Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise ,
 Et regardez par-tout de crainte de surprise.

(Tartuffe va fermer la porte , & revient.)

Une affaire pareille à celle de tantôt ,
 N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
 Jamais il ne s'est vu de surprise de même ,
 Damis m'a fait pour vous , une frayeur extrême :

H h iij

366 L E T A R T U F F E ,

Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
 Pour rompre son dessein , & calmer ses transports :
 Mon trouble , il est bien vrai , m'a si fort possédée ,
 Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :
 Mais par là , grace au Ciel , tout a des mieux été ,
 Et les choses en sont en plus de sûreté .
 L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage ,
 Et mon mari , de vous ne peut prendre d'ombrage .
 Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens ,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous momens ;
 Et c'est par où je puis , sans peur d'être blâmée ,
 Me trouver ici seule avec vous enfermée ,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
 Un peu trop prompt , peut-être , à souffrir votre ar-
 deur .

T A R T U F F E .

Ce langage , à comprendre , est assez difficile ,
 Madame ; & vous parliez tantôt d'un autre style .

E L M I R E .

Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux ,
 Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !
 Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre ,
 Lorsque si foiblement on le voit se défendre !
 Toujours notre pudeur combat dans ces momens ,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens .
 Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous
 domte ,
 On trouve à l'avouer toujours un peu de honte ,
 On s'en défend d'abord ; mais de l'air qu'on s'y
 prend ,
 On fait connoître assez que notre cœur se rend ;
 Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose ,
 Et que de tels refus promettent toute chose .
 C'est vous faire , sans doute , un assez libre aveu ,
 Et , sur notre pudeur me ménager bien peu :
 Mais puisque la parole enfin en est lâchée ,
 A retenir Damis me serois-je attachée ?
 Aurois-je , je vous prie , avec tant de douceur ,
 Écouté tout au long l'offre de votre cœur ?

Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
 Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?
 Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire enten-

dre,
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
 Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
 Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

T A R T U F F E.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême,
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
 Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs
 traits

Une suavité qu'on ne goûta jamais.
 Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
 Et mon cœur, de vos vœux, fait sa béatitude ;
 Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
 D'oser douter un peu de sa félicité.

Je puis croire ces mots un artifice honnête,
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête ;
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fierai point à des propos si doux.
 Qu'un peu de vos faveurs ; après quoi je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
 Et planter dans mon ame une constante foi
 Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE, *après avoir toussé pour avertir son mari.*

Quoi, vous voulez aller avec cette vitesse,
 Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?
 On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
 Cependant ce n'est pas encore assez pour vous ;
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
 Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

T A R T U F F E.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
 Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer.

368 LE TARTUFFE,

On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire.
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

E L M I R E.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire !
Quoi, de votre poursuite, on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir, sans quartier, les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans
Du foible que pour vous, vous voyez qu'ont les
gens ?

T A R T U F F E.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes homma-
ges,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

E L M I R E.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

T A R T U F F E.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose :
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

E L M I R E.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur ?

T A R T U F F E.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame ; & je fais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentemens ;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.

Selon divers besoins, il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.
 De ces secrets, Madame, on saura vous instruire :
 Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
 Contentez mon desir, & n'ayez point d'effroi,
 Je vous réponds de tout, & prends le mal sur moi.

(*Elmire touffe plus fort,*)

Vous touffez fort, Madame.

E L M I R E.

Oui, je suis au supplice.

T A R T U F F E.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

E L M I R E.

C'est un rhume obstiné, sans doute ; & je vois bien
 Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

T A R T U F F E.

Cela, certes, est fâcheux.

E L M I R E.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

T A R T U F F E.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
 Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
 Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense ;
 Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

E L M I R E *après avoir encore touffé & frappé
 sur la table.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
 Qu'il faut que je consente à vous tout accorder ;
 Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre,
 Qu'on puisse être content, & qu'on veuille se rendre.
 Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques là,
 Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;

370 L E T A R T U F F E ,

Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire ;
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut
dire ,

Et qu'on veut des témoins qui soient plus convain-
cans ,

Il faut bien s'y résoudre , & contenter les gens,
Si ce contentement porte en soi quelque offense ;
Tans pis pour qui me force à cette violence ,
La faute assurément n'en doit point être à moi.

T A R T U F F E .

Oui, Madame, on s'en charge, & la chose de soi...

E L M I R E .

Ouvrez un peu la porte ; & voyez, je vous prie ,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

T A R T U F F E .

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme , entre nous , à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire ,
Et je l'ai mis au point de voir tout , sans rien croire.

E L M I R E .

Il n'importe. Sortez, je vous prie , un moment ;
Et par-tout , là-dehors , voyez exactement.

S C E N E V I .

O R G O N , E L M I R E .

V O R G O N *sortant de dessous la table.*
Oilà, je vous l'avoue, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

E L M I R E .

Quoi, vous sortez si-tôt ? Vous vous moquez des
gens,
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems ;

C O M E D I E. 371

Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

O R G O N.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

E L M I R E.

Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous
rendre,

Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

(*Elmire fait mettre Orgon derrière elle.*)

S C E N E V I I.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*
Tout conspire, Madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil, tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; & mon ame rayie...

(*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.*)

O R G O N *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie
Et vous ne devez pas vous tant passionner.

Ah, ah, l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!

Comme aux tentations s'abandonne votre ame!

Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme!

J'ai douté fort long-tems, que ce fût tout de bon,

Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton:

Mais c'est assez avant pousser le témoignage,

Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

372 LE TARTUFFE,

ELMIRE à *Tartuffe*.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE à *Orgon*.

Quoi, vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure ;
Que j'ai de quoi confondre & punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

Q UEL est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut dire ?

ELMIRE.

ORGON.

Ma foi, je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

O R G O N.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

E L M I R E.

La donation....

O R G O N.

Oui, C'est une affaire faite.

Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiete:

E L M I R E.

Et quoi ?

O R G O N.

Vous saurez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.
SCENE PREMIERE.
ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.
O U voulez-vous courir ?

ORGON.

Las, que fais-je ?

CLEANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement ;
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire :
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie & ses biens se trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder ;

Afin que , pour nier , en cas de quelque enquête ,
 J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête ,
 Par où ma conscience eût pleine sûreté
 A faire des sermens contre la vérité.

C L E A N T E.

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
 Et la donation , & cette confidence ,
 Sont , à vous en parler selon mon sentiment ,
 Des démarches par vous faites légèrement.
 On peut vous mener loin avec de pareils gages ;
 Et cet homme , sur vous , ayant ces avantages ,
 Le pousser est encor grande imprudence à vous ,
 Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

O R G O N.

Quoi, sur un beau semblant de ferveur si touchante,
 Cacher un cœur si double, une ame si méchante ?
 Et moi qui l'ai reçu , gueusant , & n'ayant rien...
 C'en est fait , je renonce à tous les gens de bien ;
 J'en aurai désormais une horreur effroyable,
 Et m'en vais devenir , pour eux , pire qu'un diable.

C L E A N T E.

Hé bien , ne voilà pas de vos emportemens !
 Vous ne gardez en rien les deux tempéramens.
 Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre ;
 Et toujours d'un excès , vous vous jetez dans
 l'autre ,

Vous voyez votre erreur , & vous avez connu
 Que par un zele feint vous étiez prévenu :
 Mais , pour vous corriger , quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans une erreur plus grande ;
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien ,
 Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
 Quoi, parce qu'un frippon vous dupe avec audace,
 Sous le pompeux éclat d'une austère grimace ,
 Vous voulez que par-tout on soit faux comme lui ,
 Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
 Laissez aux libertins ces sottes conséquences ,
 Démêlez la vertu d'avec ses apparences ,

376 LE TARTUFFE ,
Ne hazardez jamais votre estime trop tôt ,
Et foyez , pour cela , dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous , s'il le peut , d'honorer l'imposture ;
Mais , au vrai zele aussi , n'allez pas faire injure ;
Et , s'il vous faut tomber dans une extrémité ,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

S C E N E I I.
ORGON , CLEANTE , DAMIS.

D A M I S.
QUoi , mon pere , est-il vrai qu'un coquin vous
menace ?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'ef-
face ?

Et que son lâche orgueil , trop digne de courroux ,
Se fait , de vos bontés , des armes contre vous ?

O R G O N.
Oui , mon fils ; & j'en sens des douleurs nompa-
reilles.

D A M I S.
Laissez-moi ; je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir.
C'est à moi , tout d'un coup , de vous en affranchir :
Et pour sortir d'affaire , il faut que je l'assomme.

C L E A N T E.
Voilà tout justement parler en vrai jeune homme :
Modérez , s'il vous plaît , ces transports éclatans.
Nous vivons sous un regne , & sommes dans un tems
Où , par la violence , on fait mal ses affaires.



SCENE

SCENE III.

Madame PERNELLE, ORGON,
ELMIRE, CLEANTE, MARIANE,
DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.
Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mysteres.
ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont té-
moins,

Et vous voyez le prix dont font payés mes soins.
Je recueille avec zele un homme en sa misere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé,
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai:
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir dessein de suborner ma femme:
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu
sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme?

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

Tome IV.

Ii

378 LE TARTUFFE,

O R G O N.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

Madame P E R N E L L E.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne fait que trop la haine qu'on lui porte.

O R G O N.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame P E R N E L L E.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit :
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

O R G O N.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

Madame P E R N E L L E.

On vous aura forgé cent fots contes de lui.

O R G O N.

Je vous ai dit déjà que j'ai tout vu moi-même.

Madame P E R N E L L E.

Des esprits médifans la malice est extrême.

O R G O N.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di,
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

Madame P E R N E L L E.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est ici-bas, qui s'en puisse défendre.

O R G O N.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

Madame P E R N E L L E.

Mon Dieu, le plus souvent, l'apparence déçoit !
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

O R G O N.

J'enrage.

Madame P E R N E L L E.

Aux faux soupçons la nature est sujette;
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

O R G O N.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma femme ?

Madame P E R N E L L E.

Il est besoin ;
Pour accuser les gens , d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

O R G O N.

Hé , diantre , le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc , ma mere , attendre qu'à mes yeux,
Il eût . . . Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame P E R N E L L E.

Enfin d'un trop pur zele on voit son ame éprise ;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit ,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

O R G O N.

Allez. Je ne fais pas , si vous n'étiez ma mere ,
Ce que je vous dirois , tant je suis en colere.

D O R I N E à Orgon.

Juste retour , Monsieur , des choses d'ici-bas.
Vous ne vouliez point croire , & l'on ne vous croit
pas.

C L E A N T E .

Nous perdons des momens en bagatelles pures ;
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

D A M I S.

Quoi , son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

E L M I R E .

Pour moi , je ne crois pas cette instance possible ,
Et son ingratitude est ici trop visible.

I. ij.

380 L E T A R T U F F E ,

C L E A N T E à *Orgon*.

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts ;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a ,
Vous ne deviez jamais le pousser jufques là.

O R G O N.

Il est vrai; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

C L E A N T E.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous
deux ,
De quelque ombre de paix raccommoder les
nœuds.

E L M I R E.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes;
Et mes. . .

O R G O N à *Dorine*, voyant entrer *M. Loyal*.

Que veut cet homme ? Allez tôt le favoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

S C E N E I V.

O R G O N , Madame P E R N E L L E ,
E L M I R E , M A R I A N E , C L E A N T E ,
D A M I S , D O R I N E , M. L O Y A L.

M. L O Y A L à *Dorine* dans le fond du Théâtre.

Bonjour ; ma chere Sœur, Faites, je vous supplie ,
Que je parle à Monsieur.

D O R I N E.

Il est en compagnie ;
Et je doute qu'il puisse , à présent , voir quelqu'un.

M. L O Y A L.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien , je crois , qui lui déplaîse ;
Et je viens pour un fait dont il fera bien aise.

D O R I N E.

Votre nom ?

M. L O Y A L.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe , pour son bien.

D O R I N E à *Orgon*.

C'est un homme qui vient , avec douce maniere ;
De la part de Monsieur Tartuffe , pour affaire.
Dont vous serez , dit-il , bien aise.

C L E A N T E à *Orgon*.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme , & ce qu'il peut vouloir.

O R G O N à *Cléante*.

Pour nous raccommo-der , il vient ici , peut-être ;
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître ?

C L E A N T E.

Votre ressentiment ne doit point éclater :
Et , s'il parle d'accord , il le faut écouter.

M. L O Y A L à *Orgon*.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire ;
Et vous soit favorable autant que je desiré.

O R G O N. *bas* à *Cléante*.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement ,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. L O Y A L.

Toute votre maison m'a toujours été chere :
Et j'étois serviteur de Monsieur votre pere.

382 L E T A R T U F F E ,

O R G O N .

Monfieur , j'ai grande honte , & demande pardon ;
D'être fans vous connoître , ou favoir votre nom.

M. L O Y A L .

Je m'appelle Loyal , natif de Normandie ,
Et fuis Huiffier à verge , en dépit de l'envie.
J'ai , depuis quarante ans , grace au Ciel , le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;
Et je vous viens , Monfieur , avec votre licence ,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

O R G O N .

Quoi , vous êtes ici ? ...

M. L O Y A L .

Monfieur , fans paffion ,
Ce n'eft rien feulement qu'une fomation ,
Un ordre de vuider d'ici , vous , & les vôtres ,
Mettre vos meubles hors , & faire place à d'autres ,
Sans délai , ni remife , ainfi que befoin eft.

O R G O N .

Moi , fortir de céans ?

M. L O Y A L .

Oui , Monfieur , s'il vous plaît.
La maifon , à préfent , comme favez de reſte ,
Au bon Monfieur Tartuffe appartient fans conteſte.
De vos biens , déformais , il eft Maître & Seigneur ,
En vertu d'un contrat duquel je fuis porteur.
Il eft en bonne forme , & l'on n'y peut rien dire.

D, A M I S à *M. Loyal.*

Certes , cette impudence eft grande , & je l'admire.

M. L O Y A L à *Damis.*

Monfieur , je ne dois point avoir affaire à vous ;
(*montrant Orgon.*)

C'eſt à Monfieur : il eft & raifonnable & doux ,
Et d'un homme de bien il fait trop bien l'office ,
Pour ſe vouloir du tout oppoſer à juſtice.

COMEDIE.
ORGON.

383

Mais. . .

M. LOYAL à Orgon.

Oui, Monsieur, je fais que pour un million;
Vous ne voudriez pas faire rebellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL à Orgon.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE à part.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses;
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pieces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
Que pour ôter, par là, le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse;
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,

Et jusques à demain je ferai surseance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale & sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'ap-
* porte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.

384 LE TARTUFFE,

Mais demain, du matin, il vous faut être habillé
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile :
Mes gens vous aideront ; & je les ai pris forts ,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais , je pense ;
Et , comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi , Monsieur , d'en user bien ,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur , je donneroïis sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure ,
Et pouvoir , à plaisir , sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir , & la main me demange.

DORINE.

Avec un si bon dos , ma foi , Monsieur Loyal ,
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames ,
Mamie ; & l'on decreteroit aussi contre les femmes.

CLEANTE *à M. Loyal.*

Finissons tout cela , Monsieur , c'en est assez.
Donnez tôt ce papier , de grace , & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre , & celui qui t'envoie !



SCENE

SCENE V.

ORGON, Madame PERNELLE, EL-
MIRE, CLEANTE, MARIANE,
DAMIS, DORINE.

HÉ bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit ;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez ;
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consume.
Il fait que très-souvent les biens corrompent
l'homme,

Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sau-
ver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours
dire.

CLEANTE à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut
croire.

S C E N E V I.

VALÈRE , ORGON , MADAME
PERNELLE , ELMIRE , CLEAN-
TE , MARIANE , DAMIS , DO-
RINE.

VALÈRE.
Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui fait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat ;
Et me vient d'envoyer un avis, dont la suite,
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pu vous imposer,
Depuis une heure, au Prince a su vous accuser :
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous
jette,
D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne ;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

C L E A N T E.

Voilà ses droits armés ; & c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre
maître.

O R G O N.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal

Le moindre amusement vous peut être fatal.
 J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte;
 Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
 Ne perdons point de tems, le trait est foudroyant;
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
 A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
 Et veux accompagner, jusqu'au bout, votre fuite.

O R G O N.

Las ! Que ne dois-je point à vos soins obligeans !
 Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems ;
 Et je demande au Ciel de m'être assez propice,
 Pour reconnoître un jour ce généreux service.
 Adieu. Prenez le soin, vous autres...

C L E A N T E.

Allez tôt ;
 Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

S C E N E V I I.

TARTUFFE, UN EXEMPT,
 MADAME PERNELLE, OR-
 GON, ELMIRE, CLEANTE,
 MARIANE, VALERE, DA-
 MIS, DORINE.

TARTUFFE *arrétant Orgon.*
 Out beau, Monsieur, tout beau, ne courez
 point si vite,
 Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte ;
 Et de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

O R G O N.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier,

K k ij.

388 L E T A R T U F F E ,
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies ;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

T A R T U F F E.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir ;
Et je suis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

C L E A N T E.

La modération est grande, je l'avoue.

D A M I S.

Comme du Ciel, l'infame impudemment se joue !

T A R T U F F E.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir ;
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

M A R I A N E.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre ,
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

T A R T U F F E.

Un emploi ne sauroit être que glorieux ,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

O R G O N.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable ,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

T A R T U F F E.

Oui. Je fais quels secours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance ;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds ,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

E L M I R E.

L'impôsteur !

D O R I N E.

Comme il fait, de traitresse maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere !

C L E A N T E.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez ,
Ce zele qui vous pousse, & dont vous vous parez,

D'où vient que , pour paroître , il s'avise d'attendre ,

Qu'à poursuivre sa femme , il ait su vous surprendre ,

Et que vous ne songez à l'aller dénoncer ,

Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?

Je ne vous parle point , pour devoir en distraire ,

Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire ;

Mais , le voulant traiter en coupable aujourd'hui ,

Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

T A R T U F F E à l'Exempt.

Délivrez-moi , Monsieur , de la criaillerie ,

Et daignez accomplir votre ordre , je vous prie :

L' E X E M P T.

Oui , c'est trop demeurer , sans doute , à l'accomplir ,

Votre bouche , à propos , m'invite à le remplir ;

Et , pour l'exécuter , suivez-moi tout à l'heure

Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

T A R T U F F E.

Qui , moi , Monsieur ?

L' E X E M P T.

Oui , vous.

T A R T U F F E.

Pourquoi donc la prison ?

L' E X E M P T.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

(à Orgon.)

Remettez-vous , Monsieur , d'une alarme si chaude :

Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude ,

Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs ,

Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.

D'un fin discernement sa grande ame pourvue ,

Sur les choses toujours jette une droite vue ,

Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès ,

Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.

Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;

Mais , sans aveuglement , il fait briller ce zèle .

390 LE TARTUFFE,

Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
 A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
 Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
 Et, de pieges plus fins, on les voit se défendre,
 D'abord il a percé, par ses vives clartés,
 Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.
 Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même ;
 Et, par un juste trait de l'équité suprême,
 S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
 Dont, sous un autre nom, il étoit informé ;
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
 Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
 Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
 Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté ;
 A ses autres horreurs, il a joint cette suite ;
 Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
 Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
 Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
 D'un souverain pouvoir, il brise les liens
 Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
 Et vous pardonne enfin cette offense secrète,
 Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite ;
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois,
 On vous vit témoigner en appuyant ses droits ;
 Pour montrer que son cœur sait, quand moins on
 y pense,
 D'une bonne action verser la récompense ;
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien ;
 Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

D O R I N E.

Que le Ciel soit loué !

Madame P E R N E L L E.

Maintenant je respire.

E L M I R E.

Favorable succès !

M A R I A N E.

Qui l'auroit osé dire !

ORGON à *Tartuffe*, *que l'Exempt emmene.*
Hé bien , te voilà , traître....

S C E N E D E R N I E R E.

Madame PERNELLE, ORGON, ELMIRE ,
MARIANE , CLEANTE , VALERE ,
DAMIS , DORINE.

C L E A N T E.

A H, mon frere , arrêtez.
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable ,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur , en ce jour ,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ,
Qu'il corrige sa vie , en détestant son vice ,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice ,
Tandis qu'à sa bonté vous irez , à genoux ,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

O R G O N.

Oui , c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie ,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie ;
Puis acquittés un peu de ce premier devoir ,
Aux justes soins d'un autre , il nous faudra pour-
voir ;
Et , par un doux hymen , couronner en Valere ;
La flamme d'un Amant généreux & sincere.

Fin du Tome quatrieme.

627010

S&N

[The page contains extremely faint, illegible handwritten text.]

